ALPHONSE LEMONNIER

Les Mille et un Souvenirs d'un Homme de Théâtre

PARIS
LIBRAIRIE MOLIÈRE
28, RUE DE RICHELIEU, 28

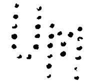
Les

Mille et un Souvenirs

d'un Homme de Théâtre

Alphonse LEMONNIER

Les
Mille et un Souvenirs
d'un
Homme de Théâtre



PARIS
LIBRAIRIE MOLIÈRE
28, RUE DE RICHELIEU, 28

1902

LES MILLE ET UN SOUVENIRS
D'UN HOMME DE THÉATRE

I

DU CONTACT AU THÉATRE

La répétition générale d'un grand ouvrage, représenté il y a une dizaine d'années, dans lequel l'acteur chargé du principal rôle devait recevoir dans ses bras la première danseuse, avait été marqué par un incident comico-dramatique.

La femme de l'artiste, qui était dans la salle, éprouva une telle émotion en voyant son mari s'acquitter de son rôle avec conviction à cet endroit de la pièce particulièrement, qu'elle eut une crise de nerfs, et que l'on dut avoir recours au docteur de service pour lui faire reprendre ses sens.

Revenue à elle, la dame trouva son mari à ses pieds.

— Je ne veux pas que cette danseuse tombe ainsi dans tes bras... Cette femme n'a pas le droit de provoquer tes sens ; fais couper cette scène ou je mourrai de jalousie, et si on ne veut pas, abandonne ce rôle à un célibataire.

L'acteur, peu certain de l'excellence des raisons de son épouse, alla néanmoins trouver le directeur et les auteurs sur la scène, et leur déclara que la première danseuse ne pouvait continuer à tomber chaque soir dans ses bras sans risquer de compromettre la santé de sa chère femme.

Mais les auteurs lui répondirent qu'ils ne pouvaient changer leur pièce, et le directeur lui fit remarquer qu'aucune clause de son engagement n'indiquait cette cause de résiliation.

— Le théâtre a ses exigences, ajoutèrent ces messieurs, et quand une femme épouse un comédien de votre emploi, elle doit s'habituer à le voir dans ce genre de scène, ou ne pas venir dans la salle, ce qui serait encore préférable.

L'affaire en resta là ; mais lorsque arriva le moment où la déesse doit s'abandonner dans les bras de celui qu'elle aime, le comédien parut fort peu amoureux et même embarrassé, cherchant des yeux dans la salle si sa jalouse moitié ne s'y était pas glissée !

***

Ce n'est pas la première fois qu'au théâtre les scènes d'amour suscitent des querelles de ménage.

Que de femmes d'acteurs disent à leur mari :

— Mais tu as positivement l'air d'être réellement amoureux de Mlle X..., tu l'embrasses pour de bon, tu la serres dans tes bras, et tu lui dis des choses comme tu ne m'en as jamais dit à moi !

— Je dis ce qu'il y a dans mon rôle ! répond l'artiste.

— Oui, mais le ton dont tu le dis n'est pas dans ton rôle !

— Il faut pourtant jouer avec conviction !...

— Oh ! pour ces scènes-là, tu es convaincu... ça ne m'étonne pas si tu es si peu amoureux chez toi après cela !

Aussi est-il certain que les comédiens mariés et qui tiennent l'emploi difficile d'amoureux jouent sans entrain quand leur femme est dans la salle. Ils se surveillent, craignant une scène en rentrant, et le public, qui n'est pas au courant de la situation, les trouve froids.

Nous avons également l'actrice qui, certains soirs, dit à son camarade.

— Tu sais, mon amant est dans la salle, et, comme il est très jaloux, ne me serre pas trop et ne m'embrasse pas, surtout !

L'acteur, généralement taquin, à qui est faite cette recommandation, ne manque jamais d'exagérer, au contraire, ses attouchements, et la comédienne, gênée et ennuyée, n'est plus du tout à son rôle.

Virginie Déjazet, qui était cependant une enfant de la balle, écrivait à Fechter, dont elle était folle :

« Si tu savais ce que j'ai souffert ce soir en te voyant dans ton rôle d'Espérance prendre dans tes bras et couvrir de baisers la belle Gabrielle, cette jolie Adèle Page, à qui cela me semblait ne pas déplaire du tout!... Je me disais : « Si pourtant il allait l'aimer sérieusement !... » Vous voyant jouer si naturellement et avec tant de feu tous les deux, j'étais jalouse et je ressentais au cœur une de ces douleurs cruelles dont on doit mourir lorsqu'elles se prolongent... C'était de la folie, — car je sais bien, — moi comédienne, — que ces belles scènes de passion n'ont rien de sérieux, et moi-même, j'ai si souvent interprété des scènes d'amour !... Mais du moins, avec l'emploi des travestis que je joue, c'est à des femmes que mes déclarations s'adressent, et tu peux m'y voir naturelle sans en éprouver de jalousie !... »

Et cependant les contacts, au théâtre, n'ont généralement rien de sérieux.

Dorval, à la première d'*Antony*, quand le rideau fut tombé et que le public la rappela avec Bocage — après la fameuse scène d'amour où tous les deux avaient eu de superbes élans de passion — Dorval, dis-je, reprocha à Bocage de l'avoir serrée trop fort.

— Tu sais, mon vieux lapin, que tu m'as fait mal... tu es trop nerveux! Et puis tu me faisais des yeux... J'avais une envie de rire !...

Et cette actrice de très grand talent, que je ne nommerai pas, parce qu'elle existe encore, disant il y a trente-cinq ans, au Vaudeville, à Frédéric Febvre, au milieu d'une scène des plus passionnées :

— Prends donc garde, animal! tu vas déchirer ma robe!

Dans les grands drames, les acteurs intercalent dans leurs scènes d'amour, mais assez bas pour n'être pas entendus du public gobeur, des plaisanteries plus ou moins spirituelles.

— Tu seras à moi! s'écrie le traître, ajoutant *in petto :* Ou à un autre, je m'en fiche pas mal!

— Que tu es belle, dit un amoureux, qui complète en murmurant : Et que tu sens bon!

Laferrière, qui avait la réputation d'être assez indifférent aux charmes du sexe faible, fut, de son temps, l'acteur sachant le mieux faire des déclarations d'amour à la scène; impossible de mettre plus de fougue passionnelle dans le débit, et le comédien était si convaincu qu'il charmait le spectateur et que celui-ci ne pouvait croire qu'il n'aimât pas véritablement l'actrice à laquelle il s'adressait. Et cependant, l'acte terminé, le célèbre jeune premier remontait tranquillement dans sa loge, où il buvait un verre de bière en fumant, en compagnie d'un camarade, une longue pipe qu'il culottait avec orgueil.

— Les actrices — certaines actrices, naturellement, car celles qui me lisent sont exceptées — ont eu souvent des caprices pour leurs camarades masculins. Mais, — voilà bien l'abîme du cœur de ces dames, — elles aiment rarement ceux qui jouent leurs amoureux. L'emploi qui obtient plus facilement leurs faveurs est celui... des comiques!

Parmi les acteurs qui ont été le plus aimés par des

actrices, à Paris, citons MM. Baron, Lassouche, Germain, Gobin et même Dailly et Édouard Georges.

Raimond, du Palais-Royal, est également très recherché, quoique certaines actrices lui reprochent d'être trop joli garçon. Aussi fait-il tout ce qu'il peut pour perdre sa fatale beauté!

II

LE PÈRE LA RÉCLAME

Il est mort en 1890, ce brave homme connu du Tout-Paris badaud. D'abord il avait eu ses heures de célébrité ; on avait écrit cent articles sur lui, on l'avait parodié dans les revues de fin d'année — c'était un type bien amusant, et son ami Fusier, l'imitateur, avait contribué à sa popularité originale,

Il s'appelait Gall et était né en 1812, vers la fin du règne du grand homme, comme il disait en se découvrant avec respect. Il est décédé à 78 ans. Depuis trente ans, il habitait, dans la rue de l'Échiquier, une petite chambre au sixième — chambre qu'il payait 150 francs, son propriétaire n'ayant jamais voulu augmenter son loyer. Je la vois encore, cette petite chambre, toute proprette avec son mobilier modeste — lit en acajou, bureau en chêne, commode ancienne, et des rideaux bien blancs. Le mur tapissé de photographies avec des dédicaces signées Cogniard, Clairville, Théodore Barrière, Lambert-Thiboust, Monréal et Blondeau, etc..., puis un petit tableau représentant l'ancien boulevard du Temple, et

différentes vieilles lithographies, portraits d'Odry, de Brunet, de Mélingue, de Laferrière, de Frédérick Lemaître, acteurs qu'il avait connus et dont il parlait souvent.

C'était un fanatique du théâtre. Pendant soixante ans, il avait assisté à toutes les premières représentations, chutes ou succès. Il avait même joué la comédie dans les spectacles de société et certains bons vieux qui l'ont vu assurèrent qu'il était amusant et que, s'il eût voulu s'y donner sérieusement, son naturel aidant, il eût fait un bon comédien.



En 1848, le « père Succès », comme on l'appelait, avait été élu capitaine de la garde mobile, et il s'était battu bravement, ce qui fit que ses amis l'appelèrent longtemps le « capitaine ».

Gall n'avait pas de fortune et, pour gagner sa vie, il s'était essayé à tous les métiers. Commerçant dans l'âme, il fut, dans sa jeunesse, un prodigue, dépensant vite l'argent qu'il gagnait facilement.

Pendant vingt ans, il fut courtier à la Bourse, spéculant sur les mauvaises valeurs, — une spécialité. Aussi a-t-on retrouvé chez lui une quantité innombrable d'obligations n'ayant plus cours depuis longtemps. Blagueur, ayant toujours le mot pour rire, connu de tous les boursiers, qu'il amusait, il montait parfois sur une chaise, dans les moments de calme, et s'écriait :

« Messieurs, une grande nouvelle !... » Aussitôt

entouré de nombreux curieux, intrigués, se demandant quelle nouvelle apportait ce loustic, il annonçait avec son sang-froid imperturbable que la première représentation de la pièce d'un de ses amis, X... ou Z..., aurait lieu le lendemain à tel petit théâtre !

D'autres fois, il se mettait à distribuer en pleine Bourse des billets à droit pour Déjazet, Beaumarchais ou les Délassements, criant pour dominer le bruit : « Allez voir la revue de X..., ça vaut l'argent ! Il y a des jolies femmes en maillot et vous rirez bien ! »

Le père Succès fut aussi chef de claque, et il conduisait les pièces avec son entrain habituel, applaudissant peut-être un peu trop ses amis les acteurs.

Ce métier de *romain*, au lieu de lui rapporter de l'argent, lui coûtait très cher, car Gall payait à boire aux comédiens et offrait des fleurs aux actrices. C'était un chef de claque modèle, refusant avec dignité les petites sommes qu'on voulait lui donner pour payer une entrée ou un rappel.

— Non, disait-il à ces ambitieux, gardez votre argent. J'applaudis ceux qui le méritent, selon ma conscience, et je ne vends pas mes bravos.

Pour faire de la réclame, il ne savait quoi inventer, Un mardi-gras, il loua un âne, et, costumé en roi d'Yvetot, il parcourut les boulevards, distribuant des billets à droit pour les Délassements comiques.

En 1876, son heure de célébrité sonna, comme il disait en parlant de cette époque heureuse de sa vie. Quand un Millaud créa le *Nouveau Journal* dont les bureaux étaient boulevard Poissonnière, au coin de la

rue Montmartre, il eut dix francs par jour pour amasser la foule. Il s'en acquittait consciencieusement, et, appuyé sur sa canne, il s'écriait d'un ton convaincu :

— Achetez le *Nouveau Journal!* Ne partez pas sans le lire ! Il y a du nouveau... la nomination des préfets : troisième fournée ! le discours de Gambetta, le Mirabeau moderne !... Ne partez pas sans lire le *Nouveau Journal!* Lisez le sommaire !

Ce : « Lisez le sommaire ! » était son triomphe.

Le père La Réclame fut engagé par plusieurs directeurs de petits théâtres et de concerts. Il fut aussi le barnum de Fusier quand cet amusant comique jouait à lui seul une revue chez Robert-Houdin.

Le père Succès criait à la porte de la salle du boulevard des Italiens :

— Venez voir Fusier, le roi des imitateurs, le comique sans pareil... Venez voir Fusier dans ses incarnations !...

Il traita avec plusieurs entreprises de Panoramas, et il fallait l'entendre dire à la porte de l'un d'eux :

— Entrez voir cette bataille mémorable ! 6.000 morts sont couchés sur le champ de bataille !... c'est vivant !

Pendant l'Exposition de 1889, Gall était encore au panorama de la Bastille. C'est là que je l'ai vu pour la dernière fois. Il n'avait plus son entrain de jadis ; la maladie avait commencé son œuvre, mais il luttait quand même.

***

— Ah ! me dit-il, ça va mal ! Je n'ai plus de force et

il faut que je travaille pour vivre!... mais, baste! j'aurai eu mes beaux jours. Ce qui me console un peu, c'est que ma mort fera du bruit dans Paris... car, qui ne connaît pas le père La Réclame ? Il y en a qui croient que je suis riche!... Je n'ai pas le sou, et je ne mangerais pas si je ne gagnais ici cinquante francs par semaine. N'est-ce pas que, lorsque je partirai, ce sera un événement parisien? Toi qui me connais depuis vingt-cinq ans, promets-moi de faire un long article sur moi quand je ne serai plus...

Je promis...

Pauvre père La Réclame, j'ai tenu parole, un peu tard. Il y a déjà douze ans qu'on ne te voie plus discourant, au café de Suède, sur les acteurs du jour, et tu manques aux premières représentations pour lesquelles les directeurs te faisaient un service par habitude. Il est vrai que tu ne volais pas la stalle qu'on te donnait, car à toi seul tu faisais du bruit comme vingt.

Pauvre bonhomme assoiffé de célébrité, tu t'es éteint tristement dans une mansarde, comme un poète, mais tu eus ton heure de gloriole parisienne... Combien n'en peuvent dire autant!....

III

LES CONCIERGES DE THÉATRE

Nos confrères se plaignent amèrement des concierges de théâtre, qui ne sont pas souvent polis avec le public. Ce sont ces cerbères qui sont chargés, le soir, de donner les réponses aux demandes de places de la journée, et ils s'acquittent de cette mission, il faut le reconnaître, avec toute la mauvaise grâce dont ils sont capables, disant « qu'il n'y a rien! » quand il y a quelque chose. Certains se permettent même des observations et vous disent : « Mais ça fait deux fois en un mois que M. X... demande des places... Ah ! ça, est-ce qu'il s'imagine qu'on va mettre la salle à sa disposition! »

Il faut dire aussi que le concierge de théâtre a vu s'évanouir peu à peu le prestige dont il jouissait autrefois. Les artistes, beaucoup plus riches maintenant, sont moins généreux et plus fiers. Dans les anciennes loges, on pouvait voir les photographies des comédiens et des comédiennes de la maison avec des dédicaces flatteuses, et les auteurs, moins collet-monté qu'aujourd'hui, s'arrêtaient volontiers chez les concierges pour faire un brin de causette, et écoutaient gravement ceux-ci porter

des jugements sur la pièce en répétition et sur les interprètes.

A présent, le pauvre portier et sa femme sont bien délaissés, on les salue à peine et ceux qui sont restés à leur poste regrettent le temps passé.

— Ah! Monsieur, me disait une de ces concierges, vous m'avez connue dans notre bon temps... Mais vous savez, ça n'est plus ça! Quand je pense que de grands artistes ont été les parrains et marraines de mes enfants!



Il y avait, il y a trente ans, des petits théâtres où florissait la pièce à femmes, et la place de concierge y était si lucrative qu'en dix ans on y amassait une petite fortune.

Aux Délassements du boulevard du Temple, par exemple, le concierge était un grand garçon borgne, nommé Achille, qui tenait en même temps l'emploi de chef machiniste avec intelligence. Sa femme ne quittait pas la loge; c'était une grosse blonde qui avait, ma foi, une fort jolie tête, très avenante et bavarde comme une pie. La loge, assez spacieuse, se transformait le soir en buvette : on y débitait du vin, des liqueurs, de la bière et même du champagne.

Quand un gandin (c'est ainsi qu'on appelait les fêtards de l'époque) désirait offrir à souper à une de ces dames, il lui fallait s'adresser à Mme Achille, en la rétribuant, bien entendu. Sans elle, pas de réussite pos-

sible. La commère estimait le monsieur en raison directe de la somme qu'elle avait reçue, et elle se transformait pour lui en bureau de renseignements — plus ou moins intimes, selon la générosité du client — sur ces demoiselles les artisses.

Il fallait l'entendre dire à un soupirant ;

— Vous voulez parler à Mlle Jeanne Leduc? Vous n'y allez pas de main morte, vous! Vous savez, cher monsieur, que ça n'est pas aussi facile que vous pouvez le croire... Elle ne cause pas à tout le monde, et elle a bien raison, ma foi! puisqu'elle a son affaire... Son monsieur est très huppé — et pas laid du tout — un homme marié séparé de sa femme. Elle ne découche jamais, je vous en préviens.

Et elle ajoutait en riant :

— C'est peut-être elle qui en donnera alors. Enfin, mon petit monsieur, je vous préviens amicalement que ça coûte cher.., et encore, faut lui plaire.

Et si le soupirant faisait la grimace, elle continuait:

— Tenez, il y a la petite M..., qui est plus jolie que Mlle Leduc et qui est tout à fait libre... Celle-là n'a pas encore de monsieur attitré. Elle ne demande pas des mille et des cents, la pauvre enfant... un petit mobilier, quelques robes, du linge.., vous verriez la transformation, et elle vous ferait honneur. Elle n'a que sa mère contre elle, car, pour l'intelligence, elle sait les rôles de tout le monde, et c'est moi qui vous le dis, ça sera une artisse!

Et grâce à cette concierge de théâtre, la petite M..., qui était en effet, à cette époque, une adorable fillette

et créa plus tard de jolis rôles sur une scène de genre, trouva son premier monsieur *sérieux*.

***

Nous avons connu aussi le père Perrin, un petit homme légèrement bossu, qui fut concierge de Déjazet pendant vingt ans, et qui s'était retiré à Tours avec de petites rentes. Il y est mort dans sa propriété.

Mme Déjazet lui avait fait faire une livrée vert et or qui le rendait très fier. On le traitait en ami plutôt qu'en employé ; les jours de répétition générale, il allait dans la salle et donnait son appréciation, quelquefois assez brutalement.

Il tutoyait les auteurs et les artistes, et appelait Mme Déjazet ma bonne amie. C'était un type assez amusant, qui disait à une petite actrice, en lui apportant une carte et un bouquet :

— Tu sais, tu peux y aller!... Je le connais, il m'a donné un napoléon tout neuf, il est calé.

Mais s'il y avait une fille vertueuse dans la troupe, il refusait bouquets et lettres pour elle.

— Pour celle-là, je n'accepte pas... c'est sage... ça vit chez ses parents... pas possible... vous avez assez de choix avec les autres !

Aujourd'hui, les concierges de théâtre ne font plus fortune... C'est peut-être pour cela qu'ils sont presque tous désagréables !

IV

UN CHEF DE CLAQUE MILLIONNAIRE

J'ai connu Planchet que l'on a enterré cette année, il y a quarante ans, au boulevard du Temple ; il avait alors vingt-sept ans, j'en avais dix-huit et je jouais les jeunes comiques au Cirque Impérial.

Il tenait alors un petit café, près du Théâtre Historique. J'ai longtemps cru que c'était le café des Mousquetaires, mais un de nos amis communs, Sylvain, qui n'a jamais quitté ce quartier, m'a assuré que j'étais dans l'erreur ; c'est bien possible. Je me rappelle bien avoir soupé plusieurs fois chez Planchet. Pour vingt-cinq sous on avait un hors-d'œuvre, un plat au choix, un dessert et une demi-bouteille de vin, pain à discrétion. La clientèle de ce modeste établissement se composait d'artistes et de petits employés amateurs de théâtre.

Beaucoup de jeunes femmes qui ne vendaient pas cher leurs faveurs et qui ne refusaient jamais un souper au sortir de Pilodo ou du bal Saint-Barthélemy qui existait alors rue du Château-d'Eau.

Est-ce là ou aux Mousquetaires que je vis souvent

une grande fille maigre, ni laide ni jolie, au bagout canaille, qui devint plus tard une de nos grandes divas de café-concert et qui, à cette époque, figurait dans une féerie que l'on jouait à la Porte-Saint-Martin ?

Planchet, véritable gamin de Paris, n'avait aucue instruction, à peine savait-il lire et écrire. Ses parents avaient négligé de le mettre à l'école ; mais il était intelligent et ne manquait pas d'esprit ; il avait la réplique facile, et sa conversation imagée avec des tournures de phrases qui ne manquaient pas de fantaisie, amusait la galerie ; il tutoyait ses clients et surtout ses clientes. Sans doute eut-il le tort de leur faire trop de crédit, car ce n'est pas à ce petit café qu'il commença à faire fortune.



Je le perdis de vue pendant plusieurs années, le rencontrant cependant quelquefois à une première, car il aimait beaucoup le spectacle.

En 1868, quand Hippolyte Cogniard prit la direction du cirque du Prince-Impérial, qui, transformée en salle de spectacle, devint le théâtre du Château-d'Eau, Planchet était le patron du café, qu'il tenait avec sa mère, une brave femme du peuple, sans façons, au cœur d'or, qui, comme son fils, tutoyait ses clients et leur prêtait même quelquefois de l'argent. Là non plus, le fils et la mère ne firent pas de bonnes affaires, ils n'arrivaient même pas à payer exactement leur loyer, mais ils avaient pour propriétaire le père Istas, à qui appartenait aussi

le Grand-Théâtre Parisien de la rue de Lyon ; cet archimillionnaire était encore un type amusant, très avare, se privant de tout, habitant une petite chambre au cinquième dans une de ses maisons et prenant ses repas chez un modeste traiteur! « Au rendez-vous des cochers », en face de la prison de Mazas.

Eh bien! quand cet homme original, qui donnait beaucoup d'argent aux pauvres, se refusant à lui-même le nécessaire, venait pour toucher son loyer, la mère Planchet prenait un air désolé et lui disait:

— Ah! mon pauvre vieux! le théâtre va mal. Nous n'avons personne aux entr'actes. C'est à envoyer tout au diable!

— Allons! allons! répondait le père Istas. Ne vous désolez pas, la mère... J'attendrai... Il ne faut qu'un succès pour vous relever.

Il arriva même une fois que, ce propriétaire étonnant étant resté à déjeuner, Édouard, c'est ainsi qu'on appelait Planchet à cette époque, fit signe à sa mère qui se leva de table pour aller lui parler.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle.

Et il dit tout bas:

— Deux pièces de vin qui arrivent et pas d'argent pour payer l'entrée.

— Ne te désole pas, répond la mère, je vais arranger ça, et elle va au père Istas, toute en larmes, lui parle quelques minutes, et le bon vieux tire sa bourse de sa poche et donne l'argent nécessaire.

Il s'en va vingt minutes après disant en souriant:

— J'étais venu pour toucher de l'argent et j'en ai

donné... moi qui voulais me commander un vêtement neuf; ce sera pour l'année prochaine!

Planchet resta longtemps limonadier du café du Château-d'Eau.

Tous ses clients étaient des camarades. Artistes plus ou moins fortunés, comédiennes plus ou moins connues. On y dînait bien ou mal, selon les jours, pour cinquante sous par tête, et le soir on y faisait la partie, car les entr'actes ne gênaient pas beaucoup les habitués qui se tenaient au fond de la grande salle. Il y en avait qui perdaient cinquante ou soixante francs dans leur soirée et qui partaient sans payer leur dîner et leurs consommations.

La mère Planchet criait bien un peu... Mais Édouard la calmait...

— C'est bon, maman ; ce sont d'honnêtes gens, ils paieront demain.

— Demain ou un autre jour, répondait la bonne femme... Je les connais... Si ça continue je les ferai payer d'avance.



Enfin, quand Bessac, Péricaud, Gravier et Meigneux devinrent directeurs de ce pauvre théâtre, où Dornay, l'auteur dramatique, venait de se ruiner après tant d'autres..., Planchet demanda la claque et l'on prétend même que, pour verser la somme exigée qu'il ne possédait pas complètement, il mit au Mont-de-Piété quelques bijoux et sa chaîne et sa montre. Il intéressa à

ses entreprises plusieurs amis qui lui versèrent des fonds et auxquels il donnait très loyalement la moitié de ses bénéfices. Il traita d'abord avec plusieurs petits théâtres ; enfin il eut le service de la Porte-Saint-Martin. Paravey prit alors l'Opéra-Comique ; c'était un de ses amis, un ancien client, il traita avec ce directeur qui, on s'en souvient, ne fit pas, place du Châtelet, de brillantes affaires.

En 1889, pendant l'Exposition, Planchet était chef de service de plusieurs théâtres. Fournier étant mort, sa veuve ne conservant que quelques traités, il n'avait alors, comme concurrent sérieux, que Havez qui, déjà riche, songeait à se retirer.

En dix ans, Planchet fit une belle fortune, ayant fait gagner beaucoup d'argent à ceux de ses camarades qui s'étaient intéressés à lui et qui avaient eu foi en son étoile.



Avec la *Poudre de Perlinpinpin*, *Cyrano de Bergerac*, *le Vieux Marcheur*, *l'Aiglon*, *Rip*, etc., il encaissa de superbes bénéfices.

A la première de la *Cavalière*, il me dit :

— J'ai amassé *un morceau de pain*, le métier devient mauvais, je vais me retirer dans un an... j'en ai assez.

Ce brave Planchet posait toujours à l'homme pauvre.

— On me croit très riche, disait-il, c'est une erreur. J'ai juste assez pour moi et ma famille... la soupe et le

bœuf ! C'est encore heureux, puisque j'ai commencé avec rien.

On estime la fortune de cet entrepreneur de succès à plus de deux millions. Peut-être exagère-t-on... mais cependant depuis dix ans il a gagné beaucoup d'argent et ce n'était pas un prodigue, ni un joueur, comme beaucoup de son métier.

***

Je vous ai dit que Planchet n'avait aucune instruction ; comme feu Billion il avait des tournures de phrases à lui qui amusaient beaucoup ses amis ; en parlant de Rostand il disait : « Ce poète peut se moquer de tous ses rivals. »

Il avait conservé son accent bien faubourien, et, malgré son âge, c'était toujours un loustic... un vieux gamin de Paris, à la voix criarde, et connaissant l'argot mieux que le français. Mais Planchet ne manquait pas d'esprit et surtout de bon sens..., je dirai même plus, c'est le seul chef de claque, après Fournier, qui, aux répétitions, se trompait rarement sur le sort d'un ouvrage, et, mieux que cela, il était de bon conseil, connaissant bien le public parisien.

Quelquefois très dur en affaires; mais il avait ses faiblesses. Il adorait Rochard ; pour lui, pas un directeur de Paris n'était digne de lui brosser ses chaussures... Il aimait aussi beaucoup Debruyère. Samuel lui plaisait, mais il le critiquait quelquefois.

Planchet se défendait contre lui-même, car il avait

un cœur excellent... Comme on le savait riche, on lui empruntait souvent... Un jour que nous étions arrêtés pour causer en face du théâtre de la Porte-Saint-Martin, un acteur assez connu vint à lui...

— Mon cher ami, dit l'artiste, il faut que tu me prêtes cent francs... j'en ai absolument besoin.

Planchet lui répond :

— Ah! mon vieux, c'est un fait exprès! Je n'ai pas le sou. Tiens, il me reste 5 francs ; si tu les veux, je te les offre de bon cœur.

L'acteur accepta.

Quand l'emprunteur fut parti, Planchet me dit :

— Ça finit toujours comme ça. Tous me demandent cent francs. Je leur donne cent sous que je ne revois jamais, et j'en suis débarrassé. Cela me coûte encore à peu près 1.800 francs par an !

V

LES ENFANTS AU THÉATRE

Se souvient-on encore qu'il y a quelques années on s'est ému de voir sur la scène d'un petit café-concert une petite fille de dix ans terminant sa chansonnette par un cancan échevelé ? On a eu raison de signaler ce fait scandaleux qui pourtant n'est pas nouveau.

Voilà bien longtemps que dans les cafés-concerts de Paris et de la province on exhibe de petits prodiges qui viennent en public débiter des chansons ordurières qu'ils accompagnent trop souvent de gestes très expressifs.

Nous avons eu, autrefois, le petit Alexandre à l'Eldorado. Il a fait école, comme Paulus. Je me souviens avoir vu aussi, dans une revue de concert, quatre petits enfants, de six à huit ans, imiter Grille-d'Égout, la Goulue et leurs élégants cavaliers.

Ce spectacle révoltant semblait assez divertir le public habituel de cet établissement, et les petits chahuteurs étaient applaudis par toute la salle.

Nous avons remarqué aussi, il y a une dizaine d'années, au cirque d'Hiver, dans une pantomime jouée par des enfants, qui avait pour titre : la *Vie parisienne*,

un tableau qui se passait au Jardin de Paris où des gamins et des gamines parodiaient ou plutôt singeaient les habitués de cet établissement de plaisir.

Une ordonnance de police défend pourtant d'exhiber des enfants sur un théâtre, mais la censure, autrefois si sévère, est devenue plus que libérale sous la République, et l'on se demande vraiment à quoi la commission d'examen est utile aujourd'hui.

Dans une revue de Blondeau et Monréal, représentée aux Folies-Dramatiques, *Paris-Cancan*, la presse s'est indignée de voir, dans un des tableaux de cette pièce, un défilé de bébés, dont le plus âgé n'avait pas sept ans ; ces pauvres petits êtres, pour gagner dix sous, étaient forcés de veiller jusqu'à minuit.



M. Louis Comte, ex-physicien du roi Louis XVIII, obtint, en 1822, le privilège d'un petit théâtre où les pièces devaient être interprétées par de jeunes élèves.

Il ouvrit cette salle miniature d'abord dans le passage des Panoramas.

Tous les ouvrages que l'on donnait sur ce théâtre étaient, il faut le dire, très moraux, et on lisait sur les affiches de M. Comte cette devise :

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille,
Et sans danger la mère y conduira sa fille!

Le succès de cette entreprise fut très grand, et le directeur de ce spectacle fut récompensé de ses efforts.

La fortune lui sourit. Ce théâtre d'enfants eut des enfants pour spectateurs.

Sur cette scène si petite, mais si bien machinée, on donna des féeries naïves qui faisaient la joie des bébés.

En 1827, M. Comte, dont les affaires allaient si bien, fit bâtir une salle plus vaste dans le passage Choiseul, sur le terrain occupé aujourd'hui par les Bouffes-Parisiens.

Le nouveau théâtre Comte fut adopté comme l'ancien et, pendant vingt-sept ans, ce physicien en fut l'heureux impresario.

Les spectacles y étaient honnêtes; mais plusieurs procès scandaleux ont prouvé que, derrière la toile, les jeunes élèves se montraient beaucoup trop précoces et mêmes dépravés... En 1855, le théâtre de M. Comte fut fermé et cédé à Jacques Offenbach, qui y créa les Bouffes-Parisiens.

***

Cette scène, qui avait vécu pendant si longtemps, avait-elle rendu quelques services à l'art dramatique?

Au début, on avait espéré que M. Comte ferait de son théâtre un petit conservatoire, et que ces enfants deviendraient plus tard, grâce à l'expérience, de grands comédiens; ce fut un rêve inutilement caressé. Les jeunes élèves de M. Comte ne devinrent guère célèbres, on ne peut pas en citer plus de trois ou quatre qui se distinguèrent plus tard sur d'autres scènes.

Du reste, il y a peu d'exemples que les petits prodi-

ges dramatiques aient tenu ce qu'ils promettaient.

Nous citerons Rachel — et encore — Rachel, à six ans, chantait, dit-on, dans les cabarets... mais elle ne joua jamais un rôle d'enfant.

Céline Montaland, plus tard, à la Comédie-Française, fut un petit prodige. Elle débuta à sept ans dans le rôle d'enfant de *Gabrielle*, d'Émile Augier, et elle se fit encore remarquer dans *Charlotte Corday*, de Ponsard. Mais tout Paris alla la voir au Palais-Royal dans la *Fille mal gardée*, qu'elle joua avec beaucoup de grâce et d'esprit.

—Trouvez-moi, a dit Jules Janin, un regard plus habile à répondre ; imaginez un geste plus vrai, une voix plus juste, une suite plus alerte d'intentions fines, des mots si bien dits ! des grâces si bien trouvées ! Une naïve, une malicieuse, une coquette, un bel esprit ! Elle chante juste, elle danse juste, elle parle juste et elle se tait juste.

Nous avions eu aussi Anaïs Fargueil, qui, après avoir brillé comme jeune élève, devint plus tard une grande comédienne.

Puis Céline Chaumont, qui débuta dans un rôle d'enfant au théâtre Déjazet, en 1861.

Eugénie Lemercier, qui créa la petite fille dans les *Pirates de la Savane*, en 1860, à la Gaîté, et qui fut longtemps une charmante ingénue de comédie. Nous l'avons admirée il y a quinze ans au Gymnase et au Palais-Royal.

Mais la fameuse Benoîton, cette enfant si précoce, si intelligente, qui charma si longtemps le public du Vau-

deville... et qui a débuté sans succès plus tard aux Variétés. Et la petite Daubray, qui créa le *Petit Jacques*, et tant d'autres que je pourrais citer, nous ont prouvé que les petits prodiges deviennent rarement de grands artistes.

Nous avons eu comme petits prodiges les sœurs Duhamel. L'aînée a joué le *Petit Poucet*, à la Gaîté; la cadette s'est fait remarquer, au Gymnase, en jouant le rôle charmant écrit par Dumas dans *Monsieur Alphonse*.

Biana Duhamel a été l'étoile des Bouffes et elle créa avec succès ce joli rôle de *Miss Helyett*. Nous l'avons revue à la Renaissance, elle n'avait plus sa gentille voix des beaux soirs, et même dans la comédie où elle a voulu s'essayer, malgré sa beauté et sa grâce, l'organe resté enroué à nui à sa réussite. Encore un petit prodige qui n'a pas tenu ce qu'elle promettait. Quant à sa sœur nous ne l'avons plus revue. Joue-t-elle la comédie en province? C'est possible, mais en tous les cas elle est restée une inconnue.

VI

LES TOILETTES AU THÉATRE

Une des plus jolies actrices de Paris, qui, sans être une grande comédienne, est pourtant aimée du public, gagnait la somme ronde de trente mille francs par an pour remplir l'emploi des grandes coquettes dans un théâtre de genre.

L'engagement de cette belle et intelligente artiste vient de finir, et son directeur, qui apprécie ses qualités scéniques, lui a offert de renouveler pour trois ans son traité aux mêmes conditions.

M[lle] X... — je crois inutile de la nommer — a refusé, demandant à son impresario une grosse augmentation que celui-ci n'a pu, à son grand regret, lui accorder...

— Trente mille francs par an, c'est cependant une jolie somme ! a fait observer le directeur à sa pensionnaire.

— Allons donc ! a répondu celle-ci... Vous savez bien que, chaque année, je dépense 25.000 francs pour mes toilettes de théâtre !..

Vingt-cinq mille francs de toilettes pour jouer dans

trois pièces par an, c'est beaucoup, et il nous semble que le public n'en demande pas tant. Peu à peu le costume de théâtre a disparu de la scène; on s'y habille comme à la ville, et l'on s'adresse aux grandes maisons dont les notes sont généralement exagérées. Il faut bien payer la marque; car le lendemain de la première, le « Monsieur de l'orchestre » dira à ses lecteurs : « Les toilettes de Mlle X.. ont été exécutées par M. ou Mme Z... ! »

Les actrices d'autrefois ne s'habillaient pas avec autant de recherche que celles d'aujourd'hui et cependant les admirateurs ne leur manquaient pas.

La célèbre Mme Dorval, qui ne gagnait pas 20.000 francs par an, hélas! reprochait à Alexandre Dumas, le jour de la première de son *Antony*, de l'avoir mise dans la nécessité de dépenser 800 francs pour ses toilettes.

— C'est la ruine, gémissait-elle!

L'auteur prodigue, qui devait une partie de son succès à son interprète, lui dit quelques mots à l'oreille.

— Comment! grand chien, tu ferais cela?... s'écria l'artiste, avec une surprise joyeuse.

— Parfaitement, répondit l'auteur. Envoie chez moi la note de ta couturière.

— Ma couturière? fit Mme Dorval, mais c'est moi!

— Toi? Je te fais tous mes compliments. Eh bien! envoie-moi ta note dans huit jours, et je payerai!

Le trait n'est-il pas joli?

***

Mme Eugénie Doche, qui fut, elle aussi, l'actrice la plus élégante de son temps, ne dépensa que 3.000 francs pour ses toilettes de la *Dame aux Camélias*, et l'on cria au miracle! Jamais artiste n'avait étalé pareil luxe. Aujourd'hui, Mme Sarah Bernhard, qui joue souvent ce rôle, a dépensé plus du double pour sa seule toilette de l'agonie.

Nous pouvons citer aussi Anaïs Fargueil, qui, dans la *Famille Benoîton*, faisait l'éloge de la sainte mousseline d'autrefois! Cette grande artiste, qui jouait Marco, dans les *Filles de Marbre*, ne gagnait pas des appointements fabuleux, et elle devait, comme Mlle X.., fournir ses toilettes. A cette époque, on jouait rarement une comédie plus de cinquante fois; elle faisait donc sept ou huit créations par an. Cela ne l'empêcha pas d'économiser sur ses appointements une somme assez ronde pour l'avenir.

Parlerons-nous des anciennes pensionnaires du Gymnase : de Mme Rose Chéri, de Mlle Delaporte, de Mlle Victoria, devenue Mme Lafontaine.

Rose Chéri créa quantité de rôles exigeant des toilettes élégantes. Cette grande comédienne s'habillait avec goût, mais elle comprenait et utilisait les effets de la rampe. Au théâtre, on peut porter de fausses dentelles, il n'est pas besoin de faire doubler ses robes avec de la soie. On faisait alors des toilettes de ville pour la scène comme on fait des costumes. Cela avait du cachet, souvent de l'originalité, et nul n'en demandait davantage.

Mlles Delaporte et Victoria, qui jouaient les jeunes

premières, portaient presque toujours des robes en mousseline ornées de quelques rubans, et toutes deux étaient charmantes ainsi. Le ramage était si joli que l'on s'inquiétait peu du plumage.

Quand Alphonsine créa *M. Alphonse*, M. Montigny lui dit :

— Je vous payerai vos frais de toilette.

A la seconde représentation, le caissier demanda à l'actrice combien elle avait dépensé :

— 150 francs ! répondit-elle timidement. C'est beaucoup, je le sais, mais notre aimable directeur m'a dit d'aller largement.

150 francs !... Mme Desclauzas a joué ce rôle ; je parie bien que sa toilette lui en avait coûté plus de mille !



Feu notre oncle Sarcey fit, il y a quelques années, une campagne en faveur des artistes dames. Il fit observer dans un de ses feuilletons qu'avec les exigences que l'on a aujourd'hui pour les toilettes de théâtre, il est impossible à une actrice, même lorsqu'elle a du talent, de ne pas dépenser plus qu'elle ne gagne. Il trouvait cela immoral — on devine pourquoi — et nous sommes de son avis. Mais à qui la faute ? Aux artistes dames elles-mêmes, qui souvent s'occupent beaucoup plus de leurs toilettes que de leurs rôles.

A la Comédie-Française les choses se passent autrement. L'administration fournit aux artistes dames costumes et toilettes de ville. Bien mieux, c'est elle qui

paie coiffures, chaussures, jupons, bas, souliers et jusqu'aux chemises!... C'est aller un peu loin, mais c'est l'usage! Les directeurs des autres théâtres devraient bien imiter la Comédie-Française; ils n'auraient pas besoin de donner des appointements extraordinaires aux artistes jouant les grandes coquettes.

Mais ces dames voudraient-elles se contenter des toilettes fournies par l'administration! *That is the question!*

En tout cas, une actrice ne pourrait plus dire qu'elle dépense au théâtre plus qu'elle ne gagne, et la jolie Mlle X..., qui dédaigne des appointements de 30.000 francs par an, se trouverait bien payée en en touchant 15.000.

VII

TAILLADE

LA VIE D'UN GRAND ACTEUR

En revoyant cette vieille *Closerie des Genêts* à l'Ambigu, j'eus un serrement de cœur, me souvenant que c'est dans le drame de Frédéric Soulié que ce grand comédien fit ses adieux au public dans le rôle de Kérouan, où on le trouva admirable.

Je fus le dernier directeur et le dernier ami de Taillade, une grande amitié nous liait l'un à l'autre, elle fut tardive... car, il y a douze ans, si je connaissais le grand acteur, j'ignorais encore l'homme.

Je lui parlai pour la première fois chez Pascal Delagarde, le directeur des théâtres de Montmartre et des Batignolles. Nous étions tous deux invités à dîner chez l'imprésario.

Taillade n'était pas liant, et cet homme, si gai et si causeur quand il connaissait bien, était sombre et silencieux devant des étrangers.

Pendant le commencement de ce repas, il n'avait pas prononcé dix paroles.

Cependant nous parlâmes avec Pascal des anciens théâtres du boulevard du Temple, où comme lui j'avais débuté. Ces souvenirs eurent le pouvoir d'animer le vieux comédien, qui seulement alors se décida à me demander mon nom... Je me nommais. Alors il me dit :

— Comment, c'est vous ! je ne vous connaissais que par vos articles. Vous avez souvent parlé de moi et je vous en remercie. Je n'envoie jamais ma carte aux journalistes. J'ai peut-être tort; du reste, je connais peu de vos confrères. Je suis un véritable ours, je ne vais jamais dans un café de théâtre et je ne parle à mes camarades qu'aux répétitions ou aux représentations.

Comme Taillade jouait ce soir-là au théâtre de Montmartre, il nous quitta de bonne heure.

Je fus trois ans sans revoir cet artiste; dans l'intervalle , j'étais devenu directeur du théâtre de la République. Un jour, mon garçon de bureau me remit la carte de l'artiste. Je le reçus immédiatement.

— Un revenant ! dis-je, quand il entra.

— C'est vrai, répondit-il... Voici un an que je me dis : il faudra pourtant que je me décide à aller rendre visite à ce directeur que je n'ai vu qu'une fois et qui n'a pas dû conserver de moi un bien bon souvenir.

— Mais au contraire, lui dis-je, vous avez été très aimable.

Le comédien continua :

— Voilà deux mois que je suis sans place. Vous savez pourquoi j'ai dû quitter la Porte-Saint-Martin. Je n'ai pas le sou... pouvez-vous me faire jouer ? Vous me rendrez un grand service ?

— Mais comment donc, lui dis-je, voilà une bonne aubaine pour moi. Quel rôle de votre répertoire choisissez-vous ?

Il me proposa de monter plusieurs pièces qu'il avait créées.

— Ma foi, lui répondis-je, tous ces ouvrages ne me semblent pas, malgré votre talent, avoir des chances de faire de l'argent. Avez-vous joué le *Vieux caporal?*

— Jamais, mais j'ai une grande idée du rôle...

— Eh bien! concluai-je, je vais télégraphier à d'Ennery, et s'il donne son autorisation, ce dont je ne doute pas, après-demain je mets la pièce en répétition, et aussitôt sue, nous passerons.

Ce qui fut dit fut fait. D'Ennery autorisa son drame pour Taillade, et trois semaines après avait lieu la reprise du *Vieux caporal.*

J'eus pendant les répétitions quelques discussions assez sérieuses avec le grand artiste, un jour surtout nous en arrivâmes à nous dire des choses assez désagréables... il n'était pas commode en scène. Il avait ses idées à lui et ne voulait pas en démordre, discutant son rôle, voulant y faire des coupures que je n'approuvais pas. Enfin, pour éviter que cette discussion tournât en querelle, je quittai l'avant-scène et je remontai dans mon cabinet.

Après la répétition, il demanda à me parler. Il entra tout souriant.

— Eh bien! quoi donc! dit-il, nous sommes fâchés sérieusement? Ah! mais non!... J'ai réfléchi, cher ami,

c'est vous qui avez raison, je vous fais mes excuses, êtes-vous satisfait? Et pour me prouver que vous ne m'en voulez pas... eh bien! avancez-moi cent francs.

Je me mis à rire, naturellement.

Taillade tout joyeux ajouta :

— Vous riez... vous êtes désarmé! Voilà mon reçu et ce n'est pas tout, comme il est trop tard pour retourner chez moi, à Colombes, je me suis invité à dîner. Oui, j'ai prévenu votre femme, ne vous inquiétez pas et en attendant nous allons aller ensemble au Café Américain prendre notre apéritif et fumer un bon cigare. C'est moi qui offre — et faisant sonner les cinq louis que je venais de lui remettre — je le puis... je suis riche... j'ai de l'or!



Taillade eut un très grand succès dans le rôle du vieux caporal, créé par Frédérick Lemaître. Après le second acte on le rappela six fois.

En plus de son cachet qui n'était que de cinquante francs, il touchait vingt pour cent au-dessus de mille francs; on fit quinze cents francs de moyenne pendant quarante jours. Il toucha donc six mille francs, mais le pauvre artiste était toujours en avance, et le soir de son départ il ne lui revenait que cent quatre-vingts francs... il allait jouer la pièce à la banlieue où il était payé cent francs par représentation.

Taillade, dans les trois dernières années de sa vie, se faisait, en jouant sur différentes scènes, à peu près

douze mille francs par an ; il touchait encore six cents francs de pension à la Société des auteurs dont il faisait partie, et je crois douze cents francs du ministère des beaux-arts. Il n'avait jamais voulu être de l'Association des artistes dramatiques.

Mais ce grand comédien, qui n'a jamais gagné ce qu'on appelle maintenant de gros appointements, — il était venu trop tôt, — s'est fait quand même de belles années. Sous Ritt et Larochelle, à la Porte-Saint-Martin, il avait quinze cents francs par mois de fixe et quarante francs de feux. Quand il jouait, et il jouait presque toujours, il touchait donc quatre-vingt-dix francs par jour.

Certainement ces appointements peuvent paraître modestes aujourd'hui, pour un artiste d'un si grand talent ; M. Guitry, plus heureux, se fait payer six cents francs par soirée. Mais, du temps de Taillade, les directeurs n'étaient pas aussi généreux que le magnifique Samuel. Il est vrai que nos théâtres ignoraient les recettes de 8.000 francs.

Léon Achard, directeur de tournée, engagea, il y a dix ou onze ans, Dumaine, Lacressonnière et Taillade pour jouer, dans toutes les villes de France, les *Misérables*, le drame de Victor Hugo et Paul Meurice.

En quatre mois, ces grands comédiens gagnèrent chacun trente mille francs et ils revinrent à Paris sans un sou.

Dumaine, lui, recevait en grand seigneur. Lacressonnière avait des dettes ; quant à Taillade, on s'est toujours demandé où passait son argent. Il n'était ni

joueur, ni buveur, ni gourmet, il ne dépensait pas deux cents francs par an pour son entretien. Le pauvre homme avait toujours des vêtements usés, de vieux chapeaux, et je l'ai vu, en janvier, en pardessus d'été, n'ayant pas de quoi s'en acheter un d'hiver. Il ne prenait jamais de voitures, rarement des omnibus, il n'allait pas au café deux fois par mois, il n'avait jamais d'argent sur lui, et, quand on faisait une souscription, il signait un bon sur la caisse.

Pendant les trois ans où il joua au théâtre de la République, il fut toujours en avance et il avait souvent des discussions avec mon caissier; il était toujours étonné d'avoir touché plus qu'il ne lui revenait.

Cependant Taillade, comme je vous l'ai dit, gagnait de quoi vivre largement.

J'eus la curiosité, un jour, de lui demander ce qu'il faisait de son argent.

Il fut très embarrassé pour me répondre et, comme j'insistais, il me dit :

— Ah ! mon pauvre ami. Ma vie est tout un drame ! J'ai de grosses charges qu'on ignore.

— Oui, fis-je... On prétend que vous avez trois ménages ! A votre âge en effet c'est lourd !

— Trois femmes pour un mari, dit-il en riant... il y a du vrai dans ce que l'on dit.

— Vous êtes marié ? lui demandais-je...

— Oui, répondit l'artiste, mais il y a trente ans que je ne vis plus avec ma femme, et, ma foi, je suis assez lié avec vous pour vous raconter ce petit roman.

Et il commença :

« J'ai épousé, il y a... (ma foi c'est si loin que je ne me souviens plus de la date de mon mariage), j'ai épousé, dis-je, une charmante jeune fille que j'ai adorée tant qu'elle ne fut pas devenue ma femme légitime. Ma lune de miel a duré peu, je crois que de son côté mon épouse n'était pas folle de moi, car elle me dit, après un an de mariage : « Mon ami, je vois que tu as assez de moi, et malgré mes droits je préfère te débarrasser de ma personne. » Je croyais qu'elle riait, mais non. Le soir, quand je rentrai — un peu tard, il est vrai — plus personne!... Ma femme avait fui comme une ombre et je n'en entendis plus parler. Était-elle à Paris, ou en province? Je l'ignorai. Or, il y a trois mois, je jouais aux Bouffes-du-Nord. J'étais dans ma loge en train de m'habiller, quand le concierge vint me dire qu'une dame d'un certain âge demandait à me parler. Je crus que c'était une solliciteuse, il s'en présente souvent. Je demandai à l'employé de la prier de dire son nom, ayant très peu de temps à moi. Il remonta quelques minutes après et me tendit un papier sur lequel je lus : *Madame Taillade pour de vrai.*

Jugez de ma surprise! car je n'avais pas revu ma femme depuis trente ans... Je donnai l'ordre de la laisser monter. J'avoue que quand je la vis j'eus une certaine émotion. Allait-elle exiger que je la reprenne?

— Bonjour, mon cher mari, dit-elle en entrant, vous êtes bien aimable de me recevoir. Je n'habite plus Paris depuis notre séparation, j'y suis venue pour affaire, je repars demain, j'ai vu votre nom sur l'affiche, j'ai loué une place pour vous voir jouer, il y a si longtemps que

je n'ai pas eu ce plaisir! Mais je ne veux pas vous retarder. Vous me regardez? ajouta-t-elle. Ah! je suis bien changée. Vous aussi du reste.. Nous avons vieilli tous les deux et cela semble bien drôle de se revoir, après tant d'années. Nous ne nous reverrons sans doute plus jamais, c'est pourquoi j'ai voulu venir vous tendre la main et vous dire : adieu!

Et elle sortit toute souriante, ayant oublié sur ma tablette un petit bouquet de violettes que j'ai gardé en souvenir de cette brave femme qui m'a rendu si facilement ma liberté! »

Un matin je reçus par la poste la lettre suivante :

Mardi, 1er septembre 1896.

Mon cher ami,

Comment m'y prendre pour arriver à la demande que je vais vous faire ? — Je me figure être un gosse qui a fait l'école buissonnière et qui a peur de recevoir le fouet. Allons-y !... Je vous rappellerai que je vous dois, d'une part 35 francs pour la caisse Ernest et 60 francs que vous m'avez personnellement avancés. Je vous le rappelle, parce que vous êtes homme à peut-être l'avoir oublié.

Eh bien! j'ai l'impudence de vous demander si vous pourriez augmenter ma dette d'une certaine somme qui m'est absolument nécessaire, demain ou après-demain au plus tard ?

Ouf! Voilà le coup porté! Remarquez que j'attache à ma demande une grande importance, surtout en vue du mauvais été que vous venez de passer et que j'ai longtemps hésité avant de vous écrire.

Hier, j'étais venu pour vous en parler et j'ai hésité. J'irai vous voir demain pour vous en causer.

Croyez que, quoi qu'il en arrive, je n'en resterai pas moins votre tout dévoué,

TAILLADE.

Le lendemain, vers trois heures, le grand comédien venait bien timidement, disons-le.., car il était timide quand il avait un service à demander.

— Ah ! vous voilà, lui dis-je. Allons, ne faites pas cette tête-là, vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de vous refuser. Pourquoi ne pas me l'avoir demandé hier au lieu de m'écrire?

Il me répondit :

— Hier, vous aviez l'air de très mauvaise humeur. Je suis arrivé au moment où vous donniez un galop à votre chef machiniste. Vous étiez très monté. Je me suis dit : le moment est mal choisi... Alors vous voulez bien ?

— Parbleu ! Combien vous faut-il?

— 200 francs, répondit Taillade, est-ce trop ?

— Non, les voilà ! dis-je en lui remettant dix louis.

— Ah ! vous me sauvez la vie ! s'écria-t-il. Si vous saviez.

— Bon, je ne veux pas savoir — parlons d'autre chose.

Voulez-vous jouer le rôle créé par Paulin Ménier dans les *Crochets du Père Martin?*

Il répondit :

— Je suis votre débiteur, je veux tout ce que vous voulez.

— Bon... Alors voilà la brochure. Vous répéterez demain, faut-il que vous retourniez à Colombes?

— Non, pas avant ce soir.

— Je dîne seul. Dînez avec moi?

— J'accepte. Non pour le dîner qui sera bon, puisque vous m'invitez, mais pour passer deux heures avec vous.

— C'est entendu, dis-je. Soyez assez aimable pour m'attendre, dans une heure, je suis tout à vous.

Taillade, si sombre en arrivant, était redevenu joyeux; quand cet homme avait quelques louis dans sa poche, il se croyait riche.

A dîner, il me dit:

— Vous devriez écrire mes mémoires.

— Que ne les écrivez-vous vous-même?

— Je suis trop paresseux; pourtant ma vie est un vrai roman, et puis j'ai connu tant de grands artistes, tant d'auteurs, j'ai eu tant d'aventures.

— Parbleu!...

Et Taillade en verve commença son histoire :

« J'ai été élevé par Adolphe Adam, le grand compositeur... Ce fut un père pour moi que ce musicien de génie... Il voulait que je sois chanteur, car étant enfant j'avais une très jolie voix; mais je chantais faux comme un second ténor de province. Adolphe Adam eut beau me faire apprendre la musique, il comprit que c'était peine perdue... Alors il me dit : « Fais ce que tu voudras, » et je répondis : « Je veux être comédien! »

Je débutai à la Comédie-Française, dans une tragédie. J'y fus sans doute mauvais; on ne me fit plus jouer, aussi je n'y restai pas.

Je cherchais une place. Un tantôt que je me promenais tristement sur le boulevard du Temple, deux hommes qui causaient entre eux, en face le Cirque Olympique, s'arrêtèrent tout à coup et me regardèrent avec attention.

Le premier dit!

— Si c'était un acteur!

— Ce serait trop de chance! répondit l'autre. Ces deux hommes étaient, le premier : M. Meyer, directeur du Cirque, le second, Ferdinand Laloue, auteur dramatique. J'avais entendu ce que ces messieurs avaient dit de moi, et ma foi, prenant mon courage à deux mains, je m'avançai résolument, leur disant :

— Oui, Messieurs, je suis un acteur!

— Où avez-vous joué, jeune homme? me demanda l'imprésario.

— A la Comédie-Française! répliquai-je tout fier.

— Et vous vous appelez?

— Taillade!

— Eh bien! me dit M. Meyer, je suis le directeur du Cirque Olympique, je monte une pièce de MM. Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse, qui a pour titre : *Bonaparte ou les premières pages d'une grande histoire*. Vous ressemblez étrangement au premier consul... et si vous voulez être raisonnable, je vous engagerai pour débuter dans ce beau rôle qui fera votre réputation.

— J'accepte ! dis-je sans hésiter.

— Vos conditions? demanda le directeur.

— Les vôtres! répondis-je.

— Alors, suivez-moi.

Et il m'emmena dans son cabinet où nous signâmes un engagement d'un an. Deux mille quatre cents francs! Deux cents francs par mois! Je trouvai ces appointements superbes.

Six semaines après la signature de ce premier engagement, je débutai.

En effet, je ressemblais à Bonaparte comme Sardou qui me ressemble, lui, à ce point qu'un jour, à une répétition, m'étant placé à l'avant-scène, les artistes de la Porte-Saint-Martin me prirent pour le célèbre auteur des *Pattes de Mouche*.

Bonaparte fut mon premier succès, j'avais étudié le rôle consciencieusement. La marche, le gèste, la voix brève, aucun acteur avant moi n'avait si bien dit : « Soldats... je suis content de vous! la République vous doit tout... elle ne peut rien vous donner! Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent! Vive la France! Marchons, citoyens! A cheval, Messieurs! »

Aussi tout Paris vint voir le jeune Bonaparte du Cirque Olympique, devenu national.



Je reçus un jour la visite d'un monsieur décoré de la Légion d'honneur qui venait me demander si je voulais gagner cinq cents francs.

— Cinq cents francs! Une fortune pour moi! que fallait-il faire? Tout simplement aller souper en cos-

tume chez une vieille baronne, fanatique du premier consul, qui, un peu maniaque, voulait se donner l'illusion d'avoir à sa table ce conquérant du monde.

Je refusai... Je voulais bien personnifier Bonaparte à la scène, mais non à la ville.

Mon succès dans cette pièce allait grandissant. C'était vraiment moi que l'on venait voir et je ne gagnais que 200 francs par mois.

Savoir que l'on fait recette et se dire... je ne touche que six francs soixante-six par jour... cela semble injuste. Aussi je n'eus qu'une idée... me faire augmenter.

Mais comment m'y prendre? Le truc que je trouvai n'était pas très honnête... Quand on a signé un contrat on doit le tenir... Mais j'étais jeune alors... J'avais soif d'argent. Je me donnais comme raison que le directeur m'exploitait en ne m'augmentant pas sans que je le lui demande.

Je cherche un moyen d'arriver à ce but.

J'appris que, le lendemain de la cinquantième, le prince Napoléon, président de la République, assisterait à la représentation. Je m'alitai et je fis dire au régisseur, le soir à huit heures, que je ne pourrais pas jouer. Je savais qu'on avait eu l'imprévoyance de ne pas me doubler.

Albert, alors metteur en scène du Cirque et artiste, offrit de lire le rôle.

On fit une annonce, mais ce fut un vacarme épouvantable.

A huit heures et demie, un commissaire de police,

un médecin et mon directeur se présentèrent à mon domicile.

— Je suis malade, dis-je..., laissez-moi dormir en paix...

Le médecin, qui était un habitué du théâtre, parla bas à M. Meyer... et celui-ci lui fit un signe affirmatif.

— Eh bien! me dit le docteur, je vais vous guérir. Levez-vous, venez jouer et votre directeur vous donnera cent francs de plus par mois.

— Je vais faire mon possible, dis-je, et je me levai avec peine, comme si je faisais un grand effort sur moi-même. Je demeurais tout près du théâtre; une voiture pourtant nous attendait à la porte.

Je m'habillai à la hâte; le premier tableau était déjà joué. Albert m'avait remplacé. On fit une seconde annonce pour dire que, malgré mon indisposition, j'allais continuer la pièce, réclamant l'indulgence du président de la République et du public.

Quand j'entrai, dans mon costume de général, une partie de la salle m'applaudit, l'autre me siffla. Je m'arrêtai net... et alors il y eut un grand silence et je pus continuer.

M. Meyer raconta l'histoire au président de la République, qui s'en amusa beaucoup. Le lendemain, je recevais une lettre du prince Napoléon, me priant de passer à l'Élysée. J'y allai et son secrétaire me fit entrer dans le cabinet du futur empereur.

— Eh bien! me dit le prince, vous allez mieux, monsieur Taillade, vous m'avez fait grand plaisir, permettez-moi de vous offrir ces cinq cents francs, ils

vous serviront à vous soigner, car je tiens à ce que vous vous portiez bien, pour pouvoir jouer longtemps votre rôle. Au revoir, monsieur Taillade, vous avez un bel avenir, j'irai vous revoir dans votre prochaine création.

J'étais confus et si ému que c'est avec peine que je trouvai quelques mots pour remercier le prince.

En 1865, j'allai jouer à Compiègne avec quelques camarades de l'Odéon... Napoléon, alors empereur, m'ayant reconnu, vint à moi gracieusement.

— Eh bien! me demanda le souverain, monsieur Taillade a-t-il fini par se faire payer à sa valeur?

— Pas encore, sire, répondis-je en souriant.

— Cela viendra, dit l'empereur.

— Quand donc, hélas? demandai-je.

Et l'empereur ajouta :

— Quand vous aurez moins de talent!



Je fus longtemps avant de retrouver un succès semblable, on me faisait jouer les amoureux. J'y étais mauvais.

Enfin, Alexandre Dumas me désigna pour reprendre, à la Porte-Saint-Martin, *Richard d'Arlington*, créé avec tant d'éclat par Frédérick.

Le rôle était bien dans ma nature et j'y réussis complètement L'illustre créateur m'ayant vu le soir de cette reprise daigna venir me rendre visite dans ma loge et s'écria majestueusement :

— Jeune homme... je vous ai vu, je vous ai applaudi

sincèrement... Vous avez été tout simplement superbe! Et je crois que vous serez satisfait quand je vous aurai dit : Vous avez joué ce rôle colossal *presque aussi bien que moi!* »

Taillade était lancé, il continua à me raconter l'histoire de sa longue et glorieuse carrière.

Ses succès, ses déboires, ses joies, ses espérances, ses peines, ses déceptions et même ses amours.

Il faudrait un gros volume pour vous conter toute la vie de cet homme de talent, et je suis limité. Ce volume, je me suis promis de l'écrire un jour... me tiendrai-je la promesse que je me suis faite et que je lui ai faite à lui-même, car il me dit :

— Oh! je vous connais, je sais parfaitement que ce que je vous raconte n'est pas perdu et que vous l'écrirez un de ces jours, quand je ne serai plus!

Taillade fut longtemps discuté; la nature l'avait mal servi pour le genre qu'il voulait jouer, les grands premiers rôles de drame. Il n'avait ni la taille ni le physique de cet emploi, alors tenu par Mélingue, qui avait succédé à Boccage, et par Dumaine, qui succéda à Mélingue.

Notre comédien joua, après Ligier, le *Louis XI* de Casimir Delavigne, à la Porte-Saint-Martin. Il avait longuement étudié ce curieux personnage et voulut y être à la fois terrible et comique. La presse fut, à cette époque, sévère pour cet artiste qui, il y a cinq ans, joua ce rôle au théâtre de la République, où alors, compris et acclamé, tous les grands artistes de Paris vinrent le voir et lui rendre l'hommage qu'il méritait.

Pauvre Taillade ! je l'entends encore me dire, après la représentation de cette pièce qui, pour lui, fut un triomphe :

— Il faut donc être vieux, pour que l'on se décide à vous trouver du talent ?

Eh ! oui, c'est ainsi, malheureusement ! Autrefois, c'était comme aujourd'hui ; il fallait être vieux pour que l'on n'osât plus vous discuter.



La grande réputation de Taillade date surtout de la première des *Deux Orphelines*, où il fit frémir la salle entière dans son rôle de l'avorton, rôle bien écrit pour lui par d'Ennery et M. Cormon.

Et cependant, il me l'a avoué lui-même, le rôle ne lui plaisait point et c'est malgré lui qu'il l'a accepté. Il ne s'y voyait pas et fit des efforts pour ne pas le jouer. Pendant les répétitions il se brouilla même avec d'Ennery, qui allait se décider à le lui retirer. Mais le brave père Cormon, si doux, si bienveillant, était là ; et c'est lui qui arriva à convaincre l'artiste découragé et à lui prouver que cette création lui ferait honneur.

Taillade se trompait souvent. Ce grand artiste ne voyait pas toujours juste. Il était violent, entêté, autoritaire, mais le fond était excellent, et quand on savait s'y prendre... sans colère, avec la force du raisonnement, on faisait ce que l'on voulait de ce vieil enfant.

Pour admirer vraiment Taillade, il fallait le voir pendant les premières. A partir de la dixième ou dou-

zième il se laissait aller, se fatiguait de son rôle et *donnait* moins. C'est que ce comédien manquait de force et jouait surtout avec les nerfs.

Je lui fis souvent le reproche de *lâcher* son rôle. — C'est vrai, répondait-il, je suis fatigué. Et puis il avait souvent des maux d'estomac qui paralysaient ses moyens; il le sentait bien, mais pourtant quand il voyait dans la salle des gens de théâtre, il faisait un effort sur lui-même et retrouvait toute son énergie.

Il y avait aussi les soirs où il était inquiet, où il savait qu'on allait mettre opposition à ses appointements, car le pauvre homme avait des dettes et s'était mis dans les mains des usuriers.



Pendant quatre ans il joua partout où l'on voulait le payer et, malgré son âge avancé, il acceptait de partir en tournée.

En province il ne faisait pas d'argent et son jeu n'était pas compris.

Pauvre Taillade! pour gagner quelques billets de cent francs il allait jouer sur les scènes de banlieue et même il parut une fois sur une scène de baraque, pour cinq louis, à une fête aux environs de Paris. Il joua partout, même à l'Eldorado, passant de l'Odéon à l'Ambigu, de l'Ambigu à la Porte-Saint-Martin, puis au théâtre de Belleville, aux Bouffes du Nord, à la Fourmi à Montmartre ou aux Folies-Voltaire qu'on avait baptisées les *Folies-Bout-de-Fer*, acceptant pour lui don-

ner la réplique des débutants ou de vieux *cabots* ivrognes qui ne savaient pas leurs rôles : il lui fallait de l'argent quand même et pour en avoir il oubliait sa dignité, et il souffrait bien, allez !...

Je l'ai rencontré un soir, vers sept beures, se promenant près d'un petit théâtre, où il était affiché. Il avait dîné tout seul pour trente sous chez un petit traiteur où allaient les ouvriers... il ne me voyait pas... Je le considérai quelques minutes avant de me montrer. Qu'il était triste, le pauvre homme ! Enfin je l'accostai.

— Quoi... C'est vous !... Taillade, dans ce quartier. Vous jouez à ce boui-boui.

« Hélas ! » fit-il en rougissant. Alors je vis deux grosses larmes couler de ses yeux... « Oui, dit-il, mon pauvre ami... j'en suis là ! Il faut bien que je gagne du pain pour les miens... plaignez-moi ! Puis tout à coup, changeant de ton, il ajouta, prenant un air dramatique : « Comme dans les drames de Bouchardy c'est le ciel qui vous envoie ! Prêtez-moi cinquante francs ! J'irai vous les rendre après-demain quand j'aurai touché mes cachets. »

Et comme je lui donnais le billet qu'il me demandait, ce vieillard, si triste quand je l'avais rencontré, changea de physionomie et redevint joyeux.

— Allons boire un bon café, s'écria-t-il, c'est moi qui régale !

***

Taillade avait joué en trois ans au théâtre de la

République, le *Vieux Caporal*, *Claude Gueux*, les *Crochets du Père Martin*, la *Belle Grêlée*, *Louis XI*, les *Enfants d'Edouard*, le *Camelot*.

Un tantôt il vint me trouver.

— J'ai une grande nouvelleà vous annoncer, me dit-il... Je vais prendre ma retraite... et donner ma représentation d'adieu,à l'Opéra,dans quatre ou cinq mois... et je cesserai de jouer, me vouant au professorat.

— Ah ! bah ! fis-je, c'est sérieux ?

— Très sérieux !... Et c'est pour cela que je viens vous voir. C'est chez vous que je me suis promis de jouer mon dernier rôle... mes adieux au public. J'ai soixante-dix ans... Ne le dites pas aux petites femmes, cela me ferait du tort !... Voyons, cherchons la pièce ?

Je lui demandai :

— Avez-vous joué Kérouan, dans la *Closerie des Genêts ?*

— Jamais ! Mais c'est un rôle qui me va. Je l'apprendrai.

— Eh bien ! c'est convenu ! Je vais distribuer la pièce... dans un mois elle sera sur l'affiche.

Il me dit en riant :

— Ah ! je sais qu'avec vous on n'a pas le temps de s'ennuyer. Vous n'êtes pas long à décider quelque chose. Vous serez mon dernier directeur, et je vous aime bien, allez !

— Taillade, lui dis-je, vous avez besoin d'argent?

— C'est singulier, fit-il, on ne peut rien vous cacher !

***

Un mois après, c'était dans les premiers jours de décembre, j'affichai les adieux de Taillade dans la *Closerie*.

Les artistes s'étaient cotisés pour lui offrir une montre en or et une couronne.

Après la scène de la lettre; on rappela plusieurs fois le grand artiste; le chef d'orchestre, M. Piat, lui remit sa couronne et son cadeau.

Arrivé dans sa loge, il ouvrit l'écrin qui renfermait sa montre sur laquelle on avait gravé : *Les Artistes du théâtre de la République au glorieux Taillade.*

Le comédien, ému jusqu'aux larmes, se laissa choir sur son tabouret.

— Ah ! que c'est bien! dit-il... braves camarades! une montre! j'en ai eu huit, je les ai toutes vendues les unes après les autres... Mais celle-là je jure de la conserver jusqu'à ma mort !

***

Taillade fit beaucoup d'argent dans la *Closerie.*

Presque tous les artistes de la Comédie-Française vinrent le voir dans ce rôle de Kérouan, où il était superbe, comme on était venu pour l'admirer dans *Louis XI* et dans les *Enfants d'Edouard.*

A la quarantième représentation, le grand artiste, malade, voulut jouer quand même, mais je crus qu'il n'allait pas pouvoir arriver à la fin, il faisait peine à voir.

— Allons, lui dis-je en le reconduisant jusqu'à un

fiacre que j'avais fait chercher, il faut vous reposer quelques jours... je vous ai fait doubler.

— Mais je n'ai pas d'argent! fit-il presque en pleurant.

— C'est bon, lui dis-je... je vous en enverrai.

Le lendemain Taillade s'alitait, mais il m'écrivait :

« Vous savez, cher ami, que vous m'avez engagé pour aller jouer à l'Alhambra de Bruxelles dans la *Closerie des Genêts.* Le médecin qui est venu ce matin m'a assuré que je serai sur pieds dans cinq ou six jours. Soyez sans inquiétude. »

Je l'avais vu si mal que je télégraphiai à Bruxelles pour donner l'ordre de confier ce rôle à un autre artiste qui, faisant partie de la troupe, l'avait dans son répertoire.

J'avais écrit à Taillade :

« Croyez-moi, soignez-vous... vous en avez grand besoin. Je vous ferai jouer une autre pièce à Paris, mais ne partez pas dans l'état où vous êtes, etc., etc. »

Le soir même, l'artiste vint au théâtre; il ne paraissait plus malade.

— Je veux partir, me dit-il, je me sens très solide ! Voulez-vous que je vous danse un petit pas pour vous le prouver. Et là, dans mon cabinet, il se mit à danser.

— Allons, c'est bien, fis-je, vous partirez après-demain; venez demain à trois heures... je vous donnerai l'argent de votre voyage et des avances.

Il vint le lendemain à l'heure fixée, et comme il ne trouvait pas les avances que je voulais lui donner assez

fortes, nous eûmes ensemble une discussion très sérieuse.

— Mon cher ami, lui dis-je, vous me devez déjà beaucoup, et j'ajoutai assez sottement : Que diable! après tout vous pouvez mourir et alors !...

— Mourir, moi! fit-il en riant... Mais je vivrai jusqu'à cent ans et je vous rembourserai après ma représentation de retraite.

— Mais, lui dis-je, si je vous donne la somme que vous me demandez, vous arriverez quand même là-bas sans le sou, je vous connais ! Partez, mon caissier de Bruxelles vous avancera ce qui vous sera nécessaire quand vous serez rendu.

— Allons c'est bien, fit-il en soupirant, c'est la première fois que vous me refusez.

— Oui, parce que vous n'êtes pas raisonnable.

Alors, prenant son air de gamin si drôle, il ajouta:

— Donnez-moi cinquante francs de plus ; je vais vous décider, c'est pour faire la noce avant mon départ...

J'eus la faiblesse de céder.



Le lendemain, je le trouvai à la gare du Nord. Il venait de prendre son billet. Je fus effrayé en le voyant, il était pâle, ses traits étaient décomposés, il avait vieilli en un jour de dix ans.

— J'ai froid, fit-il en me voyant... il va neiger... je suis glacé...

— Ecoutez, lui dis-je, voulez-vous un bon conseil? Ne partez pas!... vous êtes vraiment mal!

— Mais non... mais non... une indisposition passagère.

— Écoutez, le climat de Bruxelles est très mauvais, vous allez tomber malade dans cette ville où vous ne connaissez personne qui puisse vous soigner. Vous voyez-vous dans un hôpital belge... Ne partez pas!

— Mais, dit Taillade, j'ai pris mon billet.

— Eh bien!... il sera perdu... voilà tout.

Mais le comédien s'obstina... Nous étions arrivés sur le quai de la gare.... Il monta dans un wagon.

— Voyons, lui dis-je, il est encore temps!

Mais il répondit:

— Non, je veux partir! je me porte comme un charme!

J'entendis le sifflet du chemin de fer, le train s'en allait.

Vous me croirez si vous voulez. Mais j'eus, en voyant le train s'éloigner, comme un pressentiment ; une grande tristesse s'empara de moi, sans que je me rendisse compte de sa raison et je murmurai, me parlant à moi-même.

— Qui sait si jamais je reverrai ce grand artiste!

Le soir je recevais la dépêche suivante.

« Arrivé en bonne santé... répéterai généralement demain, amitiés... Taillade. »

Je fus rassuré!

***

Le lendemain de ce que je viens de vous raconter, c'était le soir de la première, au théâtre de la République, de la *Bouquetière des Innocents*, j'étais dans ma loge, assistant au spectacle, il était dix heures et demie et l'on venait d'assassiner le maréchal d'Ancre — quand du contrôle on vint me chercher...

— Montez vite... on téléphone de Bruxelles... c'est très grave...

J'arrivai au téléphone.

— Allo ! Oui, c'est moi ! qu'y-a-t-il?

— Un grand malheur, me répond une voix, celle de mon administrateur.

— Quoi, le feu est-il à l'Alhambra?

— Non ! Mais Taillade vient de mourir subitement en face du théâtre, je vous écris. Vous aurez la lettre explicative demain matin, je la porte à la gare.

Jugez de mon émotion, je restai là quelques minutes hébété !

Le lendemain matin, je recevais une lettre détaillée :

Taillade, m'écrivait-on, est arrivé à Bruxelles bien portant et très gai ; il était descendu tout droit à l'Alhambra et s'était fait indiquer un hôtel bon marché, près du théâtre, où il avait immédiatement fait porter sa valise, qui ne contenait que très peu de chose.

Monca, mon administrateur, l'avait invité à dîner, il mangea de très bon appétit. Après avoir été au café Métropole, il s'était rendu au théâtre, pour voir un artiste auquel il s'intéressait qui jouait le père Lesur-

que dans le *Courrier de Lyon*. Il était parti après le troisième acte, ayant demandé l'heure de la répétition générale.

Le lendemain, à midi et demie, il arriva au théâtre, mit son costume comme tous les autres acteurs ; car on devait photographier des scènes de la pièce ; il semblait très bien portant ; pendant la répétition il donna des conseils à ceux qui devaient lui donner la réplique, il corrigea certains mouvements de scène qui avaient été mal réglés.

La répétition ne fut terminée qu'à six heures... Il alla prendre son apéritif dans un grand café situé en face du théâtre, et, vers sept heures et demie, il partit pour dîner dans un petit restaurant de la rue des Bouchers. Il revint vers neuf heures au théâtre, s'arrêta quelques minutes au foyer des artistes et sortit avec Monca et quelques camarades pour aller prendre quelque chose au café de l'Alhambra ; il pouvait être dix heures. Il causa beaucoup et très gaiement, raconta des anecdotes sur lui et sur les grands artistes d'autrefois. On finit par parler de l'affaire Dreyfus qui, surtout en Belgique à ce moment-là, occupait tous les esprits. Les Bruxellois étaient dreyfusards et cela mettait Taillade en fureur. Une discussion eut lieu à ce sujet avec des consommateurs, il s'échauffa et se mit dans une grande colère ; les artistes qui étaient avec lui, de son avis, cherchèrent à le calmer.

— Non, dit-il, j'ai trop chaud ici, je vais respirer un instant dehors. Attendez-moi, nous irons souper au Métropole.

Il sortit et se promena devant le café assez fiévreusement...

— Un artiste dit :

— Ah ça ! il est tout drôle ce soir, Taillade... serait-il gris ?

Monca protesta.

Jamais ce grand artiste ne s'était grisé... la discussion l'avait indisposé... voilà tout !

Mais, fit un consommateur... regardez... cependant ... il titube... on dirait qu'il va tomber. Mais oui, il est gris !

A peine avait-il dit cette parole que l'administrateur s'élança vers l'artiste et arriva juste pour le recevoir dans ses bras.

Taillade poussa un soupir et perdit connaissance.

Le pharmacien situé près du théâtre était fermé.

On frappa fortement pendant plus de cinq minutes aux volets. On finit par ouvrir et demander ce qu'il y avait...

— Quelqu'un vient de s'évanouir.

On transporta l'artiste dans la boutique. On alluma le gaz.

Le pharmacien regarda Taillade, puis froidement dit :

— Mais cet homme est mort !

Jugez de l'émotion des artistes et des personnes qui s'étaient arrêtées, curieuses de savoir ce qui s'était passé.

Des agents que la foule avait attirés allèrent prévenir le commissaire de police qui était justement à l'Alhambra.

Ce fonctionnaire arriva.

Il demanda à Monca l'administrateur :

— Quel est cet homme ?

— Mais, monsieur le commissaire, c'est Taillade !

— Taillade, fit le commissaire, un Français ?

— Oui, un Français.

— Quel métier faisait-il ?

Monca, furieux de ce calme et de cette ignorance, dit :

— Comment ! vous ne connaissez pas Taillade, le grand artiste ?

— Ah ! oui ! fit ce fonctionnaire en riant. C'est vrai, vous êtes tous de grands artistes ! — Où est votre directeur ?

— Il est à Paris, et je vais lui téléphoner ce grand malheur.

— C'est ça, fait le commissaire. En attendant nous allons transporter *votre grand artiste* à la Morgue.

— Mais non, dit Monca. On va le porter dans l'appartement du directeur qui est absent.

Cela ne se peut pas, tout homme tombé sur la voie publique doit être transporté à la Morgue.

Et l'on transporta Taillade à la Morgue, qu'on appelle, en Belgique, la Maison de ville...



J'avais fait prévenir le matin, à la première heure, le fils du comédien, à Colombes, le priant de venir immédiatement me parler.

Déjà les journaux avaient annoncé, dans leur édition

du matin, la triste nouvelle. Comme elle était arrivée au théâtre le soir d'une première, et qu'il y avait dans la salle beaucoup de journalistes, elle se propagea vite.

Le premier critique à qui j'annonçai ce malheur fut M. Henry Fouquier, qui était dans sa loge.

On n'écouta guère la fin de la pièce. On ne parlait que de Taillade. Je fus assiégé dans mon cabinet; on me demandait des détails que je ne pouvais donner. Je téléphonai pourtant et je sus immédiatement que le corps du pauvre artiste reposait déjà à la Morgue.

Enfin, à dix heures du matin, je reçus la visite du fils du grand acteur; son père me l'avait déjà présenté, me demandant de lui confier un livret. C'est un compositeur de mérite, qui a, dit-on, du talent, mais qui est très timide. Je fus frappé de sa ressemblance avec l'artiste.

— Mon pauvre ami, dis-je au jeune homme, vous connaissez déjà le grand malheur.

— Hélas! oui, me dit-il.

— Eh bien, il faut avoir du courage... je pars à midi quarante. Il faut venir avec moi à Bruxelles.

— Je ne puis pas partir.

— Pourquoi? demandais-je. Vous n'avez pas d'argent? Que cela ne vous occupe pas, puisque je suis là.

Le fils Taillade me dit :

— Ma mère est au plus mal... Je ne puis pas la quitter... Je suis seul pour la soigner.

— Ah! fis-je. C'est bien. J'irai seul, puisqu'il le faut.

Et à midi quarante je pris le rapide. J'arrivai à Bruxelles à six heures.

Tous les artistes m'attendaient à la gare; j'avais donné par téléphone l'ordre de faire relâche.

Qu'allais-je décider? Fallait-il faire enterrer Taillade à Bruxelles ou ramener son corps à Paris? J'avoue que j'étais embarrassé, quand je reçus plusieurs dépêches. Un comité s'était organisé et des souscriptions avaient été faites dans tous les théâtres pour les funérailles du comédien; un terrain au Père-Lachaise avait été offert par M. Montagne, secrétaire de la Société des gens de lettres, ami et admirateur du comédien. Il n'y avait plus à hésiter. Je fis les démarches nécessaires; la Compagnie du Nord, sur ma demande, accordait gracieusement un wagon funéraire.

Le grand artiste reposera donc dans la ville où il était né, où il avait été si souvent acclamé, lui, le dernier de cette belle pléïade d'artistes. Tous étaient partis : Frédérick, Laferrière, Boccage, Saint-Ernest, Lacressonnière, Dumaine, tous ces acteurs de drame si populaires et que l'on n'a pas remplacés.

Taillade, cet homme si modeste qui n'avait jamais connu le luxe, même le bien-être pendant sa vie, devait avoir des funérailles princières à Bruxelles et à Paris. Mais surtout à Bruxelles.

La date du départ fut fixée.

Le matin on couvrait de crêpes les lanternes de l'Alhambra, car c'est du théâtre que devait partir le char funèbre pour la gare.

Le nombre de couronnes, bouquets et palmes envoyés par les artistes des théâtres de Bruxelles et par de

grands personnages habitant cette ville peut être évalué à cinquante ou soixante.

Nancy-Martel en tournée, qui jouait au Nouveau-Théâtre, vint me demander d'enselir l'artiste et de lui faire sa dernière toilette. Elle eut ce triste courage et avant que l'on refermât la bière où le grand comédien allait disparaître pour toujours, elle l'embrassa sur le front.

Vers deux heures, le cortège se forma; toutes les sociétés belges, musique en tête, allaient suivre le cercueil de l'artiste français. Les amis de la France, drapeau déployé, se placèrent après le consul ; les artistes de tous les théâtres et les amis qui portaient les nombreuses couronnes qui n'avaient pu prendre place sur le corbillard, qui en était couvert. Toutes ces couronnes, avec leurs rubans tricolores, c'était un beau spectacle! et il fallut vingt bonnes minutes pour s'organiser. Enfin, je donnai le signal du départ, et toutes les musiques jouèrent la marche funèbre de Chopin. Plus de deux mille personnes suivaient à pied le convoi.

Tout le long du parcours, de l'Alhambra à la gare (un kilomètre à peu près), un cordon de troupes maintenant cinquante mille curieux.

Aux fenêtres, aux balcons, des gens qui avaient loué des places. A quelques fenêtres des drapeaux français, et toute cette foule se découvrant devant le char de l'artiste.

Nous marchions au pas. On mit une heure et demie pour accomplir ce court trajet.

Celui, qui, arrivant dans la ville, aurait vu passer cet

enterrement, aurait demandé si c'était celui d'un roi ou d'un prince royal.

Arrivé à la gare, on déposa le cercueil près du wagon qui devait l'emporter et où l'on avait préparé une chapelle funèbre.

Je prononçai, bien ému, quelques paroles d'adieu à Taillade, le grand artiste, mon pensionnaire... mon vieil ami...

Et le soir à 6 heures je partais avec M. Monca, mon administrateur, dans ce wagon où toutes les couronnes avaient été placées avec beaucoup de goût par les employés de la gare.

A chaque station où il y avait un arrêt, des curieux attendaient le passage du train et demandaient à voir cette chapelle si bien ornée. Ce fut pour mon jeune administrateur, qui avait reçu Taillade mourant dans ses bras, un voyage bien triste qui, à tous deux, nous sembla bien long.

Enfin à onze heures du soir, nous arrivions, remettant notre précieux dépôt au fils de Taillade et aux représentants du comité de Paris.

Nous avions accompli notre triste mission.

Un détail touchant pour finir.

Les artistes de l'Alhambra ayant appris que leurs camarades de Paris avaient offert une montre à Taillade s'étaient cotisés pour lui acheter une chaîne qu'on devait lui donner le soir de la première.

A propos de cette montre, l'artiste l'avait sur lui quand il est mort. Nous la réclamâmes, mais on refusa

de nous la rendre ; elle est restée entre les mains de l'administration belge.

C'était pourtant un souvenir que le fils du glorieux défunt, qui seul avait le droit de le garder, aurait dû exiger, lui. Je pense que s'il avait fait les démarches nécessaires on lui aurait rendu ce bijou devenu historique et qui serait bien placé dans le musée de la Comédie-Française.

La dernière montre de Taillade.

VIII

AUTEUR DRAMATIQUE MALGRÉ LUI!

Un volume nouveau venait de paraître. Son titre attrayant attira mes regards ; il s'appelait : *les Femmes qui font des scènes* et était signé de ce spirituel fantaisiste qui avait nom Charles Monselet. Je l'achetai et je passai la nuit à le lire. Oh ! le charmant ouvrage ! Quelle délicieuse étude d'intérieur ! Il me trotta par la tête pendant huit jours.

Je songeai de suite : quelle jolie pièce on pourrait faire avec ce livre ! Il n'y avait aucune action — c'était la réunion d'articles amusants, de joyeux monologues, de scènes dialoguées, mais il suffisait de trouver un fil qui rattachât toutes ces perles.

Je cherchai et je crus le trouver.

J'allai causer de cette idée à un nommé Lefebvre, alors régisseur général du Palais-Royal. Il me fit parler à MM. Dormeuil et Plunkett, directeurs de ce théâtre heureux.

M. Dormeuil s'emballa tout de suite. L'idée lui plut — le titre surtout — puis le nom de Charles Monselet sur l'affiche, c'était un appoint sérieux.

— Occupez-vous de cela immédiatement, me dit-il. Je dois vous avouer que plusieurs fois j'ai demandé à cet écrivain gastronome de m'écrire trois actes. Je lui ai offert la collaboration de Lambert Thiboust. Il a toujours refusé. Serez-vous plus heureux ?... Essayez, mais j'en doute !

J'écrivis à Monselet une lettre, deux, trois... pas de réponse ! Un matin, je pris mon courage à deux mains et je résolus de l'aller trouver à son domicile. Il demeurait à cette époque à Montmartre, dans une petite rue, dont j'ai oublié le nom, mais voisine d'un grand bal champêtre qu'on appelait : le Château-Rouge.

Je grimpai l'escalier plein d'émotion et j'arrivai haletant devant sa porte :

Je sonnai — une dame m'ouvrit et je demandai à parler à l'écrivain.

— Il dort, me répondit-elle.

— Mais, Madame, fis-je, assez contrarié, il va être midi !

— Je le sais, Monsieur, me dit la dame, mais il est rentré très tard !

J'insistai, disant qu'il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance et qu'un retard pourrait tout compromettre.

— Ma foi, me dit Mme Charles Monselet, car c'était elle qui m'avait ouvert, ma foi, je vais essayer de le réveiller.

Ellle entra dans la pièce voisine et j'entendis à travers la porte le dialogue suivant :

— Quoi ? qu'y a-t-il ?

— C'est un jeune homme qui a à te parler d'affaires sérieuses.

— Je n'ai pas d'affaires sérieuses !

— Il insiste...

— Dis-lui que je n'y suis pas... ou plutôt non... fais-le entrer, je vais le lui dire moi-même !

Mme Monselet vint à moi et me dit :

— Entrez, Monsieur.

L'écrivain était couché sur un petit lit d'une personne. En me voyant, il se mit sur son séant et, se frottant les yeux, me demanda avec mauvaise humeur :

— Qui êtes-vous pour forcer ma porte ?...

Je me nommai.

— Ah ! par exemple ! Mais vous n'avez donc pas compris, jeune persévérant, que je ne vous répondais pas parce que je refuse ce que vous m'avez demandé ? Je ne veux pas faire de théâtre !... Sachez-le une fois pour toutes, et laissez-moi dormir. A revoir, Monsieur.

Et il se retourna sans façon du côté de la ruelle.

J'étais là, debout, suffoqué, tournant et retournant mon chapeau dans mes mains.

J'osai persister.

— Mais, monsieur le directeur du Palais-Royal...

Il ne répondit pas. Je sortis. Mme Monselet, qui avait assisté à la scène, me dit en me reconduisant :

— Ne désespérez pas, Monsieur. Vous avez eu tort de le réveiller. Revenez un autre jour — plus tard — ou tâchez plutôt de le rencontrer dans un café quelconque.

Je remerciai et je descendis.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

⁂

Dans la rue, comme j'allais redescendre dans Paris, je ne sais quelle idée me passa par la tête, mais je me dis :

— Cet homme-là ne dois pas déjeuner chez lui. Je vais l'attendre et je me cramponnerai à sa personne.

J'allai m'installer à la terrasse d'un liquoriste voisin.

Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. Après une heure un quart de faction, je le vis sortir, le visage épanoui et le nez au vent.

Je le suivis quelques minutes et je me décidai à l'accoster.

— Comment, c'est encore vous ? me dit-il — mais en riant cette fois. — Savez-vous, cher Monsieur *que je ne connais pas*, que c'est tout simplement de la persécution !...

— Appelez cela comme vous voudrez !

— Eh bien ! à la bonne heure ! Vous êtes tenace, avez-vous déjeuné ?...

— Non, pas encore, répondis-je.

— Eh bien ! me dit Monselet, je vous invite à casser une croûte avec moi. Nous causerons en déjeunant. Mais je vous avertis que vous aurez bien de la peine à faire de moi un auteur dramatique.

Nous passâmes toute la journée ensemble.

Après le déjeuner nous marchâmes. Monselet s'arrê-

tait chez tous les libraires, achetant çà et là des ouvrages qu'il mettait dans les poches de son pardessus. Nous faisions des stations dans les cafés. Enfin le soir je l'entraînai avec peine au Palais-Royal.

Dormeuil le reçut à bras ouverts.

— Allons, voyons, lui dit le directeur, vous vous décidez donc enfin à travailler pour nous ?

Monselet lui demanda froidement :

— Combien une pièce qui marche peut-elle rapporter chez vous ?

— Cela dépend, 10.000, 15.000, peut-être 25.000 francs.

— Ah ! fit-il, après tout, c'est bon à prendre.

Dormeuil nous prêta son cabinet pour commencer notre travail. Je sortis de ma poche un plan que j'avais préparé et j'en commençai la lecture à haute voix.

Monselet, qui semblait s'ennuyer profondément, me dit au bout de dix minutes :

— Dites donc, mon jeune ami, ne trouvez-vous pas qu'on étouffe ici ?

— Non ; mais si vous le voulez, je vais ouvrir la fenêtre ?

L'écrivain continua :

— Ça n'est pas gai, ce cabinet directorial ! Ça manque de gaz. Allons donc à la Rotonde. Nous serons mieux.

Et je dus lui céder.

***

Arrivés à ce café, nous nous installâmes à la terrasse.

Il commanda des chartreuses vertes, demanda des londrès et me dit :

— Maintenant, si vous voulez, parlons d'autre chose. Je ne suis pas en verve ce soir. Laissez-moi votre plan. Je le lirai chez moi, je vous donnerai un rendez-vous et nous nous y mettrons sérieusement.

Monselet s'y mit, en effet... Il travailla quelques jours, me donna des rendez-vous — mais il en manquait deux sur trois ! Je persévérai. La pièce fut à peu près écrite, et j'allai la porter au Palais-Royal.

Dermeuil, après l'avoir lue, dit à Monselet :

— Cher ami, je suis désolé... Ce n'est pas bon !... Dans votre intérêt, je vous conseille de ne pas laisser jouer la pièce... ou alors refaites-la.

— Ma foi, non, répondit l'écrivain, cette épreuve me suffit.

Je cessai de le voir.

Un jour, je lui fis la plaisanterie de lui envoyer une assignation par huissier, pour le contraindre à travailler, réclamant 150 francs d'indemnité par jour de retard.

Cette assignation bizarre donna à Monselet l'idée d'un article très amusant qui parut dans *le Figaro* et qui avait pour titre : *Un collaborateur qui fait des scènes.*

Il se vengea de moi en me *blaguant* de belle façon, mais je ne répondis pas.

***

Enfin, un nommé Hubert, régisseur des Folies-Dramatiques, loua à Cantin le théâtre pour la saison d'été.

Cet imprésario par intérim me demanda une pièce en trois actes. Je lui proposai les *Femmes qui font des scènes*, qu'il accepta avec empressement.

J'allai le lendemain chez Monselet, qui demeurait alors quai Voltaire. Je sonnai — on ne m'ouvrit pas. Je vis alors une petite ouverture pratiquée dans la porte, permettant de voir le visage du visiteur.

Je compris et je criai :

— Monsieur Monselet, je vous apporte de l'argent.

Il m'ouvrit immédiatement et me reçut avec cette phrase :

— De l'argent ? l'avez-vous sur vous ?...

— Non, mais je puis, si vous voulez, grâce à la réception en règle des *Femmes qui font des scènes*, vous en faire avancer à l'instant par Peragallo, l'agent des auteurs.

— Entrez donc ! cher Monsieur.

J'entrai, je m'expliquai et je décidai enfin Monselet à finir notre pièce qui fut jouée un mois après avec un grand succès.

Dormeuil, qui assistait à la première, me dit après le spectacle :

— Farceur ! Si vous m'aviez apporté cela au Palais-Royal, la pièce y eût été jouée cent fois !

Oh ! ces directeurs ! tous les mêmes !

Et voilà comment j'ai fait de Charles Monselet un auteur dramatique malgré lui !

***

Le succès qu'obtint cet essai mit en goût le spirituel écrivain qui, l'année suivante, fit jouer avec Paul Arène, à la Comédie-Française, l'*Hôte*, comédie en vers.

Je rencontrai Charles Monselet, un soir, au café de la porte Saint-Martin.

— Ah ! vous voilà ! s'écria-t-il. J'allais justement vous écrire. Je suis décidé à faire du théâtre et j'ai songé à vous pour m'y aider. Je vous promets d'être sérieux et de ne manquer qu'un rendez-vous sur deux ! Allons, cherchez une affaire, et quand vous l'aurez trouvée, venez me voir.

Le lendemain, j'allai trouver Bertrand aux Variétés.

— Jouerez-vous une revue cette année ? lui demandai-je, je viens vous en offrir une...

Bertrand resta froid.

— Attendez, lui dis-je. Je ne suis pas seul... J'ai pour collaborateur Charles Monselet...

— Ah ! ah ! fit Bertrand, dont le visage s'épanouit. Monselet ? Qu'il vienne et nous signerons le traité !

J'écrivis immédiatement à mon collaborateur, lui donnant rendez-vous pour le lendemain, deux heures, aux Variétés.

O surprise ! Il fut exact... même il devança l'heure !

Je lui fis part du prompt succès de ma démarche.

Bertrand nous attendait, et nous signâmes sur-le-champ un traité par lequel nous nous engagions à livrer la pièce terminée, le 8 novembre au plus tard.

— Mon cher, me dit Monselet en sortant, je suis enchanté d'avoir signé cet acte sur papier timbré.

— Pourquoi ?

— Parce que me voilà forcé d'écrire la pièce. Venez dîner avec moi... nous en causerons ce soir même.

Pendant le dîner, nous discutâmes la future revue.

— Avez-vous un titre ? me demanda-t-il tout d'abord.

— Non !

— Ni moi... Eh bien ! Il me semble qu'une pièce de ce genre n'a pas besoin de titre... Si nous appelions la nôtre la *Revue sans titre ?...*

— Adopté !...

— Un point de départ, le fameux prologue de nos pères, c'est bête, mais inévitable. L'avez-vous ?...

— Je crois l'avoir.

— Alors, racontez ; je vous écoute d'une oreille sévère.

Je racontai mon idée. Monselet s'écria :

— Mais c'est le *Courrier de Lyon !*

— Parfaitement !

— Ma foi, continua mon collaborateur pour une revue, c'est original. « L'année fuyant en Belgique, emportant avec elle ses actualités, arrêtée à la frontière par la Revue qui ne veut pas perdre son butin. Attaque de la diligence. » Eh oui ! c'est très bien ! Original.

***

Monselet était un singulier collaborateur. Il avait une façon à lui d'écrire ses pièces. Quand le moment de livrer l'ouvrage approcha, il se mit à la besogne et m'envoya chaque jour la moitié d'une scène, un couplet, des mots, comme s'il eût écrit des « Échos de Paris. »

J'assemblai le tout et j'allai le lui porter. Il se mit au travail, récrivant tout l'acte sur un cahier d'écolier.

Le premier acte de *la Revue sans titre* était un petit chef-d'œuvre — mais je dois avouer qu'il était peu fait pour la scène — les rondeaux et les couplets étaient trop fins, trop ciselés... Il y en avait un surtout sur la Clef du Caveau, un bijou que je tiens absolument à vous faire lire.

LA CLEF DU CAVEAU

A la fois jovial et tendre,
Ce bon vieux recueil délaissé
Renferme comme une autre cendre
Tous les airs dont tu fus bercé.

Les chants ont leur première place
Dans la mémoire, près du cœur.
Tout fuit, tout change et tout s'efface
Hors un refrain triste ou moqueur.

La serinette des grands-mères
Dont la note semble une toux,
Souvent sur les heures amères
Jette un son consolant et doux.

Et voilà pourquoi je vous aime,
O timbres naïfs du Caveau,

Où je me retrouve moi-même
Dans un amusant renouveau.

Caveau, disons plutôt bocage
Au galant et facile accès ;
Clef charmante, rouvrant la cage
Où gazouille l'esprit français !

Aussi, Bertrand, qui connaissait son public, ne paraissait guère enchanté : il trouvait cette revue trop littéraire.

Nous essayâmes de convaincre Monselet, mais inutilement. L'écrivain tenait à sa prose et à ses vers.

— Ce n'est pas pour le public de votre théâtre que j'écris, répondait-il à l'impresario, c'est pour mon public à moi, qui ne me pardonnerait pas d'avoir accouché d'une revue coulée dans le moule éternel. J'ai écrit le premier acte, j'abandonne le second à Lemonnier.

A la première représentation, ce premier acte si fin, si charmant, fut écouté assez froidement, tandis que le second, plus « gros sel », produisit de l'effet.

Eh bien! dis-je à Monselet, à la fin, qu'est-ce que je vous disais!

Monselet répondit, avec son calme imperturbable :

— J'en étais sûr aussi, mais je suis content de moi... Cela me suffit... A demain, nous causerons.



— Mon cher ami, fit-il le lendemain, nous venons d'être joués ensemble aux Variétés. Si vous le voulez

bien, nous ne nous arrêterons pas en chemin... Écrivons trois actes pour le Palais-Royal.

— J'ai commencé une comédie-bouffe en trois actes, dont le premier est terminé...

— Envoyez-le moi ce soir... Je le lirai, et vous écrirai demain matin ce que j'en penserai...

J'envoyai l'acte en question et, le lendemain, Monselet me donnait rendez-vous au café de la Porte-Saint-Martin, pour le soir même. Nous causâmes de la pièce et, pendant huit jours, Monselet fut exact à nos rendez-vous.

Pendant que j'écrivais le second, il refaisait le premier, toujours sur un cahier d'écolier. Un mois après, les deux premiers actes étaient chez le copiste. J'allai les porter au Palais-Royal... Dormeuil m'écrivit immédiatement : « Vite, le troisième, j'attends ! »

Je courus chez Monselet.. . parti pour Nice... Je lui écrivis. « A mon retour, me répondit-il, nous nous y remettrons. »

Il resta trois mois absent. A son retour, j'allai le voir, mais sans rien pouvoir obtenir de lui. Il m'écrivait deux ou trois fois par semaine, s'excusant spirituellement. Enfin, je dus y renoncer.

***

Dormeuil avait quitté le Palais-Royal. Je rencontrai Montrouge à Asnières ; je lui parlai de la pièce en question pour l'Athénée... Ce directeur demanda à lire

les actes... Je les lui portai et je partis pour Toulouse pour y écrire une revue locale.

A peine y arrivai-je que je reçus une dépêche de l'impresario-comédien :

« Pièce des *Dindons de la farce* me va. Envoie troisième acte. Mets les premiers en répétition. »

J'écrivis dans la nuit le troisième acte et je l'envoyai avec la dépêche à Monselet, toujours à Nice. « Vous aurez le travail dans trois jours, » me répondit-il.

Huit jours passèrent... Montrouge m'écrivait lettre sur lettre ; je télégraphiai à Monselet, qui répondit enfin :

« Ai perdu votre acte... Désolé... Refaites-le et marchez sans moi. Vous verrai à Paris. »

Les *Dindons de la farce* furent joués — ce fut un insuccès — et je dois bien à la mémoire de ce charmant écrivain d'avouer qu'il y avait plus de ma faute que de la sienne dans cette chute.

Ce four jeta un froid dans notre collaboration, et nous cessâmes de nous voir pendant quelques années.

Cependant, un matin je reçus une lettre de Monselet, me priant de venir dîner avec lui au café de la Porte-Saint-Martin, son quartier général.

Je me rendis à son invitation, assez intrigué.

— Cher ami, me dit-il aussitôt, nous avons une revanche à prendre. J'ai une idée de pièce et je tiens à l'écrire avec vous.

Je le remerciai. Il me raconta son idée en dînant : c'était un plan de comédie de mœurs pour le Vaudeville ou le Gymnase, inspirée par une légende de Ga-

varni, et cela devait s'intituler : *Les Petits mordent!*

Le scénario fut écrit après quelques jours de discussion, puis on cessa de se voir.

***

Deux mois plus tard j'allai rendre visite à Monselet déjà très malade. J'arrivai au moment où on venait de le piquer à la morphine. Mon pauvre collaborateur était bien changé. Il me reçut comme toujours, le sourire aux lèvres.

— Ah ! mon ami, me dit-il, je ne suis plus le Monselet des beaux jours... c'est fini, vous savez ! Mais, avant de mourir, je tiens à terminer avec vous nos *Petits mordent*. Je suis bien malade, mais cela ne m'empêche pas de travailler. Allons, mettons-nous à la besogne !...

Je lui promis de revenir, mais je dus partir en voyage, et c'est à Bruxelles que j'appris par les journaux la mort de mon spirituel collaborateur.

Les Petits mordent! ne seront donc jamais joués, et j'ai le regret de penser que c'est peut-être ma faute ; car, cette fois, ce fut moi qui manquai le rendez-vous !

IX

UNE REVUE A BORDEAUX (1871)

En 1871, pendant la Commune, j'avais quitté Paris, me rendant à Bordeaux avec un de mes amis.

Autant Paris était lugubre à cette époque, autant la capitale de la Guyenne était gaie et insouciante. Il y avait là vingt mille Parisiens qui, comme moi, avaient fui la Commune. Les cafés et les théâtres regorgeaient de monde.

Mon ami s'appelait Goudchou. C'était un des chefs de claque les mieux cotés d'alors, le bailleur de fonds d'Hostein, directeur du Châtelet. Nous eûmes beaucoup de peine à nous loger, les hôtels étaient pleins. Enfin, nous rencontrâmes un acteur nommé Pannot qui voulut bien nous louer deux chambres.

— Qu'allons-nous faire maintenant dans cette ville? demandai-je à Goudchou.

— J'ai une idée! s'écria mon compagnon de voyage. Laferrière, un de nos amis, est directeur du théâtre Louit; il ne fait pas d'argent avec ses drames... Si nous allions lui proposer une revue?

— Bravo!

Immédiatement nous nous rendîmes chez Laferrière, qui habitait une maisonnette sur les allées d'Amour. Le grand comédien ne fut pas surpris de nous voir ; Pannot lui avait annoncé notre arrivée. Il nous invita à déjeuner. Il n'avait pas de domestique, et vivait très simplement, dans cette petite maison, avec sa fille et un ami.

Ce fut lui-même qui confectionna le repas à la hâte, disant qu'il avait pris des leçons de cuisine chez Alexandre Dumas père.

On déjeuna gaiement. Au dessert, je lui exposai mon idée. Elle lui plut.

— Comment l'intitulerez-vous, cette revue ? me demanda-t-il.

— *Tout Bordeaux y passera!*

— Oh ! parfait ! Mettez-vous vite à la besogne ; on répétera acte par acte. Il faut que dans trois semaines la pièce soit sur l'affiche.



Deux jours plus tard, je livrai à Laferrière le premier acte de cette revue. Comme il n'y avait pas de censure, on avait les coudées franches. Aussi le point de départ était-il assez ingénieux. Jugez-en :

La ville de Bordeaux s'ennuyant, on lui conseillait d'écrire une revue. Elle ne demandait pas mieux. Mais elle n'avait pas de plan ? Alors entrait le général Trochu, qui s'écriait : « Un plan ! J'en ai un !... Ce fameux plan dont j'ai tant parlé aux Parisiens n'était autre

qu'un plan de revue ; car, si je ne suis pas un grand général, je suis un gai vaudevilliste ! »

***

Laferrière voulut absolument jouer dans cette revue. J'écrivis spécialement pour lui un acte dramatique. Il devait personnifier Paris martyrisé par la Commune.

La pièce était prête. Il fallait la lancer par une réclame *bien sentie*, quelque chose qui fît du bruit. Laferrière m'en chargea, me donnant carte blanche.

J'allai commander, chez son imprimeur, mille affiches colombier, portant en lettres rouges sur papier blanc :

Citoyens ! tout Bordeaux y passera !

Quelques jours avant la première, des afficheurs placardèrent pendant la nuit ces bandes sur les volets des boutiques, sur les murs, sur les trottoirs, partout enfin !

Le lendemain, quand Bordeaux se réveilla, quelle émotion ! *Citoyens ! tout Bordeaux y passera !* Les Bordelais crurent à une menace de la Commune. Des boutiques restèrent fermées ; partout on ne voyait que rassemblements, où l'on discutait avec animation.

Le commissaire central se rendit à l'imprimerie, et demanda qui avait commandé ces bandes singulières. L'imprimeur effrayé me nomma. Deux agents vinrent me chercher au théâtre Louit et me conduisirent devant ce fonctionnaire. Je m'expliquai, déclarant que ce qu'on

avait pris pour une menace était le titre de ma revue.

Dans l'après-midi, vers quatre heures, on posa une nouvelle affiche ainsi libellée :

Bordelais... rassurez-vous !!!

TOUT BORDEAUX Y PASSERA !

C'est le titre de la revue du
théâtre Louit
dont la première représentation aura lieu
le 21 mai 1871.

Alors à la peur succéda le rire. Les Parisiens surtout s'amusèrent bien de cette farce.



Le bureau de location du théâtre Louit était assiégé, mais il ne restait plus une place à louer le jour de la première.

Le soir, le *Tout-Bordeaux* était là! On fit une recette de 6.645 francs, car la salle contenait 1.800 personnes.

— Jamais chiffre semblable n'avait été atteint par un théâtre bordelais !

Le public, mal disposé, écouta les premières scènes avec méfiance...Mais quand entra un nommé Bouchet, qui jouait le rôle du général Trochu et qui s'était fait la tête du gouverneur de Paris, ce fut un fou rire et des trépignements à n'en plus finir. On fit relever la toile trois fois après l'acte.

Le second acte, où défilaient toutes les actualités Bor-

délaises, eut aussi beaucoup de succès. Mais le troisième, l'acte dramatique écrit pour Laferrière, fut hué, et voici pourquoi :

Paris était personnifié par un garde national. Le jeune premier voulut faire un effet *à lui;* il entra tenant à la main le drapeau rouge!

Ce fut un ouragan de sifflets et de cris. On ne s'entendait plus!... Laferrière s'avança alors près de la rampe, retira son képi et fit signe au public qu'il avait une communication à faire.

— Parlez! criait-on de toute la salle. Mais d'abord, à bas le drapeau rouge!

Alors le pauvre comédien, perdant la tête, s'écria naïvement :

— Mais puisque je vais le briser *tout à l'heure!*

Puis, s'adressant aux machinistes, il commanda le changement à vue.

Le décor représentait Paris incendié.

Au deuxième plan, il y avait une barricade sur laquelle flottait un drapeau rouge.

Laferrière s'élança, escalada la barricade, brisa avec colère l'étendard révolutionnaire et le remplaça par un drapeau tricolore.

Toute la salle applaudit.

***

Le lendemain, le commissaire central défendit la pièce. On afficha :

RELACHE PAR ORDRE

J'allai voir ce fonctionnaire, le préfet étant absent. Il ne voulait rien entendre. J'eus alors une inspiration qui ne manquait pas de hardiesse, si j'osais je dirais de génie !

— Ah ! c'est ainsi ; m'écriai-je, vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! Je suis un ami de M. Thiers, et je vais lui télégraphier !

— Je vous accompagne, me dit le commissaire d'un ton quelque peu goguenard.

Nous nous rendons au télégraphe. Il se place derrière moi et me regarde écrire la fantaisiste dépêche que voici : « Thiers, Versailles. — Commissaire central défend représentation revue de moi. Veuillez, je vous prie, donner des ordres. »

J'allais livrer mon télégramme à l'employé, quand le commissaire me le prit des mains et le déchira en disant :

— C'est inutile ! Coupez le tableau de la barricade et j'autorise la pièce ! » Vous pensez bien que je ne fis aucune objection.

Le lendemain, *Tout Bordeaux y passera!* reparaissait sur l'affiche du théâtre Louit, mais avec d'importantes coupures, ce qui fit dire au public : « On a coupé ce qu'il y a de mieux ! Il est inutile d'y aller ! »

Sans cet incident, Laferrière, au lieu de gagner une trentaine de mille francs avec cette revue, en eût gagné cent mille !

X

LE DOSSIER DE LA CENSURE

Nous avons à Paris la censure, qui s'intitule pompeusement la commission d'examen, et qui se compose de deux lecteurs, d'un inspecteur et d'un secrétaire. Mais les ressources pécuniaires n'étant pas très fortes, tous ces messieurs mettent la main à la pâte, et je vous prie de croire qu'ils ont de l'ouvrage et gagnent bien les modestes appointements que le gouvernement leur octroie.

Ces messieurs sont, depuis quelques années, très doux avec les écrivains qu'ils sont chargés de censurer, et leur fameux crayon rouge, si cruel autrefois, est devenu d'une indulgence extrême. Ils ne coupent que ce qui est vraiment dangereux et susceptible de provoquer un scandale. Aussi le répertoire actuel ne ressemble-t-il point à l'ancien; l'auteur dramatique, auquel on laisse la bride sur le cou, se sent plus à l'aise, et pourvu qu'il ne dépasse pas trop les bornes, il est certain d'avance que son ouvrage sera représenté tel qu'il a été conçu et écrit.

Autrefois, sous l'Empire, la censure se montrait souvent injuste ; il était difficile de faire du théâtre avec ces dix ou douze messieurs impitoyables,qui lisaient entre les lignes, voyant des allusions partout et trouvant des scènes inoffensives coupables d'immoralité.

L'auteur dramatique, mandé devant cette commission aussi prétentieuse que désagréable, avait absolument l'air d'un accusé comparaissant devant ses juges. Théodore Barrière eut plusieurs fois maille à partir avec ces gros messieurs à cravate blanche, qui se prenaient au sérieux et ignoraient même la déférence due au talent. Le célèbre auteur eut, à propos des *Filles de marbre*, une discussion assez vive avec les censeurs qui avaient mutilé son ouvrage, et il dut s'adresser au ministre qui lui fit quelques concessions.

Brisebarre, un rageur, auteur de quantité de beaux drames et d'amusants vaudevilles, les menaça un jour de sa canne. Peu s'en fallut qu'on ne le fit arrêter ; on se contenta pourtant de le mettre à la porte avec tous les égards qui lui étaient dus. Mais les censeurs effrayés crurent devoir prendre des mesures pour sauvegarder leurs jours menacés,et à partir de ce moment les auteurs n'eurent même plus le droit de venir défendre leurs ouvrages devant ce tribunal littéraire. Les directeurs de théâtre seuls furent admis,et les censeurs leur rendaient leurs manuscrits mutilés en leur disant :

« Nous avons coupé ceci, car tel est notre bon plaisir ! »

A cette époque bizarre, un amant n'avait pas le droit

de tutoyer sa maîtresse, et il fallait toujours marier les amoureux au dénouement. Il était interdit de mettre en scène un commissaire de police, un maire, un préfet et même un simple agent. Le garde champêtre était permis, et encore ce modeste fonctionnaire ne devait-il pas compromettre sa dignité. Quant aux ministres et aux députés, c'étaient des dieux auxquels on ne devait point toucher; les discussions des Chambres étaient sacrées, et un personnage décoré devait être vertueux, sans quoi la rosette était interdite... Ah! le bon temps, et comme la morale pouvait dormir en paix, avec ces féroces dogues pour défenseurs!

Aujourd'hui, messieurs les censeurs sont moins exigeants, et ils daignent au moins discuter avec les auteurs; nous devons même reconnaître qu'ils y mettent des formes et qu'ils font aux écrivains toutes les concessions possibles.

En province, il n'y a de censure que dans les grandes villes, et messieurs les préfets se chargent eux-mêmes de cette ingrate besogne.

Pas forts, d'ailleurs, messieurs les préfets. Ils ne s'y entendent guère et rappellent les bons censeurs de l'Empire.

J'ai fait jadis une grande tournée avec une revue inédite, et, dans certains départements, j'ai dû passer sous leurs fourches caudines.

Ces représentants de la République sont plus autocrates que le Roi-Soleil. Ils ont une bien singulière façon de comprendre la liberté, s'effarouchant de tout,

se froissant de la moindre allusion politique. Les passages lestes, les mots graveleux, les situations risquées leur importent peu, mais la question politique les passionne.

Oser éreinter les députés qui se conduisent si bien, voilà ce qu'ils ne peuvent comprendre. Toucher aux conseillers municipaux, quelle hérésie !... Parler en bien ou en mal d'un général ou d'un ministre est également défendu.

Il y avait surtout, dans la revue, écrite en 1888, un couplet qui les mettait en fureur et que je tiens à faire lire. Le voici :

Nous avons les bonapartistes,
Qui forment deux camps différents ;
Puis ensuite les royalistes,
Qui représentent l'ancien temps.
Les radicaux et les ferrystes,
Et les amis de Clémenceau,
Ajoutons-y les boulangistes,
Dont l'œillet rouge est le drapeau !
On se demand' lequel entendre.
En France, les grands, les petits,
En voyant autant de partis
Ne savent plus quel parti prendre !

Voilà un couplet qui était dangereux, n'est-ce pas ?... et bien capable de compromettre la sûreté de la République !...

J'eus surtout un entretien très amusant avec le secrétaire du préfet de Seine-et-Oise. Je commence par vous assurer que ce fonctionnaire assez prétentieux était, au fond, un homme aussi naïf que charmant.

Toujours dans la même revue, il y avait une scène sur le sergent Bobillot : une cantinière, retour du Tonkin, racontait le combat où le petit sergent fut blessé mortellement.

— Monsieur, me dit ce secrétaire de préfet, je ne puis autoriser cette scène.

— Pourquoi donc?

— Parce que Bobillot n'a jamais été blessé. Il est mort de maladie, et je ne veux pas que le public-aille se figurer que ce héros est mort sur le champ de bataille.

— Mais, fis-je observer, il vaut mieux que l'on croie que le petit sergent est mort ainsi, la légende est plus jolie. Un auteur dramatique n'est pas un historien, et si Alexandre Dumas avait dû ne narrer que des choses vraies, ses romans ne seraient certes point aussi intéressants.

A quoi M. le secrétaire répondit :

— Si j'avais été censeur, je n'aurais pas autorisé les drames de Dumas, malgré leur valeur. Il ne faut pas tromper le peuple!

— Mais, ajoutai-je, vous outrepassez vos droits en coupant cette scène... Vous n'êtes donc pas républicains, à Versailles?...

Oh! alors, M. le secrétaire bondit sur son siège et s'écria furieux :

— Pas républicains! nous! Tout le monde est républicain à Versailles... tout le monde, entendez-vous!

— Même la statue de Louis XIV, dis-je en riant.

Vous parlerai-je maintenant du préfet de la Charente-Inférieure !

Oh ! celui-là prenait vraiment ses fonctions de censeur au sérieux, coupant, rognant, sans ce soucier de la pièce que l'on allait jouer. Pas d'allusions à Wilson ! le gendre de M. Grévy avait toutes ses tendresses.

Je me résume. En supposant que les censeurs puissent, à la rigueur, faire de bons préfets, les préfets feraient des censeurs détestables.

Et c'est en province que, pour la première fois, j'ai regretté la censure de Paris.

XI

UN ANNIVERSAIRE DE RACHEL

C'était le 16 février 1893.

Passant dans la rue des Envierges — tout en haut de Belleville, — mes yeux se portèrent machinalement sur une propriété bourgeoise d'assez belle apparence, formant un curieux contraste avec les grandes maisons qui l'avoisinent.

Je demandai le nom du locataire à un gamin qui jouait devant la porte, quand un vieillard de haute taille, droit comme un I, apparut derrière la grille, et me dit en souriant :

— Cette modeste habitation, cher Monsieur, appartient à un comédien que l'âge a forcé à prendre sa retraite, à M. Latouche, votre serviteur ! Si vous voulez me faire le plaisir d'entrer, je vous la ferai visiter en détail.

J'entrai.

Latouche fut un de mes vieux amis, et pourtant jamais je n'étais allé chez lui, nous ne nous rencontrions qu'au café ou au théâtre.

— Mais savez-vous,lui dis-je, que vous possédez là, en plein Paris, une villa des plus agréables !

— J'habite cette maisonnette depuis trente ans, me répondit-il. Je l'ai fait construire peu à peu sur ce terrain que j'achetai à mon retour de Russie. A cette époque, il n'y avait pas quatre maisons dans cette rue aujourd'hui si peuplée. C'était situé en pleins champs, sur une hauteur, et je respirais ici un air pur et sain ; pas de voisins indiscrets. L'hiver, c'était bien triste, par les temps de neige... mais l'été c'était délicieux.

Après avoir traversé une salle à manger modeste, je me trouvai dans un grand salon bien meublé et rempli de souvenirs de toutes sortes : couronnes, médailles offertes à l'artiste, photographies avec dédicaces d'anciens camarades : Mélingue, Marie Laurent, Desrieux, Paulin Menier, etc... Mais ce qui attira surtout mon attention, c'est un grand portrait de Rachel, magnifiquement encadré. Sur ce cadre, un joli bouquet semblant fraîchement cueilli.

— Ah ! fit l'excellent artiste, ces fleurs vous intriguent ? N'est-ce pas qu'elles sont belles pour la saison ? Je ne les ai pas cueillies dans mon jardin ; elles viennent des serres d'un jardinier des environs. Vous ne savez pas qu'hier c'était la fête de la grande tragédienne, et que, ne pouvant, hélas ! la lui souhaiter à elle-même, je dois me contenter de fleurir son image. Si vraiment, comme quelques croyants l'assurent, ceux qui ne sont plus peuvent encore nous voir de là-haut, Rachel doit être heureuse de cette marque d'amitié que je lui donne chaque année.

— Ainsi, dis-je, tous les ans vous offrez un bouquet à Rachel ?

— Oui, répondit simplement le comédien, et je n'ai jamais oublié.

— Vous aimiez donc beaucoup cette grande artiste?

Latouche me dit avec une tendre émotion :

— C'est la femme que j'ai le plus admirée, aimée et estimée depuis que j'existe !

— Vous avez joué avec Rachel ?

— J'ai eu l'honneur de faire deux voyages en sa compagnie : le premier en Russie, le second en Amérique. Et tenez, continua-t-il, nous parlions du jour de sa fête — disons plutôt l'anniversaire de sa naissance, car Rachel était juive et vous n'ignorez pas que, chez les israélites, c'est la date de la naissance que l'on fête, ce qui, d'ailleurs, me semble plus logique. Mais il faut tout d'abord vous dire qu'en 1853, Rachel ayant obtenu de la Comédie-Française un congé de six mois, Raphaël Félix profita de cette bonne aubaine pour emmener sa sœur en Russie, afin d'y représenter les chefs-d'œuvre français.

Nous restâmes quatre mois à Saint-Pétersbourg et quarante-cinq jours à Moscou. Quel triomphe pour Rachel!... Après une représentatiou, l'empereur Nicolas lui dit :

— Madame, à dater d'aujourd'hui, nous avons deux impératrices, la tsarine et vous, que je sacre ce soir *impératrice de la tragédie!*

Et le tsar posa lui-même un diadème magnifique sur la tête de la célèbre artiste.

Rachel gagna cinq cent mille francs en six mois et son frère Raphaël quatre cent mille — une fortune à cette époque où l'on n'assurait pas, comme aujourd'hui, un million aux étoiles voyageuses.

Je ne veux pas médire de Mme Sarah-Bernhardt avec laquelle je n'ai jamais joué, mais elle est en voyage, paraît-il, assez fantasque et peu accommodante avec ses camarades. Rachel, au contraire, était, avec tous, du plus humble au plus grand, accessible, douce, aimable, généreuse, obligeante et indulgente surtout... Tact, modestie, esprit, grâce, cette sublime artiste avait reçu tous les dons de la nature, si prodigue pour quelques-uns, et nous qui avions l'honneur et le bonheur de lui donner la réplique, nous n'eûmes jamais qu'à nous louer de ses procédés.

Je reviens à nos agapes.

Après le repas, j'offris à l'héroïne de la fête une affiche imprimée sur satin blanc, le programme d'un spectacle que j'avais organisé en son honneur.

Elle n'avait, pour assister à la représentation, qu'à faire ouvrir une large porte de son appartement donnant sur une grande salle de concert, à l'hôtel Dress.

J'avais composé en cinq jours un à-propos de circonstance, en vers et en prose, avec des couplets rimés à la diable, une vraie macédoine; c'était, vous le voyez, une sorte de théâtre libre, n'en déplaise à M. Antoine. Voici un couplet que chantait le joyeux Thiron, travesti en Colombine, couplet faisant allusion à un drame qu'on venait de représenter à l'Ambigu :

C'est l' dernier act' et la toile se lève ;
C'est à ce moment que le crime s'achève :
On va tuer, car il est tard,
Un jeune homm' qui n'est pas veinard !
Bref, le frocard prend une pose,
L' brigand rumine une affreuse chose...

(*Colombine pousse un cri*). — Ah ! ma mère !
(*Continuant*). — Ah ! jour de Dieu ! quel accident !

J'aim'rais mieux qu'on m'arrache un'dent,
Je ne vous en souhait'pas autant !...

Bref, cette pièce — ou plutôt cette folie dramatique, — obtint, grâce à la verve de Thiron, un succès de fou rire. Rachel, comme une grande enfant, donnait à tout instant le signal des bravos.

La soirée se termina par une tombola comique. Je ne parlerai que du dernier lot, surprise que nous avions ménagée à un invité prétentieux et un peu ridicule, mais bon garçon, ne se fâchant jamais d'une farce.

Chéri aîné lui dit :

— Ah ! Monsieur, vous avez du bonheur. Vous avez gagné le gros lot, la surprise ! Une pièce de comédie en vers signée d'un poète illustre et dédiée à notre grande tragédienne.

Sur l'estrade, Chéri jeune et moi étions assis sur une sorte de canapé. Nous priâmes le gagnant de venir nous y rejoindre et nous l'invitâmes à s'asseoir entre nous pour entendre la poésie que nous allions lui lire. Il s'exécuta avec empressement : mais à peine était-il



RACHEL

en place, que nous nous levâmes, et il tomba assis sur un bain de siège ; l'eau était chaude, bien entendu.

Cette fumisterie, un peu grasse, cependant enleva l'assistance. Je n'oublierai jamais la joie gamine et le grand éclat de rire de Rachel à la vue de la mine piteuse du pauvre jeune homme.

— Ah ! Monsieur, dit-elle à l'infortuné gagnant, pardonnez-leur. Je vous ai fait pleurer hier, vous m'avez fait rire aujourd'hui : nous sommes quittes !

Le lendemain, Mlle Rachel, en souvenir de cette soirée, me faisait remettre mille francs, destinés aux Français pauvres de Russie, et une broche en brillants qui lui avait été offerte par le roi de Suède, présent qu'elle faisait à celle qui allait devenir Mme Latouche. Elle joignait à cet envoi ces quelques mots :

« A vous, cher Latouche, ce petit présent bien humble
« de votre servante et amie.

« RACHEL. »

Et le vieux comédien, les larmes aux yeux, termina :

— Voilà, mon ami, pourquoi je n'oublierai jamais, le 15 février, d'offrir un bouquet à cette reine du théâtre dont je regrette de ne plus pouvoir être le modeste sujet.

Hélas ! ce pauvre grand Latouche est parti pour l'autre monde. Ce sera pour lui vraiment le paradis, s'il y a retrouvé la grande actrice qu'il a adorée toute sa vie. Malheureusement Rachel était juive et dans le ciel il est plus que probable que le bon Dieu, pour

éviter les querelles de religion, trop communes sur cette ronde terre, a sans doute séparé les mortels. Et le pauvre comédien a dû être bien chagriné de ne pas revoir là-haut la grande tragédienne qu'il a adorée ici-bas.

XII

MA PREMIÈRE DIRECTION

En 1869, M. Eugène Dejean, fils du directeur des deux Cirques, avait acheté le petit théâtre des Délassements-Comiques.

Après avoir loué son immeuble à plusieurs imprésarios qui n'avaient pas payé le loyer, il se décida à l'exploiter lui-même.

Il engagea une assez bonne troupe, il joua quelques bonnes pièces et, malgré ses efforts artistiques, encaissa de bien pauvres recettes.

Ce brave homme, qui se croyait plus adroit que ses locataires, perdit, en un an, une assez forte somme, même en oubliant de se solder son loyer.

Le fils Dejean me dit un soir :

— Je suis tout à fait découragé... Je donnerais bien mon théâtre pour rien à qui le voudrait...

Je lui répondis :

— Je le prends !

— Pardon, répliqua-t-il, vous ne me comprenez pas... Je veux dire que si je trouvais un locataire...

— Il est peut-être trouvé... Combien de loyer ?

— Vingt-quatre mille franes...

Alors, me décidant, je lui dis :

— Attendez-moi... Il est neuf heures... A onze heures vous aurez ma réponse.

— Comment !... Ce serait donc vous ?

— Peut-être.

— J'attendrai jusqu'à onze heures.



Je courus au café de la Porte-Saint-Martin et j'y trouvai Amédée de Jallais, avec qui je collaborais alors ; il jouait au bezigue avec Hippolyte Cogniard.

— J'ai à te parler de suite, dis-je, laisse-là tes cartes, tu reprendras ta partie tout à l'heure... C'est sérieux !

— Allez donc ! fit Cogniard, les affaires avant tout.

— Quand j'aurai compté mon cinq cent... Ah ! le voilà... cinq cent quarante !... J'ai gagné !

— Parbleu ! fit Cogniard en riant, tu gagnes toujours ; et ce n'est pas étonnant, tu as la plus belle femme de Paris.

De Jallais vint à l'écart causer avec moi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Veux-tu prendre avec moi la direction des Délassements... 24.000 francs de loyer.

— Je veux bien, fait de Jallais. Tu as de l'argent ?

— Non, et toi ?

— Moi non plus.

— Alors ?...

Je lui dis quelques mots à l'oreille.

— Ah ! s'écria-t-il..., c'est vrai ! Je n'y pensais pas... Attends... il est là... Et le vaudevilliste se dirigea immédiatement vers un gros monsieur de quarante-cinq à cinquante ans, qui lisait seul à une table un journal... Il lui fit signe de sortir avec lui.

Le gros monsieur se leva et suivit de Jallais qui lui prit le bras.., et tous deux se promenèrent à peu près pendant quinze minutes devant le café, discutant assez chaleureusement ; enfin ils rentrèrent et revenant à moi de Jallais me dit :

— Il accepte, c'est convenu. Nous serons trois directeurs : Guetschy (c'était le nom du gros monsieur), tiendra la caisse ; moi je m'occuperai de l'administration, toi de la scène.

— Mais l'argent ? fis-je.

— Combien faut-il ?

— D'abord douze mille francs pour les loyers d'avance de Dejean, et huit mille francs pour marcher.

— C'est bien, fait Guetschy, je passe chez moi. Allez aux Délassements ; préparez les traités ; dans une heure je vous aurai rejoint et nous finirons l'affaire avant minuit.

— Entendu !

— Allons viens, dis-je à de Jallais.

— Mais, j'ai promis une revanche à Cogniard...

— Tu la lui donneras un autre jour.

***

Guetschy n'était pas un homme de théâtre; c'était l'ami des directeurs, des auteurs, des journalistes de l'époque; très spirituel, on citait ses mots; très sensé, on écoutait ses conseils. Il n'avait pas de métier, mais il avait un peu de fortune et un frère, grand commerçant fort riche qui habitait Saint-Pétersbourg et qui lui faisait une pension. Comment s'était-il faufilé parmi les gens de théâtre? Voilà ce que je ne saurais dire. Il tutoyait les plus célèbres, Barrière, Thiboust, Cogniard, Siraudin, Lassagne, Leclère. C'était l'intime de Villemessant.

Guetschy était de toutes les fêtes, qu'il égayait de son esprit bien parisien. On le recherchait, et cependant il avait souvent la répartie cruelle : c'était un Aurélien Scholl qui n'écrivait pas... Il n'avait qu'un défaut, il buvait, mais il avait l'ivresse joyeuse, et quand il était gris il était très généreux.

Nous arrivâmes aux Délassements vers dix heures.

— Nous voilà! dis-je en entrant dans le cabinet directorial. Nous allons préparer l'acte de location provisoire. Dans un quart d'heure, nous vous verserons les douze mille francs. Qu'est-ce que vous en pensez?

Dejean nous demanda :

— Voyons, est-ce sérieux — ou voulez-vous rire?

— C'est très sérieux! Sortant de ma poche trois feuilles de papier timbré que nous avions achetées en venant, je les étalai sur la table et, sans perdre une minute, nous nous mîmes à rédiger l'acte sur papier libre, discutant toutes les conditions, ce qui ne fut pas long. Nous étions d'accord sur toutes les questions, car

Dejean n'avait qu'une parole, et il était, lui aussi, très rond en affaires... Il approuva...

Comme nous venions de rédiger le traité, on frappa à la porte.

— C'est Guetschy! dis-je au propriétaire.

— Qui ça, Guetschy? demanda-t-il.

— Guetschy... c'est l'argent? lui répondis-je.

En effet, c'était bien notre associé qui, exact, venait avec la somme convenue, en bonnes obligations de la Ville de Paris.

— Alors vous êtes trois? demanda Dejean.

— Oui, trois, comme les mousquetaires!

Nous présentâmes Guetschy, qui, goguenard, dit au directeur :

— Eh bien! mon vieil ami (c'était la première fois qu'il le voyait), nous avons donc voulu jouer à l'impresario comme papa, et nous avons bu un bon bouillon. Nous sommes décavés et bien heureux de trouver trois imbéciles pour prendre notre succession.

Dejean fit la grimace... C'était un homme très sérieux qui, peu habitué aux façons des gens de théâtre, n'entendait pas la plaisanterie.

— Finissons! dit le directeur froissé... Lisez l'acte et, si ça vous va, signez.

— Je n'ai pas besoin de lire ma condamnation. Je signe et je verse.

Et Guetschy, tirant d'une grande enveloppe des obligations, ajoutait :

— Je n'ai pas eu le temps de vendre, mais pour vous c'est de l'argent. Comptez. . . . .

Et sortant son journal de sa poche...

— Voyons les cours du jour... Faites-nous un reçu ; il est trop tard pour recopier les actes ; demain ce sera fait.

Dejean prit les obligations, compta. C'était bien la somme, plus soixante francs qu'il aurait à rendre quand il aurait liquidé les valeurs. Comme il allait serrer les titres, Guetschy s'écria :

— Un instant, cher Monsieur ! laissez-moi les regarder une dernière fois.

Alors, les prenant des mains du directeur cédant, il leur parla :

— Adieu, chères petites obligations que j'aimais tant ! Je ne vous verrai plus jamais... jamais ! dit-il en les embrassant tendrement.

Cette fois, Dejean ne put s'empêcher de rire et nous dit :

— Allons, c'est fait !... Allons souper maintenant. Nous boirons à votre réussite !

***

Huit jours après, nous étions installés tous les trois aux Délassements. Je pourrais dire que tous les quatre, car Mme Eudoxie Laurent, femme de de Jallais, faisait partie du conseil d'administration ; et dame, c'était elle qui nous menait et tambour battant, comme quand elle jouait les cantinières au Cirque.

Les employés du théâtre me connaissaient depuis longtemps, car sous la direction de mon ami Dejean

(qui, malheureusement pour lui, ne jouait guère que mes pièces), comme il n'y connaissait pas grand'chose, c'est moi, par le fait, qui dirigeais; je mettais en scène, je commandais les décors, etc., enfin, on avait l'habitude de m'obéir.

Cela déplut à mes associés qui trouvèrent que je tirais trop à moi la couverture; Eudoxie traitait alors son mari, un peu paresseux, qui me laissait faire... de poule mouillée!

Guetschy me faisait la tête comme on dit, de Jallais m'évitait, Mme Eudoxie ne m'adressait plus la parole.

J'appris par un employé que quand mes associés étaient seuls, ils cherchaient par quel moyen ils pourraient se débarrasser de moi, qui pour eux étais devenu un gêneur.

— Pourquoi l'avez-vous pris? demandait Mme de Jallais.

— Mais, répondait timidement Amédée, parce que c'est lui qui a apporté l'affaire.

— Mais il n'a pas mis un sou.

— Ni moi non plus, continuait de Jallais.

— Toi, tu es l'ami de Guetschy!

J'arrivai un jour au milieu d'une petite séance où j'étais pris comme tête de Turc.

— Ne vous tracassez pas tant pour moi, dis-je à mes associés. Et me tournant du côté de Guetschy, je lui fis cette offre :

— Donnez-moi cinq cents francs et je déchire mon traité.

Je les vis tous sourire. Ma proposition les comblait

de joie. Cinq cents francs ! C'était pour rien : je n'ai jamais été un homme d'argent.

— Accepté ! fit Guetschy en me comptant vingt-cinq louis.

Et Mme de Jallais, un peu embarrassée, me dit :

— Vous savez, mon petit, que ça ne vous empêche pas de venir nous voir !

— Oui, ajouta de Jallais ; d'abord tu as tes entrées de droit dans la salle ; tu peux aussi venir dans les coulisses.

Guetschy à son tour conclut :

— Mais pas trop souvent, nos coulisses sont si petites !

Les employés avaient tout entendu ; lorsque je sortis, ils détournèrent la tête et le portier ne me salua même pas. Cependant j'entendis sa femme qui disait :

— Eh bien ! tu sais... C'est malheureux, car c'est lui qui faisait tout marcher !

Les paroles de cette brave femme m'allèrent au cœur !

***

Huit jours après mon départ, la guerre était déclarée. Le théâtre n'ouvrait pas. Guetschy, qui avait dépensé vingt mille francs pour monter une féerie à laquelle j'avais collaboré, me disait :

— Ah ! mon vieux, comme tu as bien fait de ficher le camp ! Il n'y a que toi qui auras gagné de l'argent dans cette affaire !

Quelques mois après, les Communards mirent le feu à l'immeuble.

C'était fini ! Mais Guetschy et de Jallais avaient pris goût à la direction ; ils louèrent les Menus-Plaisirs où ils se ruinèrent... en jouant quelques-unes de mes pièces.

Ce fut ma vengeance !

Voilà l'histoire de ma première direction qui, comme vous le voyez, fut assez heureuse pour m'encourager à en prendre d'autres.

XIII

LE LINGE AU THÉATRE

Un de nos confrères du matin avait annoncé, il y a quelques années, qu'on allait supprimer le blanchissage du linge aux artistes de la Comédie-Française, de nombreux abus ayant été signalés.

Cette nouvelle était fausse.

On a toujours continué à blanchir le linge des comédiens et des comédiennes de la maison de Molière. Cela ne coûte guère que cinq ou six cents francs par mois.

L'administration de la rue Richelieu fait, d'ailleurs, bien les choses. Non seulement elle fournit aux comédiens le linge et se charge du blanchissage — est-ce un manque de confiance? — mais encore, aux dames artistes, les jupons, les souliers, les bas... les chemises et les faux cheveux!

Les artistes hommes gagnant moins de trois cent francs par mois ont droit à leurs vêtements de ville. Aucun de ces messieurs n'a jamais abusé de cette généreuse mesure, en commandant sans façon des complets élégants à tout propos.

Les notes à payer devenant cependant trop élevées,

M. Claretie avait informé le comité qu'il allait prendre une décision à ce sujet. Les acteurs sont, d'ailleurs, beaucoup plus favorisés que les actrices dans tous les autres théâtres.

Au Palais-Royal, au Gymnase, aux Variétés, au Vaudeville, les dames fournissent leur linge et en paient le blanchissage. Elles doivent également payer leurs toilettes de ville, et Dieu sait ce qui reste de leurs appointements quand elles ont soldé leurs couturières — car il y a des actrices qui paient leur couturière!

Dans les petits théâtres et dans les cafés-concerts, artistes hommes ou dames doivent s'habiller et se blanchir. A la Gaîté, à la Porte-Saint-Martin, l'administration fournit aux hommes le linge et le blanchissage.

J'ignore ce que M. Rochard, directeur du Châtelet, paie à son blanchisseur; mais sous la direction Holstein, cela montait à 1.500 francs par mois. Gageons que le directeur actuel du Châtelet a su rogner quelque chose là-dessus!

Aux Variétés, Chavannes, le regretté administrateur, ne badinait pas avec... le linge. C'est lui-même qui le donnait à blanchir et chaque acteur devait mettre son nom sur le paquet.

Au Palais-Royal, cette bonne habitude est conservée religieusement : mais on commence à y regarder de plus près, certains artistes ne se gênant pas pour en faire profiter leur famille.

C'est pour ça qu'on trouva dans un paquet de linge la chemisette d'un bébé de trois à quatre ans.

Voyez-vous l'étonnement de MM. Mussay et Boyer, alors directeurs de ce théâtre, qui, quoique amis des jeunes, n'avaient pas d'artistes de cet âge !

Un autre artiste, que je ne nommerai pas, ayant besoin dans la pièce d'un auteur méticuleux pour la mise en scène, ayant besoin, dis-je, d'un pardessus « chaudron » possédait justement dans sa garde-robe un vêtement de cette couleur — un peu usé, mais bast ! à la rampe !

Cet artiste ingénieux se commanda — au compte de la direction naturellement ! — un paletot moins excentrique, qu'il porta crânement tout l'hiver... à la ville.

Comme son directeur, qui avait l'œil américain, lui faisait observer à la trentième représentation que son pardessus chaudron était bien rapé pour un si court usage, l'acteur lui dit tout naturellement — ils ont un naturel, ces acteurs :

— Oh ! ces tailleurs sont si filous !

Comme on le voit, si quelques directeurs fournissent les paletots, les acteurs, eux, se chargent souvent des vestes !

XIV

COMMENT JE FIS DE LÉONIDE LEBLANC UNE FEMME DE LETTRES

A vingt ans, j'écrivis en trois semaines mon premier roman. Je rêvais d'avoir un volume imprimé — mon ouvrage terminé j'allai le proposer sans succès à Michel Lévy et à Dentu.

Je désespérais, quand un de mes amis me conseilla d'aller voir un nouvel éditeur, qui avait été premier commis chez Hachette et qui venait de s'établir boulevard Saint-Martin ; il se nommait Faure (pas Félix), et il avait édité quelques ouvrages qui se vendaient : quelques romans de M. Jules Claretie.

Un beau matin, m'armant de courage pour cette nouvelle épreuve, je mis mon gros m'anuscrit sous mon bras et me voilà en route...

Arrivé devant la boutique de l'éditeur, peinte à neuf, je m'arrêtai, hésitant.

Je restai là cinq bonnes minutes à contempler tous les livres qui étaient à l'étalage... Je jetai un coup d'œil à l'intérieur et je vis à la caisse un gros monsieur à très bonne figure, qui était en train d'écrire.

Je pris mon élan, le cœur me battait bien un peu... mais, comme tous les poltrons, je pris un air crâne.

Le gros monsieur releva la tête et, me prenant sans doute pour un client, me demanda en souriant ce que je désirais ?

— Monsieur Faure ?

— C'est moi... Qu'il y a-t-il pour votre service ?

Je répondis avec aplomb :

— Je viens de la part de mon ami Jules Claretie.

— Ah ! vous connaissez Claretie ? Charmant jeune homme... beaucoup de talent !

— Oui, continuai-je... un grand avenir !...

— Ses livres se vendent, ajouta l'éditeur... Alors...

— J'ai fait un roman... dis-je plus timide.

Le gros homme prit un air sérieux.

— Un roman ? Comment vous nommez-vous ?

— Oh ! fis-je modestement... mon nom est encore inconnu... J'ai vingt ans... j'ai déjà fait représenter quelques pièces sur de bien petites scènes. J'écris dans quelques journaux de théâtre.

— Je comprends, dit M. Faure... un débutant !... A votre âge, on ne peut pas encore avoir un passé.. Enfin, puisque vous êtes l'ami de Jules Claretie... laissez-moi votre manuscrit, je le lirai... Quel titre ? Il lut sur la couverture : les *Femmes de théâtre*. Ah ! très bien, continua-t-il... seulement, jeune homme, je dois vous avertir qu'il faudra vous armer de patience... Je ne pourrai vous donner une réponse avant deux mois...

— J'attendrai, fis-je... mon adresse est sur le manuscrit...

— Très bien, je vous écrirai, quand j'aurai lu. Mais j'ai déjà beaucoup d'ouvrages sous presse. Enfin! — et il répéta — puisque vous êtes l'ami de Jules Claretie !

Je pris congé de l'éditeur, emportant un peu d'espoir et je me dis: demain j'irai voir Claretie et je lui demanderai d'écrire un mot en ma faveur à M. Faure lui avouant que je me suis présenté chez lui de sa part. Je savais que Claretie était un bon camarade, très obligeant et qu'il ne me refuserait pas ce petit service.

Le soir en rentrant chez moi, après minuit, je trouvai sous ma porte une lettre que mon portier y avait glissée et, sur l'enveloppe, je remarquai l'en-tête de M. Faure...

— Déjà! fis-je... Je n'osais ouvrir, m'attendant à une déception. Enfin, je me décidai et je lus :

« Monsieur,

« Voulez-vous, je vous prie, prendre la peine de venir causer avec moi de votre roman, demain, de neuf à dix heures du matin.

« Faure. »

Inutile de vous dire que je ne dormis pas de la nuit. Mon rêve allait-il se réaliser ?

***

A neuf heures précises, le lendemain, j'étais chez M. Faure, qui me reçut d'une façon tout à fait aimable.

— J'ai lu votre roman ; les premières pages m'ayant intéressé, ma foi j'ai été jusqu'au bout, c'est très amusant, et il est bien parisien. Je suis décidé à l'éditer de suite, mais votre nom n'étant pas connu j'ai pensé qu'il faudrait, pour éveiller la curiosité, que ce livre soit précédé d'une préface de...

— Jules Claretie, répliquai-je, c'est facile, je vais aller la lui demander.

— Non !... Cette préface devrait, pour le bien du volume, être écrite par une actrice en vogue. Vous devez connaître des actrices ?

— Je les connais presque toutes.

— Alors, cherchons ! Mlle Augustine Brohan refuserai-t-elle ?

— C'est presque certain.

—Et puis il vaudrait mieux une actrice doublée d'une femme galante dont on parle beaucoup en ce moment.

— Léonide Leblanc ? proposai-je.

— Parfait ! s'écria l'éditeur, vous ne trouverez pas mieux ! Croyez-vous qu'elle consente ?

— Certes oui, affirmai-je, et je vais la voir immédiatement. C'est une amie, elle ne pourra pas me refuser.

— Allez donc ! si elle consent, qu'elle vous donne une lettre pour moi — et j'envoie votre ouvrage immédiatement à l'imprimeur.

***

Il pouvait être dix heures et demie quand j'arrivai chez Léonide.



LÉONIDE LEBLANC

7.

Sa femme de chambre, qui me connaissait, me dit :

— Mademoiselle doit dormir encore, elle ne m'a pas appelée... Mais entrez toujours, vous verrez Mme sa mère.

Je connaissais aussi Mme sa mère, qui était une brave femme très avenante. On me fit entrer au salon où Mme Leblanc vint me rejoindre.

— Qu'est-ce que vous voulez à ma fille?

— Je veux lui parler... C'est très sérieux !

— Si sérieux que cela ?... Attendez, on a sonné, elle vient de s'éveiller ; elle est rentrée très tard hier. Je vais lui dire que vous êtes là.

Et elle disparut.

Trois minutes après je fus introduit dans la chambre à coucher de la jolie actrice.

— Je vous reçois dans mon lit... Ça ne vous gêne pas? me demanda en souriant Léonide.

— Oh! moi, fis-je.... Je ne suis pas un homme... Je suis un journaliste.

— C'est vrai, dit Léonide, et vous avez toujours été très aimable pour moi.

Je m'expliquai... et je répétai à l'artiste la conversation que nous avions eue avec Faure, terminant par cette phrase dramatique.

— Vous le voyez, vous tenez mon sort entre vos mains !

— Mais je ne saurais pas écrire une préface, me fit-elle observer.

— Ne suis-je donc pas là pour collaborer avec vous ?

— C'est vrai... Allons, ce sera drôle et cela

fera parler de moi, mais je tiens d'abord à lire le roman.

— Il est chez l'éditeur.

— Vous avez une voiture à la porte?

—Est-ce que j'ai les moyens de m'offrir des voitures?

— Eh bien! prenez-en une, allez chercher votre manuscrit, revenez déjeuner avec moi. Je lirai l'ouvrage dans la journée et ce soir vous aurez ma réponse.

Ce qui fut dit fut fait.

Le soir, Léonide acceptait et elle écrivait une préface dans la nuit... J'eus très peu de chose à y changer.

Le livre parut un mois après. En deux jours la première édition s'enleva et j'en touchai le prix; la seconde partit aussi vite... Comme la troisième venait de paraître, un commissaire de police se présenta chez mon éditeur pour saisir les exemplaires, et nous voilà, ce brave homme et moi, traduits en police correctionnelle pour outrage aux bonnes mœurs.

C'est surtout la préface du livre qui fut trouvée immorale.

Me Laurier, mon avocat, qui était tout jeune alors et qui promettait moins qu'il n'a tenu, fit observer au tribunal que cette préface était signée Léonide Leblanc.

Mais les juges ne voulurent point le croire. Mlle Leblanc, cette jeune et jolie actrice, était, selon le galant tribunal, incapable d'écrire ces vilaines pages...

Cette préface, qui serait jugée bien inoffensive aujourd'hui, c'était l'histoire d'une petite débutante, qui, pour réussir dans un théâtre, était forcée d'accorder

ses faveurs au directeur, au régisseur, à l'acteur principal, au bailleur de fonds et même au chef de claque.

Mon éditeur et moi, nous fûmes condamnés à 100 francs d'amende, solidairement — moi, vu mon extrême jeunesse. Quant à Léonide, le juge d'instruction l'avait mise hors de cause. Elle avait assuré à ce galant homme n'avoir pas écrit un mot de cette préface et ne l'avoir signée que pour m'être agréable.



J'écrivis, encouragé par le bruit du procès, un second volume : les *Petites Comédies de l'Amour.* Une fois l'ouvrage terminé, j'allai le porter à Julien Lemaire, éditeur, boulevard des Italiens. C'était un homme de lettres fort intelligent — aussi édita-t-il les mauvais livres des camarades et dut-il fermer boutique au bout de quelques années.

Après avoir lu mon roman, il me dit :

— On vous a saisi les *Femmes de théâtre*, signées de vous, précédées d'une préface de Léonide Leblanc. Eh bien ! il faudrait, pour être certain du succès, que les *Petites Comédies de l'Amour* soient signées Léonide Leblanc et précédées d'une préface de vous. Voyez-la ; si elle consent, j'édite le livre immédiatement et je vous solde d'avance les deux premières éditions.

J'allai voir encore l'artiste, qui, cette fois, se fit un peu tirer l'oreille.

— Vous avez la plume dangereuse, me dit-elle. Je ne tiens pas du tout à passer en police correctionnelle

et à être condamnée pour outrage aux bonnes mœurs.

— Allons donc! fis-je... Vous ne dites pas ce que vous pensez. Ce serait pour vous une grande réclame; tous les directeurs de Paris vous offriraient des engagements superbes.

— Vous avez peut-être raison; et, se tournant vers Mme sa mère qui se trouvait là — je ne dirai pas par hasard — elle lui demanda :

— Qu'en dis-tu, maman?

— Est-ce que je me mêle de tes petites affaires?... Cependant je verrais avec plaisir un roman signé de toi.

— Même si je ne l'avais pas écrit? fit observer Léonide.

— Tu es bête, mon enfant, conclut la maman.

— Oui, mais avant de signer, je demande à lire.

— C'est bien le moins — moi aussi, dit Mme Leblanc.

— Voilà le manuscrit, lisez-le toutes les deux, je reviendrai demain matin.



A dix heures, le lendemain, j'étais chez Léonide, encore couchée, qui me reçut sans façons.

— Eh bien! ma belle, lui dis-je, vous avez lu?

— Oui, fit-elle, c'est très gentil! Ça a beaucoup amusé maman, parce que ça dit du mal des femmes et que ça prouve que tous les hommes sont des imbéciles... Il me semble que j'aurais écrit cela.

— Alors, vous consentez?

— Oui, je consens... seulement c'est un roman à

clef, il y a des personnalités : nommez-les moi au moins que j'aie l'air de les connaître.

— Vous les connaissez...

Et je nommai les héroïnes du livre.

— Je m'en doutais bien un peu, fit en riant Léonide; vrai, mon petit, pour votre âge vous connaissez vraiment les femmes, ce qui ne vous empêchera pas un de ces jours d'être pincé comme les camarades.

— Je ne dis pas non. En tout cas, je suis certain de ne pas me ruiner pour une de ces dames. C'est déjà quelque chose.

***

Six semaines après cette conversation, paraissait, à la Librairie centrale, les *Petites Comédies de l'Amour*, par Léonide Leblanc, avec une préface d'Alphonse Lemonnier.

Inutile de vous assurer que ce nouveau volume se vendit beaucoup; il eut, je crois, sept ou huit éditions.

Un critique, rendant compte du livre, assura à ses lecteurs que le livre lui avait paru charmant, mais que la préface était absolument nulle.

Aussi Charles Desolme, alors directeur de l'*Europe artiste*, reproduisant l'article en question, ajoutait-il :

« Il ne faut pas avoir traversé le boulevard Montmartre pour ignorer que livre et préface sont du même auteur. »

Léonide ne fut pas contente; la charmante fille s'était prise au sérieux.

Je reçus une lettre de la gracieuse artiste me priant de venir chez elle... toujours à dix heures...

On m'introduisit immédiatement dans sa chambre à coucher. Sur son lit il y avait une cinquantaine de volumes.

— Qu'est-ce qu'il y a? lui demandai-je.

— Il y a les dédicaces à trouver pour les critiques et mes amis, auxquels j'adresse *mon* volume. Vous allez m'aider. Nous en avons au moins pour deux heures.

Alors elle prit la plume.

— Voyons, à mon ami Victor Koning, que dois-je mettre?

Je dictai : « Si petit et déjà tant d'esprit! »

— C'est ça! fit Léonide joyeuse.

— A M. Henry de Pène. Eh! bien?

— Écrivez : « Une demoiselle du demi-monde à un homme du monde... »

— Vous croyez qu'il ne se fâchera pas? demanda Léonide.

— J'en suis sûr! fis-je.

— Continuons :

A S. A. le prince Napoléon?

— Mazette! fis-je. Vous avez de belles relations!

— Oui. J'ai soupé souvent avec le prince... Pourtant, je ne suis pas bonapartiste... lui non plus du reste... C'est un républicain!... Que mettons-nous?

— C'est embarrassant... Cherchons... J'ai trouvé... « A. S. A. I. le prince Napoléon, qui doit bien les connaître, les *petites comédies de l'amour* ».

— Oh! oui, fit-elle, *il les connaît?* ce qu'il est *rou-*

blard avec les femmes... j'en sais quelque chose!

Je demandai sérieusement à la jeune actrice :

— Vous n'envoyez pas un volume à l'empereur?

— Non, répondit-elle simplement, je n'ai jamais soupé avec lui; mais je tiens à en adresser un à M. d'Ennery.

— Bon... écrivez : « A M. Adolphe d'Ennery, que j'autorise à tirer une pièce de mon livre. »

Elle écrivit, puis me dit :

— Continuons... à M. Alexandre Dumas père... que mettons-nous?

Je dictai : « A. M. Alexandre Dumas... C'est en lisant vos grands romans que j'ai eu l'ambition d'en écrire un petit... »

Et j'ajoutai : Et le fils Dumas... ne l'oublions pas...

— Dictez, fit Léonide.

— « A M. Alexandre Dumas fils...

Léonide me dit :

— Pas monsieur... je suis trop bien avec lui!

— Ah! fis-je, je ne savais pas. Eh bien! « A mon ami Alexandre... *une dame aux Camélias* dont il n'est pas encore l'Armand Duval. »

— J'écris, dit Léonide, mais, vous savez, il va rire!

—Eh bien! il rira!...

Et, pendant deux longues heures, assis sur le lit près de la belle actrice (qui décidément ne me considérait pas comme un homme), je dictai des dédicaces. Si elles manquaient un peu d'esprit, elles étaient, vous le voyez, assez fantaisistes.

Et voilà comment je fis de la belle Léonide Leblanc une femme de lettres.

XV

HISTOIRE DES « CLOCHES DE CORNEVILLE »

Les *Cloches de Corneville*, qui ont eu mille représentations aux Folies-Dramatiques, et furent reprises ensuite à la Gaîté où on les joua encore près de cinq cents fois, sont le plus grand succès d'opérette à Paris.

On représenta cette pièce pour la première fois sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 19 avril 1877, sous la direction de cet heureux M. Cantin, qui avait déjà gagné un million avec la *Fille de madame Angot*, et qui devait plus tard jouer aux Bouffes-Parisiens les *Mousquetaires au Couvent* et cette *Mascotte* dont les mélodies se chantent encore comme au premier jour.

Les *Cloches de Corneville* — dont le premier livret était de M. Charles Gabet, vaudevilliste, alors commissaire de police à Paris — furent confiées à Hervé.

Le maëstro fantaisiste trouva l'action trop sérieuse, et il revint quelques jours plus tard, proposant un tout autre sujet.

Le titre lui allait : les *Cloches*, cela sonnait bien! mais son idée personnelle était toute autre : les *Cloches de Corneville* sonneraient seulement les jours et les

nuits où, dans le village, il y aurait un époux ou une épouse en faute. Or, les cloches avaient sonné et tous les habitants, au courant de la légende, devenaient subitement jaloux... etc.

M. Cantin ne voyait pas la pièce ainsi. Il la porta à Clairville, qui fut séduit par l'idée et retravailla le livret.

— A qui allons-nous confier la musique des *Cloches?* demanda Clairville à M. Cantin.

Charles Gabet proposa Lecocq; mais ce compositeur était devenu le fournisseur attitré de la Renaissance, avec laquelle il avait passé un traité. C'est alors que le directeur des Folies, qui eut toujours un faible pour les jeunes, proposa Robert Planquette, complètement inconnu.

Clairville se récria. Qu'était-ce que ce Robert Planquette, qui n'avait, à cette époque, fait représenter qu'un acte modeste aux Délassements-Comique, *Paille d'avoine*, et ne composait encore des mélodies que pour l'Alcazar et l'Eldorado? ce Robert Planquette, qui tenait, au concert de l'Époque, boulevard Beaumarchais le piano-orchestre à raison de quatre francs par soirée?

M. Cantin tint bon. Il fit venir le jeune homme et le présenta aux auteurs.

Planquette, qui avait alors vingt-six ans, était un joli garçon à la physionomie aimable, gaie et sympathique. Il était flatteur, un peu humble même, — dans ce temps-là, bien entendu.

Faites-nous entendre quelques morceaux, demanda Clairville.

Et sans plus de façon, Robert se mit au piano et charma pendant près de deux heures ses auditeurs.

Il faut dire que Planquette a bien la plus délicieuse voix de baryton que l'on puisse rêver, et qu'il sait s'en servir avec un art exquis. Elève de sa mère, — ex-chanteuse de l'Opéra — il eût pu briller au premier rang à l'Opéra-Comique.

Le compositeur leur chanta tout son joli répertoire, dont cette *Marche de Sambre-et-Meuse*, véritable chef-d'œuvre, une vraie *Marseillaise*, que nos musiques militaires ont rendue populaire, car toutes, sans exception, l'exécutent ; cette marche qui, quand elle fut entendue par Félix Faure, l'enthousiasma à ce point qu'il s'indigna en apprenant que le jeune compositeur n'était pas encore décoré.

Les auteurs du livret furent séduits, et le jeune compositeur emporta avec lui le manuscrit.

— Vous savez, lui dit M. Cantin, que je tiens à répéter le premier acte dans huit jours.



Planquette était paresseux — c'est toujours là son moindre défaut — puis, à cette époque, il doutait de lui et ne se croyait pas suffisamment fort pour écrire une partition importante.

Il alla voir son maître Duprato. Celui-ci l'encouragea ferme.

— Marchez, cher ami, et surtout ne doutez pas de

vous. Vous allez créer un petit bijou musical. Venez me voir, je vous donnerai des conseils.

— Ma chère mère, dit Planquette en rentrant chez lui, tout enfiévré, je m'enferme ici pendant huit jours. M. Cantin m'a confié un livret.

— Bien! s'écria Mme Planquette. Enfermons-nous tous les deux, nous travaillerons ensemble.

De suite, le jeune compositeur écrivit en vingt minutes le chœur du commencement :

C'est le marché de Corneville...

Il se mit au piano et le chanta à sa mère qui fut ravie.

— Continue, Robert, lui dit-elle. Tu feras un chef-d'œuvre, j'en réponds.

Trois jours après, le premier acte était terminé. Planquette n'avait pas dormi six heures. Il courut d'abord chez Duprato.

— Quoi ! s'exclama celui-ci, vous avez déjà fait un acte ! C'est aller trop vite en besogne... Enfin, faites-moi entendre cela tout de même !

Planquette, avec sa jolie voix, chanta les dix morceaux qu'il avait composés.

— C'est bien, lui dit son maître, après l'audition. Continuez comme cela, c'est tout ce que je vous souhaite et je vous prédis un succès colossal.

Douze jours plus tard, la partition était entièrement écrite, et l'opérette entrait en répétitions.

L'effet de la lecture aux artistes fut médiocre. La pièce, avec ses allures dramatiques, son point de

départ qui ressemblait à celui de la *Dame Blanche*, cette scène des fantômes qui faisait peur à Milher, créateur du rôle de Gaspard, fut froidement accueillie.

Robert Planquette seul semblait rassuré. Simon Max, qui devait jouer Grenicheux, demanda qu'on lui fît un air d'entrée. Clairville, pour le contenter, écrivit sur le coin d'une table la chanson du « Petit mousse » et la donna à son collaborateur.

Planquette, qui avait composé trois actes en douze jours, était fatigué, et les airs qu'il avait enfantés dans ce court espace de temps bourdonnaient dans sa tête en feu.

— C'est bête comme tout ! dit-il à Mme Planquette. Je ne trouve pas une mélodie pour ce petit morceau.

— Donne, fit celle-ci.

Elle lut les paroles, se mit au piano et, après avoir préludé quelques instants, elle attaqua :

Va, petit mousse,
Où le vent te pousse..

Alors le jeune compositeur se jeta au cou de sa mère et, l'embrassant avec furie :

— Chante encore, mère ! dit-il. Tu as trouvé la perle de ma partition !

Et il nota de suite ce refrain qui a fait depuis le tour du monde.

La répétition générale arriva. Les artistes, défiants, étaient de mauvaise humeur, Clairville fronçait les sourcils, Cantin restait silencieux et Gabet n'osait dire

son opinion. Un homme, assis au fond de la salle, écoutait attentivement.

Après la répétition, auteurs et directeur étaient réunis et discutaient, parlant de couper ceci, cela...

— Ne coupez rien ! s'écria l'étranger. La pièce marche bien comme ça !

— Qui êtes-vous, Monsieur, demanda Cantin, pour vous permettre de nous donner des conseils ?

Le nouveau venu reprit froidement :

— Je m'appelle Bathlot, je suis éditeur de musique et je crois m'y connaître, et si vous laissez la pièce telle qu'elle est, j'en donne trente mille francs et je paie comptant.

— Eh bien soit, dit Cantin allez signer dans mon cabinet.

Ce qui fut fait. Bathlot donna, une heure après, les 30.000 francs qui devaient lui rapporter plus d'un million.

Le jour de la première, les *Cloches de Corneville* ne produisirent pas l'effet attendu. La partition fut discutée le lendemain dans les journaux et, à la clôture annuelle, la carrière de cette pièce, qui n'avait eu que soixante représentations, semblait terminée.

Mais, pendant la saison d'été, les artistes des Folies-Dramatiques allèrent jouer les *Cloches* à Bordeaux, où le succès fut immense. Malgré la chaleur, la salle du Grand-Théâtre fut comble pendant cinquante-sept soirées, ce qui décida M. Cantin à rouvrir avec les *Cloches de Corneville*, qu'il joua alors quatre cents fois de suite.

La première partition de Robert Planquette aura été sa meilleure jusqu'à présent, car elle a fait sa réputation et presque sa fortune.

Les *Cloches de Corneville*, que l'on a repris à la Gaîté pour la vingtième fois, auront eu, comme la *Dame Blanche*, leur millième représentation à Paris. Mais ce que l'on ne sait généralement pas, c'est qu'il n'est pas une ville en France ou à l'étranger qui ait joué cette opérette populaire moins de cent fois.

Jamais aucun ouvrage dramatique — même la *Fille de madame Angot* — n'est arrivé à un résultat semblable. Quant aux partitions, il en a été vendu plus de deux cent mille; les morceaux détachés ont été réimprimés plus de cent fois. Et M. Bathlot, aujourd'hui plusieurs fois millionnaire, avait dénommé sa maison d'édition : « Aux Cloches de Corneville, » maison qu'il a cédée à M. Joubert, son gendre. Retiré à Nogent-sur-Marne, dans sa belle propriété, il y vit retiré et ne va au théâtre que lorsqu'on reprend l'opérette à laquelle il doit son magot.

XVI

LE MONSIEUR QUI ACHÈTE TOUS LES THÉATRES

Il a existé de tous temps !

Cette année, c'est un directeur de province, qui revient à Paris après fortune faite, et qui désire se fixer dans la capitale, certain qu'il est de faire mieux que les imprésarios actuels.

Il a des idées à lui... ou du moins il prétend en avoir; il connaît la façon de traiter le public parisien comme il le mérite; car il a, dit-il, des trucs surprenants pour attirer la foule et gagner de l'or, là où les autres ont perdu de l'argent. Il répète avec conviction :

— Il n'y a pas de mauvais théâtres pour un homme intelligent.

A ceux qui essaient de lui faire comprendre que les artistes, dès qu'ils savent marcher en scène, sont d'une exigence ébouriffante, il réplique, sûr de lui-même :

— Je n'engagerai que des débutants. Quand je suis à l'avant-scène, je *fais* des comédiens...

Si l'on risque une remarque sur l'omnipotence des auteurs, il a un ricanement superbement dédaigneux.

— Des auteurs ! s'écrie-t-il, mais il en pleut ! Je joue-

rai les pièces qui ont été refusées par le comité de lecture de la Comédie, car ce sont les meilleures !...

Donc, X... veut absolument un théâtre à Paris — du moins, voilà quatre ans qu'il l'assure !... Et comme on lui sait un portefeuille bien garni, on l'entoure, on le salue, on le fête... Au café de Suède, où il a son quartier général, il trône au milieu d'une cour composée d'artistes sans place et d'auteurs non encore joués. Ces malheureux croient leur Messie arrivé enfin ! Dernièrement, le bruit courut qu'il allait devenir l'associé de M. Porel, au Vaudeville, et à ceux qui lui demandaient ce qu'il en était, il répondait avec un sourire discret :

— Oh ! rien n'est fait ! d'ailleurs, je ne parle jamais d'une affaire tant qu'elle n'est pas terminée !

Et on le rencontrait se promenant, songeur, devant le théâtre de la Chaussée-d'Antin.

Un matin, il aperçoit Rochard et l'aborde en disant :

— Vous avez l'intention de prendre la direction de la Porte-Saint-Martin ?

— Oui, cher ami, si Hertz passe la main.

— Voudriez-vous vendre le Châtelet ?

— Vous voulez l'acheter ?

— Oui, fit X..., s'il est à vendre.

— Un théâtre est toujours à vendre... Le tout est d'y mettre le prix. Dépêchez-vous. Je suis en affaire avec Fontanes.

— Très bien ! demain j'irai vous voir, et nous causerons sérieusement.

Rochard ne l'a jamais revu !

On a fait courir le bruit que Samuel, directeur des Variétés, voulait céder. X... se présenta chez lui.

Il y eut plusieurs conférences, des lettres furent échangées. Notre homme demanda la liste des frais, consulta les livres, compulsant les recettes encaissées depuis vingt ans. Il parut satisfait et sembla se décider.

Finalement, Samuel reçut la lettre suivante :

« Cher Monsieur,

« Si Baron, Brasseur et Guy n'étaient pas engagés; si vous n'aviez pas des traités avec Capus et Lavedan, je prendrais sans hésitation les Variétés; mais, etc...»

Des Variétés, il se présenta comme acquéreur à M. Rolle, directeur de Déjazet.

L'imprésario demanda 60.000 francs pour le droit au bail. X... n'hésita pas cette fois.

— L'affaire est conclue en principe. C'est pour rien ! déclara-t-il rondement. Cependant, je vous demande trois jours, histoire de ne pas traiter à la légère.

Pendant trois jours, on ne vit que lui dans le théâtre, assistant aux répétitions, prenant d'assaut les avant-scènes aux représentations.

Les ouvreuses, toujours à l'affût des nouvelles, faisaient au futur directeur leur plus gracieux sourire, tandis que les artistes, le voyant dans la salle, ne jouaient que pour lui.

Les trois jours terminés, X... disparut.

Cette fois, ce fut vers les Nouveautés qu'il fit voile.

— Ma foi, lui dit Micheau, vous tombez comme

mars en carême. Je viens d'avoir du succès et après la *Petite Fonctionnaire* je ne serais pas mécontent de quitter mon théâtre sur ce chant du cygne! J'ai besoin de repos.

X... demanda le prix de la cession.

— Un million, répondit Micheau.

— Un million! fait X... C'est pour rien ! dans vingt-quatre heures vous aurez ma réponse.

Vingt-quatre heures après, il écrivait à Micheau !

« Votre théâtre est trop parisien pour moi.

« Je suis décidé à louer les Folies-Dramatiques ou le Château-d'Eau. »

Puis il se présenta chez Marx et Poncet, à Cluny.

— Mon cher, dirent ceux-ci, nous gagnons avec ce petit théâtre quarante mille francs par an... Apportez-nous trois cents mille francs comptant et l'affaire est bâclée.

X... court encore.

Après avoir lassé la patience de ses adulateurs eux-mêmes, il arrive tout joyeux, il y a deux jours.

— Cette fois, mes amis, c'est sérieux, dit-il.

— Ah! enfin! clame-t-on en chœur.

— Oui... j'achète le théâtre de Belleville !

Cette nouvelle a jeté un froid dans l'assistance.

Hier, X... était seul, à sa table, au café de Suède !

XVII

UNE PIÈCE AVEC PAUL DE KOCK

Eh! oui, j'ai eu l'honneur de collaborer avec l'auteur de la *Pucelle de Belleville !*

Voilà qui ne me rajeunit pas !

C'était, je crois, en 1865, le jour de la première d'une de mes pièces au Vaudeville de la place de la Bourse, les *Petites Comédies de l'amour*.

Dutertre, mon collaborateur, me demanda :

— Te reste-t-il deux fauteuils pour ce soir?

— Oui, répondis-je, deux seulement, mais je les ai promis...

— A qui ?

— A un camarade qui me les a demandés.

— C'est dommage, Paul de Kock voudrait voir notre pièce...

— Paul de Kock! Ah! ma foi, tant pis pour mon ami, il ira à la seconde, voilà tout ! Je ne puis pas refuser ces fauteuils au grand romancier.

— Alors, me dit Dutertre, va les lui porter, tu lui feras plaisir.

J'y allai...

L'écrivain demeurait boulevard Saint-Martin, à côté de l'Ambigu... je le connaissais depuis longtemps, son fils Henri fut de mes amis.

Paul de Kock était seul, sa fille venait de sortir, et c'est lui-même qui vint m'ouvrir.

— Je lui fis connaître le but de ma visite, lui tendant le coupon, il me dit :

— Que vous êtes aimable, mon petit camarade, mais entrez donc !

Et il me fit passer dans son cabinet.

— Que vous êtes heureux, jeune homme, on joue vos pièces... au Vaudeville !... C'est de la chance, à votre âge ; mais on m'a dit que vous étiez très débrouillard... d'abord vous écrivez dans les journaux. C'est une force. Moi... sans doute me croit-on fini ; on ne veut même plus lire mes ouvrages.

— Allons donc ! fis-je...

— Mais c'est comme je vous le dis...

Voyez-vous, quand on a mon âge, il faut collaborer avec les jeunes.

— Mais, insinuai-je, je ne demanderais pas mieux que de collaborer avec vous.

— Pourquoi pas ! dit le vieillard, et allant à un cartonnier d'où il sortit un manuscrit :

— Voilà, dit-il, le plan d'une pièce en cinq actes et six tableaux, je l'ai écrit il y a un mois, en une journée. Voulez-vous le lire, et si ça vous va nous ferons la pièce ensemble... cela s'appelle : les *Amours de Romainville*.

— Bon titre ! fis-je... Eh bien ! mais, ça me va ! je vous promets de m'y mettre de suite.

***

— Voyez-vous, poursuivit le romancier, j'ai pourtant obtenu de grands succès au théâtre ; ces directeurs sont oublieux... tenez, dernièrement je suis allé à Déjazet, je voulais voir Eugène. J'ai fait passer mon nom ... On m'a fait répondre : « Dans quelques instants. » J'ai posé une heure dans l'antichambre de ce petit monsieur, qui ne se souvient pas que quand il était enfant je l'ai fait sauter sur mes genoux... Perdant patience j'allais me retirer sans avoir vu ce célèbre directeur, quand dans l'escalier je rencontrai madame sa mère, cette bonne Virginie, qui me fit remonter de force et ouvrit avec sa clef le cabinet de monsieur son fils.

— Comment ! lui dit-elle, tu fais poser notre ami Paul de Kock !...

— Mais maman, répondit Eugène, j'étais en affaire !

— Il faut l'excuser, me dit la bonne mère ; mon vieil ami, voilà la jeunesse ! N'a-t-il pas fait répondre, il y a deux mois, à Laurencin, qui était venu, qu'il n'y était pas ?...Ah ! si c'était M. de Jallais ou Jaime fils !... Il les recevrait de suite : ils font la noce ensemble.

Paul de Kock continua :

— Mais Cogniard, mon ami Hippolyte... Je lui ai porté, il y a quatre ans, une petite pièce pour Alphonsine, *Une maîtresse bien agréable*. Après l'avoir lue, il m'a dit : « C'est très gentil, mais c'est vieux-jeu. Va voir Lambert Thiboust, et s'il veut travailler à ta pièce

je la jouerai. » Et j'ai été voir ce gros Lambert. Cinq fois je me suis présenté chez lui, rue Mazagran. On me disait toujours : « Il est sorti, il vient de sortir. Ah ! si vous étiez venu dix minutes plus tôt ! » Enfin je finis par lui écrire. Il faut lui rendre cette justice : il vint chez moi et il me fit des excuses.

— Je crois bien, que je veux écrire cette petite pièce avec vous, m'a-t-il dit avec son bon sourire. Je m'y mets immédiatement. Je la porte à Cogniard et nous entrerons sans retard en répétition.

Et il tint parole, cet aimable garçon. On a joué la pièce, et ça été un grand succès.



Il aima le théâtre, ce bon Paul de Kock. Il y allait presque tous les soirs, parlant rarement de ses succès de romancier dont il était blasé, mais de ses pièces et de ceux qui les interprétaient.

J'emportai le plan des *Amours de Romainville.* Je le lus. L'idée n'était pas nouvelle et les personnages avaient déjà souvent été mis à la scène. Enfin je cherchai à rajeunir ces cinq actes, et j'eus avec Paul de Kock plusieurs séances. Il voulut écrire tout l'ouvrage me disant : « Vous y ferez après les changements que vous voudrez ! mais j'ai l'habitude d'écrire seul mes pièces. »

Le vaudeville terminé, j'allai le porter à Harel, l'*invisible*, directeur des Folies-Dramatiques. Cet imprésario, qui avait déjà des ennuis avec les entrepreneurs,

très nerveux, fuyait les auteurs qu'il ne connaissait pas. Enfin je remis le manuscrit à son régisseur, qui l'égara sans doute, car je ne pus jamais le ravoir.

La pièce ne fut pas jouée ; Paul de Kock mourut en 1871, et je l'oubliai ; la copie était perdue, et son fils ne put jamais retrouver l'original qui était resté chez son père.

La dernière fois que je vis Paul de Kock, il me dit tristement :

— Avouez-moi franchement que la pièce a été refusée par Harel ; voyez, même quand je collabore avec des jeunes, on me dédaigne, je parie que ce directeur vous a dit :

— On ne joue plus du Paul de Kock !... Après tout il a peut-être eu raison... Le public est, comme les directeurs, capricieux et ingrat, il oublie ceux qui l'ont si souvent amusé, les vieux l'attristent ! Il n'en faut plus !

XVIII

COMMENT AUTREFOIS ON FAISAIT FORTUNE AU CAFÉ-CONCERT

MONSIEUR PARIS

Monsieur Paris, c'était un tout petit homme, qui ressemblait à M. Thiers, physiquement bien entendu.

Je crois qu'il était Normand, était-il venu à Paris en sabots comme c'était la mode alors, avant de devenir millionnaire ?

« Je suis venu à Paris en sabots ! » disaient quelques richards d'antan, s'en faisant gloire.

Celui que l'on appela si longtemps Monsieur Paris, à seize ans était officier dans un café de la rue du Temple. A dix-sept, il servait les clients tout fier de son tablier blanc. A vingt, il faisait un héritage.

Il partit pour son pays — je crois bien que c'est Evreux — et il revint avec six mille francs... en or... amassés par une vieille tante qui l'avait élevé.

Paris savait à peine lire alors et il signait en faisant une superbe croix... Mais c'était un jeune gars très intelligent et fort ambitieux.

Avec son petit magot, il acheta le café du « Gibbbon » sur le boulevard du Temple, qui faisait peu d'affaires. Le loyer n'était pas trop cher et l'établissement assez vaste.

Le « gibbon », ce singe que l'on venait voir, espèce d'homme des bois, était mort ne pouvant supporter les rigueurs de notre climat ; on fit courir le bruit qu'il était devenu amoureux de la patronne de l'établissement qui était (Paris me l'a assuré) une fort jolie femme, très coquette et se laissant volontiers faire la cour par les clients. Le gibbon fut jaloux et son désespoir précipita sa fin.

Donc le jeune Paris, qui adorait le théâtre, eut l'idée de placer au fond de sa salle, à la place de billards qui s'y trouvaient, une petite scène ou plutôt une estrade et engagea un baryton, un comique et quatre jolies chanteuses dont le plumage valait mieux que le ramage... Le public commença à venir entendre un spectacle varié, en payant un peu plus cher les consommations, qu'alors on faisait renouveler après chaque partie.

Cependant Paris disait... « Ça va bien ! c'est gentil ! mais pour que l'on parle de mon concert, il faudrait que je trouve quelque chose de nouveau, d'original, » et il cherchait cet élément de succès.

Un matin, il voit arriver un énorme individu, qui venait pour la première fois lui livrer des sirops.

Paris regarda avec attention ce grand garçon ; lui, si petit, il l'admira.

Une idée géniale germa dans son cerveau.

— Grand jeune homme, dit-il au livreur, combien gagnez-vous par jour chez votre patron ?

— Trois francs, répondit celui-ci.

— Je vous en donne six, couché, nourri et habillé.

— Qu'est-ce que j'aurai à faire ?

— Rien. Vous vous promènerez dans mon établissement le soir de sept à onze heures. Vous serez le géant.

Paris fit habiller à neuf son nouveau pensionnaire, lui commanda une paire de souliers vernis, avec de hauts talons pour le grandir encore, et il afficha :

Pendant les entr'actes, le géant du Caucase, le plus grand homme du monde, se promènera dans la salle. Il est permis aux spectateurs de lui offrir des consommations.

On vint voir le géant, et Paris fit des recettes magnifiques.



Quatre ans après, ayant loué sur le boulevard du Temple, tout près des Folies-Nouvelles, un grand terrain, Paris fit construire une salle toute en bois, avec une vaste galerie et une belle scène ; il appela ce nouvel établissement le « Concert du Géant », car il conserva l'habitude d'avoir un géant se promenant pendant les entr'actes. Après celui du Caucase vint le géant écossais, le géant chinois, etc.

Ce directeur avisé avait une très bonne troupe, Arnault (*roi des diseurs*), Constant, le Potier de la chansonnette, Marcel, qui plus tard créa aux Folies-Dra-

matiques les principaux rôles des opéras-bouffes d'Hervé, Léopold Boyer, qui devint directeur du Vaudeville de Bruxelles et du Palais-Royal de Paris, Mlle Agar, jeune et belle qui chantait le genre patriotique et qui devint une grande tragédienne, Mlle Marie Saxe plus tard la Marie Sasse de l'Opéra, Plessis, l'homme à trente-six têtes et à douze tambours, et d'autres artistes débutèrent au Géant et firent leur chemin.

Paris gagnait de 4 à 5.000 francs par an.

Mais une nuit le feu prit à ce concert qui, comme je vous l'ai dit, était tout en bois.

On pensait que M. Paris allait faire reconstruire cet immeuble ; mais devant les exigences de la préfecture, qui voulait cette fois que cette salle soit toute en fer et en pierre, ce directeur, déjà riche, eut peur et préféra vivre de ses rentes et renoncer à son exploitation.

Paris qui, à cette époque, n'avait pas encore cinquante ans, trouva bien monotone le métier de rentier ; habitué à être « monsieur le directeur », fier de sa réussite, très vaniteux, il ne vivait plus ; il faillit devenir l'imprésario d'un théâtre de boulevard, mais le ministère lui en refusa le privilège. Avant tout, c'était un prudent, un sage, il eut la patience d'attendre une bonne occasion.

***

En 1862, après la démolition des théâtres du boulevard du Temple, une Société fit construire, boulevard

Voltaire, au coin du passage Saint-Pierre, une très belle salle de concert qu'elle nomma *Ba-Ta-Clan.*

Cette Société avait dépensé près de 600.000 francs pour élever ce superbe monument dans le style chinois. La salle contenait 1800 personnes.

On engagea une troupe d'élite, un corps de ballet, des acrobates de toutes sortes. Cette exploitation n'eut qu'un court succès de curiosité; les frais étaient gros, bref, la Société, après quelques mois de gestion, fut mise en faillite et l'immeuble fut adjugé 180.000 fr. à M. Paris, qui, enfin, allait redevenir directeur.

Le nouveau propriétaire exploita l'immeuble à son compte, vous le pensez bien, diminuant les frais, engageant une bonne troupe d'ensemble; il comprit que c'était sur le quartier seul qu'il pouvait compter et fit de Ba-Ta-Clan un concert-spectacle. On y chantait peu mais on y jouait deux ou trois pièces de l'ancien répertoire, vaudevilles de Scribe, Brazier, Dumersan. Dans cette troupe de comédiens se trouvaient Allart, Legrenay, Leriche, artistes aimés du quartier, car ils sortaient de Déjazet; Murray, qui avait été au Gymnase, et un jeune débutant qui avait une voix de baryton superbe, Lucien Fugère, le célèbre doyen de l'Opéra-Comique.

On vit sur cette scène l'amusante Boisgontier, Mlle Désirée May, la sœur de Jane May, si longtemps admirée aux Variétés.

Le spectacle changeait toutes les semaines et l'on ne payait sa place à l'orchestre que un franc cinquante, avec droit à une consommation.

Paris se fit vite une clientèle. Sa vaste salle était toujours trop petite, les samedis, dimanches et lundis, et, où ceux qui étaient venus avant lui s'étaient ruiné, il s'enrichit.

J'ai beaucoup connu ce brave homme qui recevait toujours bien les gens de théâtre qu'il aimait à fréquenter.

C'était un original, très bon avec ses artistes, mais aussi très fier. Ah! il ne fallait pas, si l'on voulait rester dans la maison, se montrer familier avec « monsieur le directeur ». On ne devait jamais lui adresser la parole sans y être invité. Il assistait à toutes les répétitions dans la salle, en robe de chambre et ayant sur la tête une petite calotte de velours. On ne devait jamais, s'il ne vous appelait pas, venir se placer près de lui. Le premier de l'an et le jour de sa fête, il invitait tout son personnel à déjeuner, artistes et garçons de café, il y avait deux tables, celle où il présidait, où les acteurs seuls étaient admis, et une autre pour les gérants, machinistes et garçons.

M. Paris était très sévère et n'épargnait pas aux inexacts les amendes; seulement, avec le produit de ces retenues, il achetait quantité d'objets, montres, chaînes, bagues, couverts d'argent et ces objets étaient tirés au sort au profit des artistes qui s'étaient montrés consciencieux pendant l'année.

Je vous ai dit que cet imprésario n'avait aucune instruction; c'était le Billion du concert, et il imageait ses discours d'expressions souvent comiques. Comme son confrère du Cirque, il avait des phrases à lui, et il fai-

sait des observations à ses pensionnaires que ceux-ci avaient souvent de la peine à écouter sans rire.

***

Il assistait, un jour, à la répétition d'une pièce de Scribe, où il y avait en scène un colonel et son brosseur. Le mot de la fin, qui était un mot comique, était dit par le simple soldat.

M. Paris ordonne à l'acteur qui jouait le colonel :

— Monsieur, dites, je vous prie, le mot de la fin.

L'acteur répond :

— Mais, monsieur Paris, ce n'est pas dans mon rôle.

Le directeur se fâche.

— Faites ce que je vous dis, Monsieur ; ce mot est un mot spirituel et je trouve plus logique qu'il soit dit par un colonel que par un simple pioupiou.

***

Une autrefois, le régisseur avait réglé sa mise en scène et la jeune première devait rester assise près de sa table à ouvrage, pendant que l'amoureux lui chantait un rondeau.

— Levez-vous, Mademoiselle.

— Mais, monsieur le Directeur, je dois rester assise, puisque je travaille.

— Mademoiselle, continua Paris, quand M. Fugère chante, j'entends qu'on l'écoute toujours debout !

Un auteur lui lit une pièce. Il commence :

« Victor regarde Lucie avec dépit, mais Lucie, de son côté, avec dédain. »

— Ah! ça ! s'écrie Paris, vous figurez-vous, monsieur l'auteur, que je vais, tout exprès pour votre pièce, engager une troupe d'animaux!

Un acteur vient réclamer :

— Monsieur, vous m'avez distribué dans la dernière pièce un rôle trop court.

M. Paris, prenant son grand air, lui répond :

— C'est possible, Monsieur! Mais je vous ferai remarquer qu'au dénouement vous épousez Mlle Challon, l'étoile de la troupe!



M. Paris lit dans un journal — je devrais dire : se fait lire — qu'un acteur du nom de Mélingue a beaucoup de succès à l'Alcazar de Marseille. Il lui envoie cette dépêche :

« Vous offre 600 francs par mois pour jouer à Ba-Ta-Clan. »

« J'accepte, répond l'artiste, je serai à Paris dans un mois. Envoyez trois cents francs d'avance. »

Le directeur envoie l'argent.

Et le soir il dit à ses abonnés :

—Vous serez satisfaits le mois prochain, j'ai engagé Mélingue.

— Mélingue? de la Porte-Saint-Martin, lui demande-t-on, surpris.

Paris dédaigneux répond :

— Non pas ce Mélingue-là ; il est trop vieux, mais le Mélingue de Marseille, qui est jeune, beau et qui a autant de talent que l'autre.

Enfin, le Mélingue marseillais arrive. C'était un tout petit homme, très laid, qui jouait les bas-comiques et chantait les pochards.

Il se fait annoncer à son nouveau directeur :

— Qu'il monte, dit Paris, je vais lui faire l'honneur de l'inviter à déjeuner.

— Vous avez de la chance, fait observer à l'acteur le garçon chargé de la commission ; vous allez déjeuner avec le patron et c'est la première fois qu'il invite un de ses acteurs.

Mélingue, joyeux, entre tout souriant :

— Monsieur le directeur, me voilà exact.

— Qui êtes-vous, Monsieur ? demanda l'imprésario.

— Je suis Mélingue, que vous avez engagé...

— Oh ! Monsieur !... Sortez !... Je vous payerai un mois pour votre déplacement, mais quand on est petit, mal fait et lourd comme vous, on n'a pas le toupet de s'appeler Mélingue !



Après dix ou douze ans d'exploitation, M. Paris se décida à céder sa direction à M. Javelot, un chef d'orchestre de talent, qui avait épousé Mme Adèle Cuinet, qui joue encore à Cluny.

Ce brave Paris venait de s'unir à une jeune femme de vingt ans ; il en avait soixante-dix. Malgré sa vente

il continuait à se loger en hiver dans son immeuble et, tous les samedis, il assistait à la représentation, faisant des observations à son successeur, critiquant les pièces et les artistes.

— Vos nouveaux vaudevilles ne valent pas les anciens, disait-il, et vos artistes sont mauvais. Vous n'avez seulement pas un Fugère dans votre troupe !

Quand Javelot joua *Françoise-les-Bas-Bleus*, une pièce patriotique, il invita Rochefort à venir voir cet ouvrage.

Rochefort consentit et vint un soir. M. Paris apprit que le grand journaliste était venu dans la salle, sur la prière de son successeur.

— Monsieur, dit-il à Javelot, un directeur qui se respecte n'invite pas M. Rochefort à venir chez lui. A partir de ce moment, je ne mettrai plus les pieds dans la salle !

Et il tint parole.

M. Paris signait toutes les lettres qu'il dictait : « Paris, propriétaire de Ba-Ta-Clan. »

Ce brave homme est mort à soixante-quinze ans, laissant une très belle fortune à sa jeune femme.

Il n'était pas décoré — et pourtant, disait-il, cette croix que l'on donne si facilement aux directeurs de théâtre, je la mérite pour avoir créé le premier grand café-concert !

VALENTIN ET FOURNIER

Si, autrefois, peu de directeurs de théâtre firent

fortune, il n'en fut pas de même des impresarios de concert.

Nous vous avons déjà parlé longuement de M. Paris, nous pouvons vous citer encore M. Lorge, petit employé au Mont-de-Piété, inspecteur le soir à l'Eldorado, que M. Bonhomme, propriétaire de ce bel immeuble, mit à la tête de ce beau concert, quand son dernier locataire eut mis la clef sous la porte. M. Lorge fit fortune en huit ans. Renard, son administrateur, lui succéda, et, après avoir payé le fonds une belle somme, le vendit à Mme Allemand, se retirant avec trois cent mille francs, qu'il engloutit en une année à l'Eden-Théâtre; Mme Allemand, directrice alors de la Scala et de l'Eldorado, s'enrichit en peu d'années. M. Dorfeuil, directeur du petit concert de la Gaîté-Montparnasse, fait aussi fortune. Mme Varlet à la Gaîté-Rochechouart et à l'Européen gagne cent mille francs par an. M. Ducarre, ancien garçon de café, est devenu millionnaire en dirigeant l'Alcazar d'Eté et les Ambassadeurs.



Mais je tiens à vous conter l'histoire de Valentin et de Fournier, c'est un vrai roman !

Le premier est mort il y a quelques années... fort riche, dans sa superbe propriété d'Epinay-sur-Seine ; le second, plus jeune, vit heureux et fortuné à Saint-Mandé, habitant un appartement dans la superbe maison de rapport qu'il a fait construire ; il vient rarement à Paris et a eu la sagesse de dédaigner toutes les affai-

res qu'on est venu lui proposer depuis qu'il s'est retiré, répondant aux solliciteurs : « A quoi bon,on fait rarement fortune deux fois. »

Fournier tenait en 1864 le grand Café Parisien du faubourg Saint-Denis, immense salle que l'on avait baptisée dans le quartier le *Tir au pistolet*, véritable boyau. Ajoutons que cet établissement si grand n'avait qu'une petite façade. Sa grande entrée était au fond d'une cour.

Il y avait dans ce café une vingtaine de billards. Sans doute ne rapportaient-ils pas assez à leur propriétaire, car M. Fournier fit insérer dans les *Petites Affiches* une annonce demandant un associé avec un apport de quarante mille francs.

Cet associé se présenta. Il se nommait Valentin, c'était un petit homme blond, au physique assez agréable, l'air aimable et très sympathique à première vue. Ce sauveur avait les quarante mille francs exigés, amassés sou à sou.

Valentin, c'était son petit nom — il s'appelait Caquinot — avait été, dès son arrivée à Paris, garçon coiffeur... puis il s'était établi à son compte, au premier, dans une petite rue qui donne dans la rue Saint-Honoré. Il afficha : *Barbes à quinze centimes* (*serviette comprise*). Il eut bientôt de nombreux clients ; sa femme, qui avait dix ans de plus que lui, forte gaillarde, savonnait les clients et tenait la caisse... Après la fermeture, pour se reposer, elle lavait le linge sali dans la journée.

Quand notre barbier, qui avait moins d'esprit que

Figaro, mais plus de courage, eut amassé, en se privant de tout, une dizaine de mille francs, il se fit marchand de curiosités. Il n'avait jamais fait ce métier-là et pourtant il y gagna, en quelques années, une cinquantaine de mille francs.



Donc, Valentin se présenta à Fournier, qui lui dit :

— Si je prends un associé c'est pour transformer mon établissement en café-concert. La salle est grande et pourra contenir 1.200 personnes.

L'idée plut à l'antiquaire, et l'acte d'association fut signé le jour même.

On ferma le café quelques semaines pour les travaux, on vendit les billards devenus inutiles, et bientôt une grande affiche annonça l'ouverture du *Grand Concert Parisien.*

Valentin et Fournier ne connaissaient pas le métier d'imprésario. Fournier, lui, se chargea de la limonade, de la surveillance des garçons, n'abandonnant pas, malgré son titre de directeur, la serviette traditionnelle. Valentin, qui de coiffeur était devenu antiquaire, savait juste lire et écrire, ayant quitté l'école de son village à neuf ans ; il avait, faute d'érudition, un gros bon sens, et puis cet homme avait beaucoup lu ; lire était sa passion, et, quand il ne travaillait pas, il lisait pour s'instruire. C'était aussi un amateur de spectacle : une fois par semaine, il s'offrait un parterre, soit au Français, au Vaudeville, au Gymnase ou aux Va-

riétés. Les autres théâtres n'existaient pas pour lui ; et, voyez si c'est bizarre, il avait en horreur les cafés-concerts et n'y mettait jamais les pieds.

Fournier, très modeste, se trouvant inférieur à son associé, lui abandonna presque entièrement ce qu'il est convenu d'appeler, même dans un *beuglant*, « la partie artistique ». Valentin justifia sa confiance et composa une petite troupe d'ensemble plus que convenable :

M. et Mme Victorin, M. et Mme Chelu, M. et Mme Brigliano, M. et Mme Rivoire.

Ce malin directeur, engageant des couples, obtint d'énormes concessions d'appointements ; les maris et les femmes, enchantés de ne pas se quitter, firent des sacrifices. On appelle cela des « cotes mal taillées ».

Tous ces artistes devaient chanter et jouer la comédie.

On appela longtemps cet établissement le *Concert des Petits Ménages*. Valentin et Fournier avaient aussi découvert un régisseur, comme on n'en voit guère, qui brossait les décors, fabriquait les accessoires, faisait de superbes affiches à la main, car à cette époque les concerts n'avaient pas besoin d'afficher sur les colonnes Morris. Le soir, cet employé modèle, aidé des garçons, posait les décors, baissait et levait le rideau, avertissait les artistes et l'orchestre, jouait quelquefois des petits rôles, faisait les bruits de coulisse et soufflait au besoin ; et tout cela pour deux cents francs par mois.

Valentin, homme pratique, comprit que deux par-

ties de concert ne suffiraient pas à son public. Au milieu de la soirée il donnait un numéro sensationnel d'acrobatie et, pour finir le spectacle, on jouait une pièce en un acte; il aurait pu, comme ses grands confrères, commander ces petits ouvrages aux auteurs habituels des concerts à la mode. Non, il eut tout simplement une idée de génie : il signa un traité avec la Société des auteurs et, pour la modeste somme de trois cents francs par mois, il pouvait, avec le consentement des auteurs, jouer sur sa petite scène ce joli répertoire de pièces en un acte, chefs-d'œuvre signés Scribe, Labiche, Martin, Delacour, Duvert et Lauzanne, Cogniard, Clairville, Thiboust, Barrière et même Meilhac et Halévy.

Et cette petite troupe en famille, qui chantait, dans la première partie, chansonnettes romances et duos, et qui jouait avec conscience et intelligence une pièce nouvelle toutes les semaines, arriva à se faire un joli répertoire qui permit à la direction de varier les spectacles tous les jours.

Ces nouveaux directeurs engagèrent aussi Chaillier, le petit bossu parisien, qui avait une jolie voix de ténorino et qui chantait délicieusement des tyroliennes dont il avait composé la musique et qu'il accompagnait sur la guitare.



Le Grand Concert Parisien eut bientôt une clientèle fidèle; les gens du quartier y venaient en habit

de travail une fois par semaine; Valentin, le sourire aux lèvres, pas fier alors — il le devint plus tard — surpris de sa réussite, se promenait dans la salle. Il avait une grande tabatière en or toujours pleine et il offrait des prises à tous ses habitués, s'arrêtant volontiers pour causer avec les spectateurs et recevant des amateurs des conseils qu'il suivait souvent.

Mais cette clientèle, ce n'était pas encore la fortune, car elle ne donnait complètement que les samedis et les dimanches. Les jours de semaine la salle n'était pleine qu'à moitié et avec les prix des places plus que modérés les bénéfices n'étaient pas énormes.

C'est alors que ces deux veinards de directeurs apprirent, par un commis-voyageur ami, qu'il y avait dans le Midi une chanteuse des rues vraiment extraordinaire, originale, convaincue, ayant une très forte voix, un vrai type enfin. Cette femme, on l'appelait la *Bordas;* elle allait, dans le costume de son pays, avec son homme, qui accompagnait ses chants vraiment bizarres sur sa vieille guitare, de café en cabaret, faisant la quête. Son succès était grand. Ce serait un vrai régal pour le public parisien.

Valentin, qui avait du flair, ne réfléchit pas longtemps :

— Je pars, dit-il à son associé, est-ce votre avis?

— Je crois bien, répond Fournier, ne perdez pas de temps!

Et le directeur prit l'express. Il savait que la diva du Midi était à Avignon, et quarante-huit heures après il ramenait Bordas et sa femme à Paris. Il les fit ha-

biller à neuf, les logeant dans la maison, les nourrissant... Ces braves gens croyaient faire un beau rêve.

En quelques jours, on apprit à la chanteuse des œuvres modernes. On choisit pour elle la chanson d'Alexis Bouvier, la *Canaille :*

> C'est la canaille,
> Eh bien j'en suis !

Enfin arriva le jour du début.

Dans quel costume chanterait-elle ? se demandait-on.

— En péplum ! dit Valentin, ses longs cheveux tombant sur ses epaules.

Bordas voulait absolument entrer en scène avec sa femme en Romain pour l'accompagner sur sa guitare.

Les directeurs s'y opposèrent. Une guitare ! quand on avait un si bon orchestre.

— Mais alors, gémissait le pauvre provincial. Qu'est-ce que je ferai, moi ?

— Vous ne ferez rien... lui dit Fournier, vous vous laisserez vivre, puisque vous êtes le mari de votre femme !

La Bordas débuta enfin ! Son nom fut mis en lettres énormes sur des affiches tricolores. Son succès fut immense, les journaux en parlèrent, des voitures de maître stationnèrent devant le concert, tout Paris voulut venir voir la nouvelle étoile ! Cette fois pour les deux associés ce fut la fortune.

***

Pendant le siège de Paris, quand tous les établissements de plaisirs durent fermer, Valentin et Fournier voulurent ne pas imiter leurs confrères. Eclairant leur salle au pétrole, ils continuèrent à donner des représentations, et tous les soirs leur salle était comble. Les Parisiens vêtus en gardes nationaux y venaient avec leur famille et pour vingt sous ils assistaient à un spectacle amusant et avaient encore droit à un verre de vin ou à un café.



Après la guerre, ce concert, qui n'avait fermé que pendant les derniers jours de la Commune, eut encore plus de succès. Les directeurs, déjà riches, embellirent autant qu'ils le purent cette salle. Ils engagèrent des étoiles, montèrent des pièces à spectacle, des revues de fin d'année. Nous voyons dans la troupe : Alida Perly, Marie Bosc, Jane May, l'amusant Mathieu, Teste, Mily-Meyer... la grosse Demay, qui y fit sa réputation et y créa un genre... ajoutez à ces artistes des numéros extraordinaires et nouveaux.

Enfin, après vingt ans d'heureuse exploitation, devant les exigences nouvelles de la préfecture qui forcèrent nos directeurs à ouvrir une autre entrée, rue de l'Echiquier — comprenant que les grands concerts finiraient par tuer les petits, Valentin et Fournier se décidèrent à céder leur exploitation et se retirèrent après grosses fortunes faites.

Voilà l'histoire de ces deux hommes. N'avais-je pas

raison de vous dire que c'était un roman. Valentin, l'ancien garçon coiffeur devenu l'acquéreur du château d'Epinay et maire de ce pays... Fournier, qui fut gérant, devenant un des plus riches propriétaires de Saint-Mandé.

Aujourd'hui, c'est M. Dorfeuil qui dirige le Grand Concert Parisien, où, après Valentin et Fournier, trois directeurs se sont ruinés, ayant dans leur troupe Paulus, Yvette Guilbert et autres étoiles.

Heureusement pour lui qu'il a réussi ailleurs... là-bas, à la Gaîté-Montparnasse, car on ne fait plus aussi facilement fortune au concert du faubourg Saint-Denis.

J'ai oublié de vous dire qu'il y a à Epinay-sur-Seine, la rue Caquinot, en souvenir de ce maire, ex-directeur de café-concert. La rue *Coquinot*, dirent ses ennemis, car il en avait beaucoup, comme tous les parvenus.

Valentin Caquinot était devenu ambitieux, il ne lui a manqué que de l'instruction pour être un grand homme politique, et il se rendait compte de son ignorance; à cinquante ans il prenait des leçons de français, espérant à force de volonté arriver à s'instruire assez pour se présenter à la députation; et s'il n'était pas mort encore jeune, à cinquante-cinq ans, je crois, sûrement il eût été nommé, car il s'était rendu populaire dans son département.

Valentin se disait socialiste... et cependant, il était très peu humain, égoïste, plus qu'économe, très fier et très infatué de lui-même.

J'ai connu ce directeur très intimement et j'eus avec

lui souvent des discussions politiques très amusantes.

On chantait à son concert une chanson de moi, qui devint populaire: *La République fait son nid.*

Il me dit un soir :

— Comment avez-vous pu vous décider à écrire cette chanson républicaine... vous, un réactionnaire ?

— Mais qui vous a dit, répondis-je, que j'étais réactionnaire?

— Vos idées... j'ai assez souvent causé avec vous pour connaître vos opinions,

Le lendemain j'allai déjeuner chez lui, dans sa superbe propriété.

Comme nous nous promenions dans son parc il me dit en riant :

— Je sais ce que vous pensez...

— Ah? fis-je... Vous seriez bien aimable de me le dire ?

Il continua :

— Vous pensez qu'il est singulier qu'un homme parti de rien comme moi soit arrivé aussi promptement à la fortune. Je suis un ignorant, ça je le sais. Mais vous doutez même de mon intelligence. Vous croyez que je dois tout cela à la chance et vous vous dites que cette propriété devrait être plutôt à vous qu'à moi. Ah! si vous pouviez me la prendre...

— Comment, lui dis-je, hier, vous me traitiez de réactionnaire et aujourd'hui vous semblez croire que je suis un anarchiste.

— Eh! fit-il, riant d'avance de sa réponse, un réac ou un anarchiste : c'est à peu près la même chose!

XIX

LES COULISSES

à Monsieur H. C., à Paris,

Ainsi c'est sérieux? Tu me demandes d'user de ma toute-puissance pour te faire voir un soir les coulisses d'un théâtre.

Tu sais, mon vieux... Je n'en reviens pas... Et c'est quand, il y a trois jours, nous avons fêté joyeusement ton quarante-deuxième anniversaire, que, n'ayant pas osé me dire de vive voix ton désir, tu te décides à me l'écrire si naïvement.

Voir les coulisses avant de mourir! dis-tu. D'abord je pourrais te répondre que j'espère bien que tu vivras longtemps et te promettre que plus tard je comblerai ton vœu. Mais tu me répliquerais, je la connais : Est-on certain du lendemain?

Eh bien! non! je te refuse ce service; d'abord je n'ai ni le droit, ni la puissance, comme tu veux bien me l'écrire pour me flatter, de t'introduire dans ce sanctuaire, dans ce paradis tout à fait perdu.

Ah! je suis sûr que tu vas m'appeler blagueur! Eh

bien! moi je n'y vais pas dans les coulisses, qu'irais-je y faire? Je parierais que, même en présentant ma carte à l'illustre concierge qui veille à la porte des artistes, il ne me laisserait pas monter, et s'il avait cette faiblesse, un quatrième régisseur quelconque, me voyant sur le *plateau*, comme on dit, me demanderait immédiatement ce que je fais là, me montrant une petite affiche, généralement sur les murs, où je lirais :

AVIS

Les personnes étrangères au service du théâtre sont priées de ne pas stationner sur la scène.



Eh oui! mon vieux. C'est comme ça ! Vous autres, qui n'êtes pas du bâtiment, je sais parfaitement que vous vous figurez que lorsque l'on fait la critique dramatique dans un journal lu, on peut tout oser.

En voilà une erreur!

Nous avons nos places dans la salle, les jours de répétitions générales ou de premières. Quelquefois, quand nous connaissons le directeur, nous profitons d'un entr'acte pour nous faufiler par une porte de communication sur la scène, afin d'y complimenter les auteurs que nous éreinterons peut-être le lendemain. Mais je te prie de croire que nous ne restons pas longtemps à l'avant-scène. Les machinistes nous bousculent; les accessoiristes, que nous gênons, nous regardent d'un mauvais œil ; le directeur nous fait un sourire qui

ressemble à une grimace et le régisseur, si nous restons trop longtemps, nous crie : « Messieurs, allez-vous en je vous prie, vous gênez le service ! place au théâtre ! » Quant aux auteurs, eux, ils sont charmants, ils nous reconduisent jusqu'à la porte par où nous sommes rentrés sans permission et nous demandent :

— Comment trouvez-vous le premier acte ?

Nous sommes toujours forcés de répondre :

— Charmant !

Si nous avons le malheur d'ajouter timidement : « Il y a peut-être quelques longueurs, » nos amis nous répliquent sèchement :

— Tu ne sais pas ce que tu dis ; d'abord, toi, tu ne trouves jamais rien de bien !

***

Mais pourquoi veux-tu pénétrer dans les coulisses ? Je le devine. Pour voir les actrices de près. Oh ! mon ami garde tes illusions !

Ces dames, je t'assure, sont beaucoup mieux vues de la scène ; et ce que leur font dire des auteurs, qu'ils s'appellent Hervieu, Donnay ou Capus, est souvent plus intéressant que ce qu'elles pourraient te dire, à toi, qu'elles ne connaissent ni d'Ève ni d'Adam.

Mais moi qui te parles, tu vas peut-être ne pas me croire, et pourtant je te jures que je ne dis que la vérité. Il y a quarante ans que je fais du théâtre, à quinze ans je jouais déjà la comédie, car j'ai été acteur... jusqu'à vingt ans... Je me suis aperçu alors que l'on me

trouvait mauvais et que je n'avais aucun avenir. Je me suis fait auteur, journaliste et directeur — et je n'en suis ni plus fier, ni plus riche pour ça !

Eh bien ! j'ai connu toutes ou presque toutes les actrices d'autrefois, mais les nouvelles, je les ignore ; il y en a même que je n'ai jamais vues démaquillées, ne les ayant rencontrées à la ville que les soirs de première, dans la salle où, comme le commun des mortels, j'avais le droit de les regarder de près et de les frôler dans les couloirs où elles passent toutes fières — gardant leur sourire pour leurs amis.

Oui, mon vieux camarade, c'est comme j'ai l'honneur de te l'affirmer, je n'ai jamais été présenté à Mmes Bartet, Leconte, Sorel, et Mlles Yahn, Lambrecht et tant d'autres, dont j'ai si souvent fait l'éloge, ne me connaissent même pas de vue. Je ne suis connu de Mlle Granier que parce qu'un jour elle m'a dit gentiment, à une répétition des Variétés :

— Retirez-vous donc de là, vous m'empêchez de voir ! Vous n'êtes pas de verre.

Mme Sarah Bernhard ne m'a pas une fois adressé la parole.

Et je suis heureux de ne pas les connaître, ces dames, et surtout de ne pas être connu d'elles. Je n'ai, hélas ! qu'à y gagner ! Mais elles doivent ressembler à toutes les actrices que j'ai vues de près autrefois et qui ont été mes camarades.

On se figure les princesses de la rampe autrement qu'elles ne sont ; on les voit avec une auréole, l'auréole du succès !

Quand Desclauzas jouait à l'ancien cirque l'Héloïse d'Abélard, nous étions de bons camarades. J'étais l'ami intime de Desclauzas. Un petit jeune premier, que nous avons cru longtemps son mari pour de bon, me dit un jour : « Tu vas dans des gargotes prendre tes repas tout seul. Eh bien ! viens à la maison, tu nous donneras trente sous par repas. » Tu penses si j'acceptai !

Eh bien, c'était la belle Desclauzas, si admirée dans les princesses de féeries ou dans les jeunes filles persécutées des mélos, qui, en sortant de sa répétition, allait, tenant au bras un petit panier d'osier, faire ses achats... et je l'accompagnai. Quelquefois, elle marchandait comme une petit bourgeoise du Marais.

Arrivée chez elle, la jolie actrice retirait sa robe neuve pour passer modestement un vieux peignoir, mettait un tablier blanc, quelquefois bleu, allumait son feu, et, pendant qu'il prenait, épluchait ses légumes et préparait tout pour le dîner du soir.

Pendant ce temps-là, la regardant faire, Desclauzas et moi buvions notre apéritif. Ensuite nous mettions la table et la princesse Zéphirine, avec son joli sourire, nous disait dramatiquement :

— Messeigneurs, prenez place. Vous êtes servis !

***

J'ai connu une autre actrice renommée pour sa beauté et son élégance, Jeanne Leduc, que l'on avait surnommée aux ex-Délassements : la *Bougie rose*.

C'était une fille du peuple, née à Montparnasse, je crois... elle avait un bel appartement meublé princièrement — deux bonnes — ce qui ne l'empêchait pas de frotter elle-même son parquet, et, le matin, il fallait la voir toute décoiffée, un fichu sur sa tête, un petit jupon de laine et pas de bas.

Un matin, vers dix heures, un jeune gandin, comme on disait alors, se présenta chez l'actrice — qu'il avait vue jouer la veille.

Ce fut elle qui lui ouvrit, ses bonnes étaient sans doute ou sorties ou occupées.

— Mlle Jeanne Leduc ? demanda le jeune homme.

— C'est ici, répondit la belle, ne perdant pas la tête, mais elle est encore à sa toilette. Si vous voulez absolument la voir, entrez au salon et, dans vingt minutes, elle viendra vous y rejoindre.

L'amoureux entra et attendit patiemment l'actrice.

Jeanne, passant dans son cabinet de toilette, se transforma, revêtit un joli peignoir, frisa ses beaux cheveux blonds, se poudra le visage, mit un peu de noir à ses yeux et un peu de carmin à ses lèvres et apparut à son jeune visiteur comme une jolie fée.

Eh bien! on aurait dit à ce gommeux que c'était Mlle Leduc qui lui avait ouvert, qu'il n'aurait jamais voulu le croire.

***

Crois-moi, mon cher, continue à voir et à admirer les actrices de loin.

Quand, comme toi, on n'est pas millionnaire et que l'on a passé la quarantaine, il faut se contenter, comme dans les musées, de regarder ces jolis petits objets, sans jamais y toucher!



MADAME MARIE LAURENT

(Les Chevaliers du Brouillard) 10

XX

UNE GRANDE ARTISTE

Marie Laurent ! C'est la dernière, la survivante glorieuse de cette pléïade d'étoiles dramatiques, grands artistes adorés des foules et fêtés par le peuple.

Ses camarades de gloire s'appelaient Frédérick Lemaître, Bocage, Mélingue, Laferrière, Paulin Ménier, Lacressonnière, Dumaine, et ce pauvre grand Taillade, mort le dernier sur la brèche.

Marie Laurent ! Elle succéda à Marie Dorval et à George ! Elle fut après elles Marie-Jeanne, Lucrèce Borgia, Marguerite de Bourgogne et Marie Tudor.

A l'Odéon, elle joua *Phèdre*... Elle fut sublime da ns l'*Orestie*, de Dumas, et elle obtint un triomphe quand elle joua avec son tempérament de feu les *Erynnies*, de Leconte de Lisle.

On rêva de lui voir interpréter aux Français le rôle de Clytemnestre dans *Iphigénie en Aulide* et ceux d'Agrippine dans *Britannicus* et de Cléopâtre dans *Rodogune*, mais la grande artiste était liée par un traité avec le directeur de la Porte-Saint-Martin.

Marie Laurent, née à Tulle (Corrèze), le 20 juin

1825, a aujourd'hui soixante-seize ans... et nous l'applaudissions encore il y a trois mois à l'Ambigu, dans la *Chanson du Pays* — et elle joue la comédie depuis l'âge de treize ans !

Il faudrait une colonne entière pour citer toutes ses créations ; n'en citons que quelques-unes où elle n'a jamais été remplacée : *François le Champi*, la *Poissarde*, la *Case de l'oncle Tom*, le *Fils de la Nuit*, *Maître Favilla*, *Shakespeare*, les *Chevaliers du Brouillard*, les *Mères repenties*, la *Tireuse de Cartes*, la *Reine des Blanchisseuses*, *Rocambole*, la *Meunière*, la *Bouquetière des Innocents*, la *Czarine*, la *Magicienne du Palais-Royal*, les *Amours de Paris*, les *Fugitifs*, la *Princesse rouge*, le *Dompteur*, l'*Aïeule*, la *Prière des Naufragés*, *Michel Strogoff*, *Quatre-Vingt-Treize*, *Germinal*, *Martyre*, et combien d'autres créations !

C'est en 1840, après de nombreux succès obtenus dans les grandes villes de France, que Marie Laurent débuta à Paris, à l'Odéon, où elle joua le répertoire classique.

Marie Luguet n'eut comme professeur que son père. Elle épousa en premières noces Pierre Laurent, ce charmant baryton qui créa *Si j'étais Roi*, d'Adolphe Adam.

Je retrouve ces lignes dans le *Nain jaune* du 14 novembre 1863 et je prends mon bien où je le trouve :

« Souvenez-vous de Shakespeare enfant !

« Tout en aidant dans ses travaux grossiers son père, le vieux boucher de Strafford-sur-Avon, le petit

Will trouvait moyen de pleurer de poétiques élégies sur la tête des moutons qu'il allait juguler...

« Marie Laurent, le treizième rejeton et la première fille du ménage Luguet, « *le numéro 1 de la deuxième série* », ainsi qu'elle le dit elle-même, — dépêchée chez l'épicier à la recherche d'un quart de sucre ou d'une once de café, — on n'achetait pas souvent *à la livre*, — ne manquait jamais de s'arrêter à un coin de rue, et là, adossée à une borne, les pieds dans le ruisseau, la tête au vent, perdue dans les souvenirs de la pièce que son père et sa mère avaient jouée la veille, elle se mettait à reproduire tous les personnages de cette pièce avec une exactitude d'intonation et de gestes qui avaient bientôt amassé autour d'elle toute une nichée de badauds. On l'écoutait, on l'admirait, on l'applaudissait presque. Malheureusement, il était rare que la représentation s'achevât sans qu'on vît les parents, effarés et inquiets, tomber au milieu du cercle avec l'impétuosité d'un héros de Scarron dans la grange du *Roman comique : Oïmé povera Marietta !* Commissions à part, c'était la perle des petites filles. Il s'agissait seulement de ne rien lui envoyer chercher. On pouvait être sûr qu'elle le rapporterait tout de suite.

« Un jour, le dompteur Martin arriva avec sa troupe dans un Landerneau de province où se trouvaient alors les Luguet.

« Les étranges animaux à conduire, que les comédiens ! » s'est écrié Molière, en parlant de sa Compagnie.

« Les formidables comédiens à conduire, que les animaux ! pourrions-nous dire, en parlant de la compagnie de Martin — pensionnaires à mufles, à crinières, à griffes, à dents, à écailles, et qui, tout en mangeant la réplique, pouvaient très bien dévorer, en même temps, l'artiste qui la leur donnait.

« Il y avait surtout un grand diable de serpent avec sa tête plate, son œil flamboyant, sa langue fourchue et ses anneaux sonores, qui était, à lui tout seul, plus effrayant de hideur et de férocité que toute la bande fauve rugissante et hérissée de ses camarades. Le serpent jouait les Taillade.

« Dans les *Lions de Mysore*, ce serpent s'enroulait au cou d'un mannequin représentant un enfant.

« Ce fut ainsi que l'on répéta, du moins.

« Mais Marie Luguet assistait à la répétition.

« Dès ce moment, elle n'eut qu'un désir, qu'un cri, qu'un sanglot :

— « *Je veux jouer l'enfant qui a un serpent !*

« Elle le joua.

« Et, sous l'étreinte du reptile, tandis qu'écrasée de terreur la foule se pâmait dans la salle, la bambinette décochait au parterre ses œillades les plus futées, ses mines les plus souriantes, ses baisers les plus roses.

— « Comment, lui dis-je, vous avez eu au cou cette vilaine bête ?

— « Mon Dieu, oui, me répondit Marie, ç'a été mon premier boa. »

***

En 1888, le 14 juillet, Mme Marie Laurent fut nommée chevalier de la Légion d'honneur.

Ce n'était pas seulement la célèbre artiste que l'on décorait. C'était aussi la femme.

Laissons donc la grande artiste de côté pour ne nous occuper que de la femme, car Marie Laurent, malgré ses travaux quotidiens, a passé son existence à faire le bien. Toute jeune, elle s'est dévouée à cette Société des artistes créée par le baron Taylor et si longtemps discutée. Elle fit de grands efforts pour décider ses camarades à s'inscrire et à payer la cotisation qui devait leur assurer du pain pour leurs vieux jours, Mais, il y a quarante ans, les artistes étaient encore insouciants, ils ne voulaient pas songer à l'avenir et finissaient avec philosophie leur existence tourmentée sur un lit d'hôpital.

Marie Laurent plaida toute sa vie la cause de cette Société, non pour elle, mais pour tous ces jeunes gens imprévoyants, qui semblaient vouloir refuser la planche de salut que leur offrait la fondation de ce baron Taylor, qui fut un bienfaiteur de l'humanité.

La comédienne, qui s'est souvent dévouée pour le bonheur des autres, a eu bien des revers.

A vingt-sept ans, elle perdait son premier mari, Pierre Laurent. Cette mort prématurée fut pour elle un coup terrible. Elle restait seule, ayant une grande tâche à remplir : élever ses enfants! Et elle fit pour eux tous les sacrifices dont une mère est capable.

Marie Laurent épousa en secondes noces, en 1859, Desrieux, un acteur qui avait un bel avenir. Elle croyait

donner un père à ses enfants; mais Desrieux mourut fou, et elle fut veuve une seconde fois.

Parlons maintenant de la patriote.

Pendant le siège de Paris, en 1870, la comédienne installa avec beaucoup de peine la grande ambulance du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où, entourée de quelques camarades, elle soigna les blessés avec un dévouement patriotique!

Pendant quatre longs mois, elle oublia tout ce qui lui était cher en ce monde pour accomplir la belle tâche qu'elle s'était imposée! Elle ne dormait pas trois nuits par semaine, toujours préoccupée de ceux qui avaient besoin de ses soins.

Ah! qu'elle était aimée, la bonne Marie Laurent, par ces pauvres petits soldats... car, chaque jour, elle allait de lit en lit, prodiguant les consolations, toujours douce avec ses chers malades et les décidant quand même à prendre ce que les docteurs ordonnaient, ou à subir des opérations douloureuses.

— Allons, disait-elle en riant, un soldat français blessé à l'ennemi doit avoir tous les courages.

Et le soir... assise sur un grand fauteuil, comme une maîtresse d'école, elle était entourée des convalescents. Pour les distraire, elle leur racontait des histoires joyeuses, ou leur lisait, avec cette voix vibrante qu'on lui connaît, les œuvres de Victor Hugo, d'Alfred de Musset ou d'Alexandre Dumas.

Les blessés appelaient la grande comédienne : notre mère. Tous la respectaient, l'aimaient, l'admiraient. Ces braves jeunes soldats, échappés à la mort à force

de soins et de dévouement, ont gardé longtemps le souvenir de cette femme courageuse, qui les traitait avec une égale tendresse, comme ses propres enfants.

N'est-il pas vrai que, déjà en 1870, Marie Laurent avait mérité cette croix qu'on ne lui donna que dix-huit ans après la guerre.



Elle a fait plus, cependant, en fondant l'Orphelinat des Arts. Elle s'est faite la protectrice... la seconde mère des orphelines. Grâce à cette noble femme, les enfants des artistes qui meurent pauvres ont un refuge assuré.

A l'Orphelinat, on instruit ces petits êtres, on les élève, on leur donne un métier, on les suit même dans la vie et on continue à les protéger quand elles sont en âge de quitter l'établissement. Presque toutes les artistes heureuses se sont associées à cette belle œuvre, que la souscription de Réjane vient d'enrichir encore.

Quand on complimente la présidente, fondatrice de l'Orphelinat, elle répond modestement :

— Mes collaboratrices et moi, nous ne faisons que notre devoir. Les femmes ne sont-elles pas venues au monde pour faire le bien ?

Et chaque année Marie Laurent, à la distribution des prix qui font la joie de ces gamines, lit avec un art infini son long rapport. Et nous retrouvons dans la lecture l'artiste de talent, si souvent applaudie, car, après nous avoir fait rire en nous racontant des anec-

dotes drôles et charmantes sur ses pupilles, elle arrive tout doucement à nous émouvoir sur les malheurs de leurs parents.

Telle est Marie Laurent, à soixante-seize ans passés et après soixante-trois ans révolus de théâtre.

XXI

UN DIRECTEUR ORIGINAL

Il s'appelait Bartholy.

C'était un acteur de sixième ordre; il jouait en province les premiers comiques; gros garçon, à la figure commune, des yeux en boule de loto, un nez camard, une bouche énorme, il avait l'air d'un paysan; du reste je crois qu'il était Champenois.

Comment, en 1858, avait-il obtenu le privilège du théâtre Beaumarchais, et où avait-il rencontré un bailleur de fonds? Voilà ce que je ne pourrais vous dire.

J'avais seize ans quand il ouvrit ce théâtre, où s'étaient ruinés quelques imprésarios, et qui, depuis Gaspari, directeur-artiste très intelligent, n'y ayant pas réussi non plus, était resté fermé longtemps.

J'assistai — je m'en souviens, c'était un dimanche — à la soirée d'inauguration.

On avait mis la petite salle, assez bien construite, complètement à neuf. On donnait au commencement du spectacle un prologue d'ouverture en vers, mêlé de couplets, et, comme pièce de résistance, la *Mère coupable*, de Beaumarchais.

Je ne connus Bartholy qu'en 1862, quand Gaston Marot, qui était lié avec ce singulier imprésario, fit recevoir le *Retour de Musette*, une comédie que nous avions écrite en collaboration.

Je n'avais assisté à aucune répétition, et même je n'étais pas venu à la première.

Un soir, avec un ami, je me présentai au contrôle, où se tenait Bartholy, et je lui demandai à voir ma pièce.

Il fut très aimable et me donna une loge. A l'entr'acte j'eus le désir de faire sa connaissance et je l'invitai à venir prendre quelque chose avec moi au café du théâtre. Il accepta en me disant :

Je veux bien, mon jeune ami, mais *sur le pouce ;* car je joue et je n'ai que le temps de m'habiller.

— Vous jouez? lui demandai-je.

Très surpris, il me répond :

— Vous ne le saviez pas !... Vous n'avez donc pas lu l'affiche ? Je joue mon meilleur rôle : *Roquelaure où l'homme le plus laid de France.*

Je me mis à rire en le regardant.

— Oui, fit-il, n'est-ce pas que j'ai bien le physique du personnage ? Roquelaure ne devait pas être beaucoup plus laid que moi ; aussi je ne me maquille pas, je joue avec ma tête. Je ne mets qu'une perruque. Vous verrez que je suis un bon comédien... Et il me quitta après avoir bu le grog qu'il avait commandé.

— Drôle de type ! me dit mon ami Charles Dumay, qui est aujourd'hui un gros personnage, et qui, à cette époque, n'était qu'un petit employé au ministère de l'intérieur.

La sonnette de l'entr'acte nous avertit que l'on allait commencer, et nous rentrâmes dans la salle : l'orchestre, peu nombreux, jouait l'ouverture.

Roquelaure est une comédie-vaudeville en trois actes, très spirituelle.

La même action que *Cyrano de Bergerac*, les mêmes situations : la scène du duel, la déclaration, etc.; ce qui prouve qu'au théâtre rien n'est nouveau. Mais *Roquelaure* n'est pas en vers.

Enfin Bartholy entre en scène sur un tombereau et il chante :

Il est encor sur la terre d'Espagne...

On connaît l'anecdote historique.

Ma foi, il faut convenir que sans égaler Coquelin, qui lui ressemble — en mieux, je dois le dire — cet acteur jouait le rôle avec beaucoup de naturel et y produisait grand effet. Il est vrai que c'était, comme on dit, son rôle « *de bœuf* » et il le joua pendant vingt ans, sur toutes les scènes qu'il dirigea.

Bartholy resta plus de dix ans directeur de Beaumarchais ; il y eut des succès et y gagna beaucoup d'argent.

Ce directeur eut l'idée bizarre de s'établir fabricant d'eau de seltz... et il perdit dans ce commerce ce qu'il avait gagné dans son petit théâtre.

Il fallait voir Bartholy arriver le matin dans sa voiture-réclame, sur laquelle il y avait un énorme syphon d'eau de seltz — avec son domestique tout chamarré d'or... Il descendait devant son théâtre ; le concierge

lui remettait ses lettres qu'il glissait dans sa poche, sans les lire, puis ses affiches..., un pot à colle et un gros pinceau ; et alors, retirant sa redingote noire qu'il confiait à son domestique, il se mettait à coller lui-même ses placards.

Les passants s'arrêtaient pour le voir; ils le connaissaient bien, le Roquelaure applaudi, et ils riaient de la manie de ce brave impresario.

Quelques voisins lui parlaient.

— Eh bien! cher directeur, ça va-t-il?

Et, les larmes dans les yeux, il répondait :

— Non, mes amis, ça ne va pas; je perds de l'argent avec mon eau de selz et je ne fais pas de recettes. Voyez, j'en suis réduit à coller moi-même mes affiches.

Bartholy, même quand il faisait de l'argent, ne pouvait pas se décider à payer exactement ses artistes. Jamais il n'afficha la paie régulièrement. Il payait par acomptes de cent sous, quarante sous quelquefois, et quand il faisait sa distribution d'argent sur le boulevard, il gémissait, disant:

— Il ne me reste plus de quoi dîner ce soir.

***

Je vous ai dit que cet original tenait lui-même son contrôle : il avait devant lui une cassette, comme cela se fait dans les petits théâtres de province, et y jetait pêle-mêle or, argent et gros sous.

Un soir, le contrôleur des pauvres se fâcha, accusant

le directeur de ne pas annoncer le chiffre réel de sa recette et de faire disparaître de l'argent.

Bartholy, faisant semblant de se mettre en colère, jette sa cassette à terre avec ce qu'elle contenait, se baisse, ramasse toutes les pièces d'or, et se relevant ensuite, il dit avec dignité à l'employé de l'Assistance publique :

— Au fait ! puisque vous doutez de ma bonne foi... Comptez vous-même.

Et il quitte le contrôle en prenant un air courroucé.

Le contrôleur ramasse et compte les pièces de monnaie : il restait trente sept francs soixante.



Bartholy avait un peintre en décors au mois, un brave homme qui avait eu du talent, le père Wagner, âgé de près de quatre-vingts ans, il lui donnait cent cinquante francs par mois et fournissait les couleurs.

Or, il avait acheté, à je ne sais qui, un lot de noir et de bleu.

Le père Wagner réclama.

— Monsieur, lui dit le directeur, quand un peintre a du talent, il n'a pas besoin de trente-six couleurs pour brosser de beaux décors !

Et le père Wagner, pendant trois mois, brossa des décors en n'employant que le noir et le bleu.

C'est Bartholy qui, montant une revue, traita avec un industriel qui faisait des costumes en papier ; aussi, le soir de la première, le corsage de la commère se déchi-

ra et le public put voir la gorge nue, heureusement belle, de l'actrice qui jouait le rôle. Il est vrai que le commissaire de police, qui l'avait admirée, étant dans la salle, dressa procès-verbal et que le directeur fut condamné à payer une amende.



En 1867, Gaspari, directeur du petit théâtre du Luxembourg, situé rue Madame, et que les étudiants appelaient encore « Bobino », fut exproprié. En attendant la démolition de cette vielle salle, on l'avait louée à Bartholy pour trois mois. On était en décembre, et ce directeur nous avait commandé, à Oswald et à moi, une revue de fin d'année, que nous appelâmes la *Vogue parisienne*.

Je viens un soir l'avertir que la pièce était terminée et prendre avec lui rendez-vous pour la lire.

— Venez demain, à onze heures du matin, avec votre collaborateur ; nous déjeunerons et après j'écouterai votre revue.

Le lendemain, mon collaborateur et moi nous arrivons à onze heures du matin au théâtre et nous demandons M. Bartholy.

Le concierge nous répond :

— M. le directeur vous attend chez le marchand de vin d'en face.

Nous, pas fiers (oh ! les auteurs qui veulent être joués !) nous traversons, et enfin, nous entrons dans la boutique, où nous voyons l'impresario, entouré

d'une vingtaine d'acteurs qui n'avaient pas l'air très joyeux.

Bartholy sortait d'un sac de toile des pièces de quarante sous, vingt sous, dix sous, et les distribuait à ces malheureux.

Le sac fut bientôt vide...

Comme les comédiens se plaignaient, Bartholy, leur montrant une table où il y avait trois couverts, du pain, un litre de vin et un gros morceau de fromage de Brie, nous désigna et leur dît tristement, avec des larmes dans la voix :

— Tenez, mes enfants, voici des auteurs qui viennent me lire la revue qui doit me relever ; je les ai invités à déjeuner, et voyez quel triste repas je suis forcé de leur offrir.

Oswald et moi, nous nous regardâmes en faisant malgré nous la grimace, et pensant : « En voilà un festin ! »

Les acteurs nous saluèrent avec respect et sortirent sans mot dire.

Alors, philosophiquement, nous nous mîmes à table.

— Qu'est-ce que vous faites ? nous demanda Bartholy.

— Mais vous le voyez, lui répondis-je. Nous nous installons pour déjeuner.

Alors, le directeur en riant nous dit :

— Etes-vous fou !... Vous avez pris ça au sérieux?

— Dame ?

— Mais c'est pour que mes acteurs ne disent pas que je jette l'argent par la fenêtre, quand je leur en

dois. Venez. Nous allons déjeuner gaiement et bien.

Et il nous emmena chez Foyot où il nous offrit un repas princier.

***

J'ai revu Bartholy, bien vieux, il y a quelques années, au bazar de l'Hôtel-de-Ville, où il remplissait les fonctions d'inspecteur. Ruel était son cousin et lui avait fait une belle situation.

Le brave homme me dit :

— Je suis très heureux, c'est vrai. Je gagne de bons appointements. Mais c'est égal, je regrette encore le temps où je jouais avec tant de talent... *Roquelaure ou l'homme le plus laid de France.* Je ne connais pas un artiste à Paris capable d'interpréter ce rôle aussi bien que moi.

Eh ! ma foi... Bartholy avait peut-être raison !

XXII

LE FRÉDÉRICK LEMAITRE DE LA PROVINCE

Jenneval, dit le *Frédérick de la province*, ne débuta à Paris qu'en 1860, à trente ans.

C'était un grand beau garçon !

Dans une ville où il donnait des représentations, il rencontra Clarisse Miroy... qui avait été la maîtresse du créateur de *Don César*.

Clarisse, l'ancienne étoile du boulevard du Temple,... la Marie si fêtée de la *Grâce de Dieu*, commençait à vieillir et ne pouvant plus, vu son embonpoint, jouer les ingénues, tenait alors l'emploi des grands premiers rôles... les Marie Dorval.

Clarisse s'éprit de Jenneval... Cela flatta le comédien, et les deux artistes se marièrent comme on se marie souvent au théâtre.

Clarisse, devenue Mme Jenneval après avoir été Mme Frédérick Lemaître, jura que celui qu'elle admirait cesserait de parcourir la province, où il était roi, pour devenir, à Paris, le rival de Mélingue et de Dumaine.

Hostein venait d'être nommé directeur du Cirque

impérial et, désirant avoir dans sa troupe cette actrice de talent, il lui écrivit. C'est alors qu'elle revint à Paris et décida l'imprésario à engager Jenneval en même temps qu'elle. Hostein céda ; après tout la réputation de ce jeune premier rôle était venue jusqu'à lui et malgré ses prétentions... qui sait?

Donc, le comédien débuta dans le rôle d'Abélard en même temps que la petite Esclauzas, qui ne s'appelait pas encore Desclauzas, et qui entrait dans sa vingtième année. Elle jouait Héloïse. C'était aussi une protégée de Clarisse, une débutante qu'elle avait remarquée en province.

Le début de Jenneval ne fit pas sensation. Quoi, ce grand gars brun qui avait un mauvais organe... c'était le Frédérick de la province ! celui dont le nom, à Marseille, à Lyon, ou à Bordeaux, était un talisman sur l'affiche.

Quand ce premier rôle arrivait dans une ville, on posait sur tous les murs une bande gigantesque sur laquelle on lisait.

Habitants de..... réjouissez-vous !

JENNEVAL EST DANS VOS MURS.

Mais Paris n'est pas la province, et l'artiste fut surpris d'un accueil si froid.

Les critiques du lundi se montrèrent sévères et discutèrent l'artiste.

Comme il montrait, désespéré, les journaux à sa maîtresse, celle-ci lui dit :

— Ami, ne t'émeus pas. *Moi aussi* j'ai été discutée. On ne discute que ceux qui ont une valeur. Ton étoile brillera bientôt, j'en suis certaine.

Jenneval, dont c'était un peu l'avis, se rassura ; après tout, il avait un bel engagement, pour l'époque, 1.800 francs par mois. Il prit patience. Mais ce qui l'affligeait le plus, c'est que son nom n'était pas en assez gros caractères sur les affiches, aussi alla-t-il trouver son directeur.

M. Hostein, très aimable, lui dit :

— Mon ami, vous n'êtes pas encore assez connu à Paris pour avoir la grosse vedette. De la patience, une belle création, et vous la gagnerez.

— J'attendrai ! répondit avec assurance le grand Jenneval.



Je l'ai connu très intimement cet artiste, qui n'était pas sans valeur. Ce fut mon camarade longtemps, excellent cœur, un peu naïf, très prétentieux, mais spirituel à ses heures et très généreux.

Quand il vivait avec Clarisse, il habitait un grand appartement rue Amelot ; la table était toujours mise pour quinze ou vingt personnes, on arrivait là sans être invité, se plaçant sans façon devant un couvert.

Jenneval était doux comme un mouton, aussi Clarisse, qui était rageuse, le faisait marcher tambour battant, le pauvre garçon tremblait devant sa maîtresse... A la fin du mois, quand il touchait ses appointe-

ments, il les remettait à sa ménagère qui, après avoir constaté que le conpte était exact, donnait à l'artiste cinquante francs pour ses menus plaisirs du mois; il est vrai qu'elle payait tout, frais de maison, tailleur, bottier, etc.

Clarisse était très jalouse, elle avait dépassé la quarantaine, c'était son excuse, et Jenneval, beau garçon, était très admiré des petites danseuses. Aussi s'étant fait pincer un jour en flagrant délit d'adultère, dans une loge grillée, pendant une répétition, elle lui administra une tripotée soignée devant tous ses camarades. Le comédien la reçut sans sourciller. Avait-il lu la *Mégère apprivoisée?* je l'ignore. Ce que je sais, c'est que, le lendemain, à son tour, ce mouton devint enragé, et Clarisse, fort surprise, recevait, en pleine scène, une vrai paire de gifles.

— Bravo! Jenneval! crièrent les camarades. Et le comédien salua, comme après une tirade à effet.

Le lendemain Frédérick Lemaître, au café de la Porte-Saint-Martin, apprit ce qui s'était passé entre Jenneval et Clarisse...

— Allons donc! s'écria le vieux lion... est-ce possible! Quoi... il m'a pris mes rôles, ma maîtresse!... et voilà que lui aussi la bat! Mais il m'imite en tout, ce Frédérick Lemaître de la province!

***

Jenneval s'arrêtait souvent devant les affiches des

théâtres, et là... quand il se voyait bien entouré, il disait avec beaucoup de bonhomie :

— Eh ! mais je ne me trompe pas, Jenneval joue ce soir... Quel acteur ! Ah ! j'irai.

Un jour il fut reconnu... car une femme qui était mêlée à la foule s'écria : « Ah ! bien, mon vieux, vous aurez tort... Car votre fameux Jenneval est bien le plus mauvais acteur que j'aie jamais vu jouer. »

L'artiste ne répondit pas... il s'en alla, très vexé, et ne s'arrêta plus le lendemain devant les affiches.



Jenneval, malgré ses qualités, ne réussit jamais à Paris : il eut du succès dans le *Prisonnier de la Bastille*, la fin des *Mousquetaires*.

Alexandre Dumas lui avait confié le rôle de d'Artagnan, qu'il joua avec talent.

Mais la pièce fut un insuccès.

Il repartit pour la province. — Hélas ! son échec à Paris avait diminué son prestige. Son nom, si célèbre avant dans nos départements, avait perdu de sa valeur... Cet acteur n'était plus le Frédérick de la province et on avait beau annoncer :

« JENNEVAL EST DANS NOS MURS »

ceux qui lisaient cette phrase traditionnelle sur l'affiche disaient :

— Eh bien ! s'il y est, qu'il y reste !

***

Deux ans avant sa mort, c'était en 1887, je rencontrai mon ancien camarade, un matin, boulevard Saint-Michel.

Jenneval, alors, avait renoncé au théâtre. Après avoir rêvé la direction de l'Odéon, il avait accepté pour vivre (car il était pauvre, malgré sa vogue passée) une place d'inspecteur à la Compagnie des petites voitures.

Clarisse était morte et lui, très frappé de cette perte (car il adorait sa maîtresse), avait failli devenir fou...

Nous causâmes.

Je lui demandai comment il se faisait qu'un artiste de sa valeur, jeune encore, plein de force et de santé, ait pu se décider à quitter la scène où cependant il avait encore de beaux appointements. Il me répondit qu'il était découragé, que sa mémoire le trahissait, enfin qu'il voyait bien que le public parisien, et même celui de la province, était las du drame, le seul genre où il brillait et il ajouta :

— Tout a une fin. J'ai eu mon temps, j'ai gagné autant d'argent que Mélingue, Bocage et Laferrière. Mais, vous le savez, j'étais prodigue comme un grand seigneur ; j'ai jeté l'or par les fenêtres, et je ne m'en repens point. Il me reste bien peu de chose, quelques rentes sauvées du naufrage. Mais j'ai soixante-cinq ans et je suis blasé de tout. Je sais aujourd'hui me contenter de peu.

Je crois avoir fait du bien pendant mon existence, ce qui ne prouve pas que j'aie beaucoup d'amis.

Et il me quitta, reprenant son air vainqueur, me disant en riant.

— Oui, cher ami, Jenneval, le grand, l'illustre Jenneval, le Frédérick de la province, est maintenant inspecteur des petites voitures. J'ai fait mon chemin! Vous le voyez. Allons, adieu !

Je ne revis plus l'artiste, et c'est par les journaux que, le 4 janvier 1889, j'appris la mort de cet homme de cœur et d'esprit.

XXIII

LA PATTI

La Patti va chanter jeudi prochain, à la matinée du « Secours immédiat » organisée par le *Petit Journal.*

Je n'ai entendu la célèbre chanteuse qu'une seule fois, et cela ne m'a rien coûté.

C'était en 1861. J'avais dix-huit ans et j'étais déjà secrétaire de la rédaction du journal hebdomadaire *Le Théâtre*, qui avait bien pour directeur l'homme le plus curieux que j'aie jamais connu, Anatole Cerfbeer, qui fit longtemps la joie d'Aurélien Scholl et d'Albert Wolff, au temps du *Nain jaune.* Cerfbeer m'avait bombardé, à dix-huit ans, de ce titre pompeux de « secrétaire de rédaction » aux appointements de 75 francs par mois.

Quand je lui demandai : — Qu'aurai-je à faire? Il me répondit : — D'abord, le courrier des théâtres et les comptes-rendus des ouvrages représentés sur les petits théâtres.

— Parfait! répondis-je.

— Seulement, je vous préviens, continua mon direc-

teur, que l'on ne doit dire du bien que des auteurs, compositeurs et artistes qui sont abonnés.

Je fis la grimace.

— Diable! fis-je, ce n'est pas loyal!

— Pourquoi? N'est-il pas logique que l'on protège ceux qui font vivre le journal.

Et il me remit un petit livre où il avait inscrit les noms des abonnés, avec des recommandations particulières.

Citons-en quelques-uns :

AUBER, compositeur. — Un abonnement seulement. Mais le traiter comme s'il en avait plusieurs.

LAFERRIÈRE, artiste. — Deux abonnements. Avoir toujours soin de parler de son éternelle jeunesse.

DÉJAZET, artiste. — Trois abonnements. Mais ne payant pas régulièrement. Quand elle jouera, ne pas l'*éreinter*, mais, dans les éloges, faire sur son jeu quelques critiques, dire surtout qu'elle vieillit, de façon à ce que, le lendemain, elle nous adresse un mandat.

Mme MARIE LAURENT, artiste. — Un seul abonnement. Trouver moyen, dans les articles, de lui faire comprendre que si elle prenait, comme ses grands camarades, deux abonnements, on la comblerait d'éloges.

ADELINA PATTI, cantatrice italienne. — Quatre abonnements. Jamais assez d'éloges; trouver le moyen d'en parler souvent, soit dans les chroniques, soit dans le courrier des théâtres.

J'avais donc trois cent cinquante artistes plus ou moins abonnés, et je devais consulter mon livre chaque

fois que je rendais compte d'une pièce. Toutes les petites femmes qui jouaient à l'Ecole lyrique ou au théâtre Molière étaient sur cette liste, aussi me fallait-il assister à ces représentations et louanger sans réserve des demoiselles qui jouaient *Phèdre*, le *Roi s'amuse* et cette *Dame aux camélias*, la pièce généralement choisie. Ah ! combien de Marguerite Gautier j'ai dû couvrir de fleurs ! (selon le nombre d'abonnements).

Le métier n'était pas drôle, — mais écrire dans *le Théâtre* n'était pas encore ce qu'il y avait de plus désagréable; je devais, comme secrétaire de rédaction (Cerfbeer me l'avait assuré), aller tous les matins, de dix à douze, toucher les quittances d'abonnement échues. Aussi, quelquefois, étais-je assez mal reçu, car lorsque l'on ne me payait pas, mon directeur m'avait bien recommandé de menacer les artistes négligents des foudres du journal, et j'avoue que je ne suivais pas à la lettre les recommandations directoriales. Quand on refusait de payer, ce qui arrivait souvent, je m'en allais tout simplement sans dire un mot... Alors, quand je rentrais au journal pour rendre compte de mes visites, et que je n'avais pas été heureux... ah! il m'en disait le Cerfbeer !

— Vous êtes un maladroit ! il fallait insister, crier, menacer! Si vous continuez je vous retirerai votre place de secrétaire de la rédaction, j'en prendrai un autre, plus intelligent que vous. Si vous croyez que je vous donne soixante-quinze francs par mois pour ne pas arriver à faire payer les abonnés !



LAFERRIÈRE

Je baissais la tête, car je tenais beaucoup plus à mon titre de secrétaire de la rédaction — très fier de voir mon nom en tête du journal — qu'à mes appointements.

Enfin, un jour, j'eus à me présenter chez Adelina Patti, qui demeurait alors du côté du théâtre des Italiens — je ne me souviens plus de l'adresse. La grande cantatrice n'était pas encore mariée ; elle devait avoir à cette époque dix-huit ans.

On m'introduisit dans un petit salon en me disant que Mlle Patti était là, mais ne s'occupait pas des factures ; il me fallait attendre monsieur... (j'ai oublié le nom), tuteur de la cantatrice qui ne serait pas longtemps à rentrer.

Je m'offris sans façons un siège, il y avait sur une table des journaux, j'en pris un et me mis à lire.

Tout à coup, d'une pièce voisine, j'entendis une voix de femme, quand je dis de femme, c'est de fée, qu'il faut dire, si pure, si douce, si mélodieuse, qu'elle me donna des frissons inconnus. J'écoutais ravi, paralysé, retenant mon souffle, jamais je n'avais entendu une voix semblable ni à l'Opéra, ni à l'Opéra-Comique où j'allais si souvent. Et pendant une heure, s'arrêtant à peine quelques minutes seulement, la diva (c'était elle) continuait à chanter sans fatigue des airs que je connaissais pourtant et qui me semblaient nouveaux, vocalisant comme un rossignol, se jouant de toutes les difficultés.

De ma vie je n'avais entendu une voix aussi délicieuse et je serais resté là en extase tout une journée...

si le bruit de la porte ne m'eût fait retourner...

Je vis alors une femme de chambre qui, sans se soucier de ce concert qui me transportait dans un autre monde, me demanda assez brusquement :

— Vous avez les quittances ?

Je fis signe que oui, et alors, quelques secondes après, je vis apparaître un monsieur jeune encore, qui me sourit en me donnant la somme réclamée et me dit, avec un tout petit accent italien :

— Vous direz à M. Cerfbeer que suis très content de son journal et que j'irai le voir.... Il comprendra. (Moi aussi s'avais compris !)

Ce monsieur me demanda :

— Vous êtes employé au journal ?

Je me nommai...

— Comment... Vous êtes M. Lemonnier lui-même ?

— Moi-même ! fis-je, en me redressant :

Et le monsieur ajouta :

— Et c'est vous qui touchez les quittances ?

Je devins rouge jusqu'aux oreilles.

— Oui, fis je ; notre garçon de caisse est malade, et M. Cerfbeer m'a prié... passant de ce côté.

— Oui, oui, je comprends, fit le tuteur de la cantatrice. Alors, c'est vous qui avez écrit le charmant article de dimanche sur Adelina.

— C'est moi ! fis-je tout fier.

En effet, je n'avais jamais entendu chanter Mlle Patti ; mais, comme elle avait quatre abonnements, j'avais déclaré que c'était la première chanteuse du

monde et je venais d'avoir la preuve que je n'avais pas trompé mes lecteurs.

Le monsieur ouvrit alors une porte, appela Adelina, et lui parla en italien.

La diva entra,... vint gracieusement à moi et me tendit la main en me disant avec un fort accent italien :

— Merci, monsieur le rédacteur.

J'avoue que je fus encore plus émotionné par la beauté, la jeunesse et la fraîcheur de Mlle Patti que par son prestige. Je ne savais que répondre. Je saluai gauchement et je sortis, me cognant maladroitement contre un fauteuil; ce qui fit beaucoup rire la cantatrice.

XXIV

L'ÉTERNEL JEUNE PREMIER

En 1867, j'étais rédacteur en chef d'un journal hebdomadaire qui vécut six mois, *le Parisien illustré*. Cette feuille était commanditée par le maréchal Bazaine, ami intime du directeur.

Je venais d'y faire paraître un portrait de Laferrière suivi d'une biographie très flatteuse pour l'artiste. Quelques jours après, le comédien m'écrivit. Il avait à me parler d'une affaire sérieuse et il me priait de venir déjeuner avec lui; il demeurait alors boulevard Beaumarchais.

Je me rendis à son invitation; je connaissais Laferrière, il avait été mon camarade au Cirque impérial, comme Dumaine, Clément Just, Colbrun, Boutin et beaucoup d'autres artistes célèbres à cette époque; mais je n'étais jamais allé chez lui.

Il habitait au troisième un petit appartement, bien modeste pour un artiste de sa réputation, qui se faisait payer 300 francs par représentation. Cet appartement était composé de cinq pièces : une salle à manger, un salon assez vaste, un cabinet de travail, une chambre à

coucher, un cabinet de toilette, une autre toute petite chambre où couchait son ami Besson, qui ne le quittait jamais; le tout meublé avec goût. Dans le salon, on voyait un superbe portrait du jeune premier à trente ans. Beau cavalier, élégant, l'air grand seigneur. Quelques tableaux de maître; des couronnes d'or, suspendus au mur : souvenirs de ses triomphes en province.

J'arrivai chez le comédien, à onze heures précises; c'est lui-même qui vint m'ouvrir. Il était en bras de chemise et avait devant lui un grand tablier blanc.

Il lut sans doute la surprise sur mon visage, car il me dit en riant :

— Mon jeune ami, je suis en tenue de cuisinier... en train de vous accommoder un plat de ma façon; vous m'en direz des nouvelles! Les femmes, voyez-vous, cela ne sait pas faire la cuisine comme les hommes; demandez au père Dumas, qui s'y connaît, ou à Léo Lespès, qui pourrait être chef à la Maison Dorée. Entrez au salon, lisez les journaux, nous nous mettrons à table dans vingt minutes.

Une demi-heure après — je commençais à trouver le temps long, car j'avais une faim de jeune loup — le comédien apparut enfin dans le salon; cette fois, il avait revêtu une merveilleuse robe de chambre. « A table! me dit-il en m'indiquant le chemin de la salle à manger. »

***

Le plat qu'il m'avait annoncé était une matelote d'anguilles, et je fus forcé de le complimenter en lui en redemandant plusieurs fois.

Puis vint un poulet sauté, également excellent. Enfin, il disparut quelques minutes, me laissant avec Besson, son ami, valet de chambre, intendant, etc.

— Ah ça? dis-je, Laferrière est un vrai cuisinier?

— Oui, me répondit Besson. Quand il reçoit, il ne veut pas qu'un autre que lui s'occupe de la préparation du repas, ce qui met en fureur la cuisinière, qui cependant est un vrai cordon bleu.

Le jeune premier revint et l'on servit un macaroni au gratin.

— Goûtez-moi ça! me dit Laferrière.

Je goûtai, c'était exquis!

Pendant tout le déjeuner, le comédien, en verve, raconta spirituellement des anecdotes; il nous parla même de ses poétiques amours avec la Déjazet qui en ce moment était folle de Fechter.

— Elle est décidément pour jeunes premiers, ajouta-t-il en riant.

Je me demandai pourquoi le comédien m'avait fait venir. Je finis par lui demander quelle affaire il avait à me proposer.

— Ah! c'est vrai! répondit-il, je m'égare. Eh bien! mon cher camarade, j'ai l'intention d'écrire mes mémoires. J'aurai soixante ans bientôt... Hein! ça vous surprend?

— En effet! fis-je en le regardant, vous en paraissez à peine trente-cinq.

Et c'était vrai, je ne cherchais pas à le flatter.

Il eut un sourire satisfait.

— Oui, fit-il en se passant la main dans les cheveux, j'ai fait un bail avec la jeunesse; aussi un Américain est-il venu pour m'offrir cent mille francs contre mon secret de ne pas vieillir. J'aurais été bien embarrassé pour le lui livrer. On prétend que, lorsque je me couche, j'ai soin d'étaler sur mon visage deux escalopes de veau ; d'autres assurent que j'ai découvert une eau de toilette merveilleuse. Je laisse dire. La vérité, c'est que je me soigne tout simplement comme le commun des mortels, et, si je reste jeune, je vous assure que je ne fais rien pour cela et que Cagliostro ne m'a pas légué sa fameuse recette pour lutter avec le temps. Mais arrivons à ce que j'ai à vous dire. Mon intention est d'écrire mes mémoires. J'ai des choses curieuses à raconter au public et je viens vous offrir d'y collaborer, car Déjazet m'a dit que vous rédigiez déjà les siens.

J'acceptai, et, avant de me quitter, il me remit un manuscrit que je lui rapportai le lendemain en lui disant :

— Mon cher Laferrière, j'ai lu, c'est très amusant et fort bien écrit. Il n'y a pas une ligne à changer. Déjazet, elle, ne m'a remis que des notes qui ne se suivent pas et même je me demande si je pourrai m'en servir, mais vos mémoires sont fort bien rédigés et ma collaboration n'aurait pas sa raison d'être.

***

Il y avait surtout un chapitre de ces mémoires très délicatement traité.

Il y parlait de la réputation qu'on lui avait faite. N'insistons pas !

En effet, on avait connu très peu de maîtresses à ce comédien, dont tant de femmes raffolaient, et on le voyait presque toujours accompagné d'un homme qui ne le quittait que rarement, l'habillant dans sa loge et couchant chez lui. Ce fut d'abord son cousin, qui lui ressemblait beaucoup... il se brouilla avec ce parent pour une question d'intérêt. Ce fut ensuite, et jusqu'à sa mort, M. Besson, un petit acteur sans talent, qui, quand je l'ai connu, avait à peu près quarante ans, assez joli garçon et très aimable. — Cependant des manières un peu efféminées, surtout lorsqu'il se disputait avec son ami, ce qui arrivait souvent.

Laferrière ne faisait rien sans consulter son inséparable, qui traitait au nom du comédien avec les imprésarios... Ce Besson avait certainement une véritable amitié pour le grand comédien.



Laferrière, cependant, avait été l'amant de Déjazet d'abord, cette liaison ne fut un secret pour personne... Ce célèbre travesti adorait le jeune premier et, quand elle jouait au Palais-Royal, elle trouvait le moyen, entre deux pièces, de se faire conduire en toute vitesse jusqu'au théâtre de la Gaîté pour y voir quelques minutes

son amant, qu'elle venait encore prendre à la fin du spectacle.

Un soir même, elle s'attarda, ayant fait au jeune premier une scène de jalousie; elle arriva à son théâtre vingt minutes en retard, et toute en larmes...Le public furieux tapait des pieds dans la salle, et, comme cela arriva à Réjane, il y a quelques années, quand elle entra en scène, elle fut sifflée, elle que l'on adorait; mais alors Déjazet, prenant un air penaud, dit aux spectateurs.

— Vous avez raison, Messieurs; sifflez-moi, je le mérite !... Cependant je réclame votre indulgence, car j'ai un gros chagrin, et si vous voulez que je sois gaie pour vous, il faut ne pas me garder rancune et m'encourager par vos bravos.

Ces paroles électrisèrent la salle; ce fut un emballement, des applaudissements, et, des loges, les spectatrices jetèrent sur la scène leurs bouquets, leurs mouchoirs, criant : « Vive Déjazet! »

Et jamais Déjazet, qui avait été sifflée à son entrée, ne fut rappelée à la fin de la pièce avec autant d'enthousiasme.

⁂

Laferrière fut encore l'amant d'une jeune femme établie libraire sous les arcades de l'Odéon et de cette liaison naquit une fille qu'il reconnut et qui fut son héritière.

J'ai connu Mlle Laferrière; c'était, en 1872, une fort jolie personne qui ressemblait à son père.

Un jour, il vint dîner chez moi accompagné de sa fille.

On servit au comédien son café dans une tasse que l'on m'avait donnée. En y voyant les initiales A. L., il fit remarquer que c'était aussi les siennes.

— Tiens ! A. L. : Adolphe Laferrière.

— Oui, lui dis-je, aussi, si vous trouvez cette tasse à votre goût, gardez-la en souvenir de moi.

Il accepta, tout joyeux, ce petit cadeau et, jusqu'à sa mort, il but son café dans cette tasse, et sa fille, mariée depuis, n'a jamais voulu s'en séparer, elle l'a gardée religieusement et s'en sert pour elle-même.



Quand je devins directeur des Folies-Belleville, Laferrière vint souvent, le soir, me voir au théâtre.

Il avait alors soixante et onze ans... et il en paraissait cinquante.

Il devait donner à ce petit théâtre des représentations. Mais j'y restai peu de temps, et voici la lettre qu'il m'écrivait le 2 juillet 1875 :

2 juillet 1875.

Mon cher Lemonnier,

Est-il vrai que vous abandonnez les Folies-Belleville pour passer régisseur du théâtre Déjazet ?

Si cela est, adieu nos projets de représentation ! Dites-moi donc un mot à cet égard et surtout fixez vous-même, à partir de lundi, le jour où j'aurais le plaisir de vous avoir à dîner avec Mme Lemonnier.

Avez-vous de l'opéra cette semaine ?

Si oui, pouvons-nous compter sur une petite loge du fond ? de manière à voir votre théâtre de face et sans rien perdre du jeu des artistes.

Tout à vous, cher ami.

A. Laferrière.

Je quittai la direction, non pour rentrer à Déjazet, comme il me l'avait écrit, mais comme régisseur général aux Variétés, ou du reste je ne restai qu'une saison d'été, quittant cette place pour prendre la direction du théâtre Déjazet, devenue libre par le départ de mon ami Amédée de Jallais.

Ce fut pendant que j'étais aux Variétés qu'un soir, en août je crois, Laferrière vint me prendre, toujours accompagné de son ami Besson ; il avait trouvé une idée de drame et il voulait l'écrire avec moi.

— Prenons une voiture, me dit-il, et allons faire un tour au Bois... en chemin je vous dirai mon idée et vous verrez ce que nous pouvons en faire, ce serait pour Cluny et c'est moi qui jouerais le rôle... cela s'appellerait la *Vieillesse de Lovelace*.

Il faisait très frais ce soir-là...

— C'est drôle, j'ai froid, dit-il, arrivé aux Champs-Élysées, j'ai eu tort de ne pas prendre mon pardessus.

— Parbleu !... lui répondit Besson, tu veux toujours faire le jeune homme, heureusement que j'ai eu la précaution d'emporter le mien, mets-le...

Le lendemain, le grand comédien s'alitait et quelques jours après il mourait d'une fluxion de poitrine.

J'allai le voir alors qu'il n'était pas encore très malade

et que l'on ne pouvait prévoir sa fin. Je le trouvai couché sur son canapé. — « Ça va beaucoup mieux, me dit-il... cependant, j'ai rêvé cette nuit que j'étais mort et que j'assistais à mon enterrement ; il y avait un monde fou, tous les Parisiens célèbres ; sur le corbillard, des couronnes, des bouquets en quantité, les gens s'arrêtaient pour voir ce beau char couvert de fleurs et disaient : « C'est le convoi du fameux jeune premier qui si longtemps resta jeune ; on le disait immortel et j'entendais ceux qui suivaient ma dernière voiture raconter mes triomphes d'autrefois ; il y en avait un qui parlait de cette belle première de l'*Honneur et l'Argent*, où l'empereur me fit complimenter ; ils disaient : « Qu'il était beau, ce Laferrière ! Et quel talent ! On ne le remplacera pas ! »

« Et c'était avec une vraie joie que j'entendais faire mon éloge ; j'étais heureux d'avoir cessé d'exister ; car il me semblait que je faisais un voyage et que j'allais enfin habiter le paradis, où l'on ne meurt jamais ! »

***

Huit jours après, Besson arriva chez moi, tout en larmes, m'apprendre la fatale nouvelle : Laferrière n'existait plus !

J'assistai à l'enterrement ; il n'était pas aussi brillant que l'avait rêvé le comédien, quelques couronnes, deux cents personnes indifférentes à peu près, qui causaient entre elles ; j'entendis un acteur connu dire à un auteur qui marchait près de lui :

— Ce Laferrière avait plus de réputation que de talent !

— Oui, certainement !

— Quel âge avait-il vraiment ?

— Les lettres de faire-part disent soixante-douze ans.

— Oh ! alors il les paraissait bien, il se teignait, se maquillait à la ville comme au théâtre, il avait un faux râtelier, un toupet !

— Parbleu ! avec ces moyens-là on peut rester jeune longtemps.

— Et son éternelle jeunesse faisait son succès !

Une femme du peuple, sur sa porte, demanda à l'un de nous :

— Monsieur, *qui donc qu'on enterre ?*

— Laferrière, Madame, le grand comédien !

Et la dame fit la moue, et se signant :

— Que le bon Dieu ait son âme tout de même !

Ce qui avait fait rêver à Laferrière des funérailles extraordinaires, c'est qu'il se croyait aussi populaire que Déjazet, que nous avions enterrée deux ans avant, et que la moitié de Paris avait suivie jusqu'à sa dernière demeure.

Mais si Laferrière avait été le beau Buckingham des *Mousquetaires*, le *Pauvre Idiot*, l'intéressant Georges de l'*Honneur et l'Argent*, l'*Aveugle*, le *Fou par amour*, le *Médecin des enfants*, *Louis XIV*, *Louis XV*, *Richelieu*, Déjazet, elle, avait été Lisette, la Lisette du chansonnier.

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Imp. Blais et Roy, rue Victor-Hugo, 7.